

Un Rêve de Mortels

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MORGAN RICE

UN
RÊVE
DE
MORTELS

TOME 15 DE L'ANNEAU DU SORCIER

UN REVE DE MORTELS

(TOME 15 DE L'ANNEAU DU SORCIER)

MORGAN RICE

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantasy épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Sélection de critiques pour Morgan Rice

« L'Anneau du Sorcier a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

--KirkusReviews

« Le début de quelque chose de remarquable ici. »

--San Francisco Book Review

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

--PublishersWeekly

« [Un livre de] fantasy entraînant... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

--Midwest Book Review

Livres de Morgan Rice

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)

LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)

UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)

UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)

UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)

UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome 12)

UNE LOI DE REINES (Tome 13)

UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)

LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé, sous licence, à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Isoga, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



Table des matières

Chapitre un	
Chapitre deux	
Chapitre trois	
Chapitre quatre	
Chapitre cinq	
Chapitre six	
Chapitre sept	
Chapitre huit	
Chapitre neuf	
Chapitre dix	
Chapitre onze	
Chapitre douze	
Chapitre treize	
Chapitre quatorze	
Chapitre quinze	
Chapitre seize	
Chapitre dix-sept	
Chapitre dix-huit	
Chapitre dix-neuf	
Chapitre vingt	
Chapitre vingt-et-un	
Chapitre vingt-deux	
Chapitre vingt-trois	
Chapitre vingt-quatre	
Chapitre vingt-cinq	
Chapitre vingt-six	
Chapitre vingt-sept	
Chapitre vingt-huit	
Chapitre vingt-neuf	
Chapitre trente	
Chapitre trente-et-un	
Chapitre trente-trois	
Chapitre trente-trois	
Chapitre trente-quatre	

Chapitre un

Gwendolyn ouvrit lentement les yeux, encrassés de poussière, l'effort lui demanda toute son énergie. Elle put seulement les entrouvrir, et elle plissa les yeux face à un monde qui était flou, empli de la lumière du soleil. Quelque part au-dessus, les soleils du désert éclatants brillaient, créant un monde qui l'aveuglait de blanc. Gwen ne savait pas si elle était morte ou vive – elle soupçonnait le dernier.

Aveuglée par la lumière, Gwen était trop faible pour tourner la tête à gauche ou à droite. *Était-ce à quoi cela ressemblait, s'interrogea-t-elle, d'être mort.*

Soudain, une ombre fut projetée sur son visage, et elle cligna des yeux en voyant un capuchon noir au-dessus d'elle, obscurcissant le visage d'une petite créature, dissimulé par la pénombre. Tout ce que Gwen pouvait voir était ses yeux jaunes et perçants, baissés sur elle, l'examinant comme si elle était un objet perdu sur le sol du désert. Elle émit un étrange couinement, et Gwen se rendit compte qu'elle parlait un langage qu'elle ne comprenait pas.

Il y eut un bruissement de pieds, un petit nuage de poussière, et deux autres créatures apparurent au-dessus d'elle, les visages recouverts de capuchons noirs, leurs yeux étincelants, plus brillants que le soleil. Elles poussèrent de petits cris aigus, semblant communiquer les unes avec les autres. Gwen ne pouvait pas dire quelle sorte de créature elles étaient, et elle se demanda encore une fois si elle était en vie, et si tout cela était un rêve. *Était-ce une autre des hallucinations qu'elle avait endurées au cours de ces derniers jours dans la chaleur du désert ?*

Gwen sentit qu'on la poussait au niveau de l'épaule, et elle ouvrit les yeux à nouveau pour voir une des créatures baisser son bâton et la pousser avec, testant vraisemblablement si elle était encore vivante. Gwen voulait lever le bras et l'éloigner, embêtée – mais elle était trop faible, même pour cela. Elle éprouva la sensation avec plaisir, cependant ; cela lui donnait le sentiment que peut-être, juste peut-être, elle était en vie après tout.

Gwen sentit soudain de longues et fines griffes s'enrouler autour de ses poignets, ses bras, et sentit qu'elle était ramassée, soulevée sur une sorte de tissu, peut-être une toile. Elle se sentit être trainée sur le sol du désert, glissant en arrière sous le soleil. Elle n'avait aucune idée si elle était menée à sa mort, mais elle était trop faible pour s'en soucier. Elle leva les yeux et vit le monde passer, le ciel balloter en même temps, les soleils aussi accablants et brillants que jamais. Elle ne s'était jamais sentie aussi faible ou déshydratée de toute sa vie ; chaque inspiration lui donnait l'impression de respirer du feu.

Gwen sentit soudain un liquide froid ruisseler le long de ses lèvres, et elle vit une des créatures se pencher sur elle, versant de l'eau depuis une outre. Il lui fallut toute son énergie pour seulement tirer la langue. L'eau

fraîche coula en un mince filet le long de sa gorge, et il lui sembla qu'elle avalait du feu. Elle n'avait pas pris conscience d'à quel point sa gorge pouvait devenir aussi sèche.

Gwen but avidement, soulagée qu'au moins ces créatures soient amicales. La créature, toutefois, arrêta de verser après quelques secondes, retirant l'outre.

« Encore », Gwen essaya de murmurer – mais les mots ne voulaient pas sortir, sa voix était encore trop rauque.

Gwen continua à être trainée, ses jambes et ses pieds heurtaient des bosses et des pierres en dessous, et cela sembla se poursuivre éternellement. Après un moment elle ne pouvait plus dire combien de temps s'était écoulé. Cela paraissait être des jours. Le seul bruit qu'elle entendait était celui du vent du désert déchaîné, transportant plus de poussière et de chaleur.

Gwen sentit plus d'eau fraîche sur ses lèvres, et but plus cette fois-ci, jusqu'à ce qu'elle soit retirée. Elle ouvrit un peu plus les yeux, et en voyant que la créature l'éloignait, elle réalisa qu'elle la nourrissait lentement pour ne pas lui en donner trop à la fois. L'eau glissant le long de sa gorge ne parut pas aussi râpeuse, et elle sentit l'hydratation courir dans ses veines. Elle prit conscience de combien elle en avait désespérément besoin.

« S'il vous plaît », dit Gwen, « encore. »

La créature, à la place, versa un peu d'eau sur son visage, ses yeux, et l'eau fraîche lui parut si rafraichissante tandis qu'elle coulait sur sa peau chaude. Elle enleva un peu de la poussière sur ses paupières, et elle fut capable de les ouvrir un peu plus – assez au moins pour voir ce qu'il se passait.

Tout autour d'elle Gwen vit plus de ces créatures, des dizaines d'entre elles, avançant d'un pas trainant dans le désert, dans leurs capes et capuchons noirs, parlant entre eux avec d'étranges couinements. Elle jeta un coup d'œil, juste assez pour le voir transporter plusieurs autres corps, et elle éprouva un immense soulagement en reconnaissant les corps de Kendrick, Sandara, Aberthol, Brandt, Atme, Illepra, l'enfant, Steffen, Arliss, plusieurs membres de l'Argent, et Krohn – peut-être en tout une dizaine environ. Ils étaient tous trainés à ses côtés, et Gwen ne put dire s'ils étaient morts ou vifs. D'après la façon dont ils étaient tous étendus, tous si inconscients, elle pouvait seulement supposer qu'ils étaient morts.

Son cœur se serra, et Gwen pria Dieu que cela ne soit pas le cas. Pourtant elle était pessimiste. Après tout, qui aurait pu survivre là dehors ? Elle n'était pas encore entièrement sûre qu'elle ait survécu.

Tandis qu'elle continuait à être tractée, Gwen ferma les yeux, et quand elle les rouvrit à nouveau, elle réalisa qu'elle s'était endormie. Elle ignorait combien de temps encore était passé, mais il était maintenant tard, les deux soleils étaient bas dans le ciel. Elle était encore en train d'être tirée. Elle se demanda qui étaient ces créatures ; elle supposa qu'elles étaient des nomades du désert en quelque sorte, peut-être une tribu qui avait d'une manière ou

d'une autre réussi à survivre là. Elle se demanda comment ils l'avaient trouvée, où ils l'emmenaient. D'un côté, elle était si reconnaissante qu'ils lui aient sauvé la vie ; de l'autre, qui savait s'ils l'emmenaient pour la tuer ? Pour être un repas pour la tribu ?

Dans les deux cas, elle était trop faible et épuisée pour faire quoi que ce soit pour cela.

Gwen ouvrit les yeux, elle ne savait pas combien de temps après, surprise par un bruissement. Au premier abord cela sonna comme un buisson épineux tournoyant à travers le désert. Mais alors que le bruit se faisait plus fort, plus régulier, elle sut qu'il s'agissait d'autre chose. Cela ressemblait à une tempête de sable. Une tempête de sable faisant rage, incessante.

Alors qu'ils se rapprochaient et que les gens autour d'elle se tournaient, Gwen lança un regard et eut droit à une vue différente de tout ce qu'elle avait pu voir. C'était une vue qui lui retourna l'estomac, en particulier quand elle se rendit compte qu'ils s'en approchaient : là, à peut-être quinze mètres, se tenait un mur de sable déchaîné, s'élevant haut dans le ciel, si haut qu'elle ne pouvait pas voir s'il avait une fin. Le vent soufflait violemment à travers, comme une tornade contenue, et le sable tournoyait impétueusement dans les airs, si épais qu'elle ne pouvait pas voir à travers.

Ils se dirigeaient droit vers ce mur de sable qui faisait rage, le bruit si fort qu'il en était assourdissant, et elle se demanda pourquoi. Il semblait qu'ils s'approchaient d'une mort instantanée.

« Faites demi-tour ! » essaya de dire Gwen.

Mais sa voix était enrouée, trop faible pour que quiconque l'entende, surtout par-dessus le vent. Elle doutait qu'ils l'auraient écoutée, même s'ils l'avaient entendue.

Gwen commença à sentir le sable érafler sa peau alors qu'ils se rapprochaient du mur de sable tournoyant, soudain deux créatures s'approchèrent et l'enveloppèrent la drapèrent d'un long drap lourd, sur son corps et recouvrant son visage. Elle réalisa qu'ils la protégeaient.

Un instant après, Gwen se retrouva dans un mur intense de sable tournoyant.

En y pénétrant, le bruit était si fort que Gwen eut l'impression qu'elle allait devenir sourde, et elle se demanda comment elle pourrait survivre à cela. Gwen prit immédiatement conscience que ce tissu sur elle était en train de la sauver ; il protégeait son visage et sa peau d'être déchirés par le mur de sable enragé. Les nomades poursuivirent leur marche, les têtes baissées contre le mur de sable, comme s'ils l'avaient fait plusieurs fois auparavant. Ils continuèrent à la tirer à travers, et tandis que le sable faisait rage tout autour d'elle, Gwen se demanda si cela s'arrêterait un jour.

Puis, finalement, arriva le silence. Doux, doux silence, comme elle ne l'avait jamais savouré auparavant. Deux nomades enlevèrent le drap, et Gwen vit qu'ils avaient passé le mur de sable, avaient émergé de l'autre côté. Mais de l'autre côté de quoi ? s'interrogea-t-elle ?

Enfin, ils arrêtaient de la tirer, et ainsi, les questions de Gwen trouvèrent une réponse. Ils la posèrent doucement, et elle resta étendue là, immobile, les yeux levés vers le ciel. Elle cligna des yeux plusieurs fois, tentant de comprendre la vue devant elle.

Lentement, la vue devant elle se précisa. Elle vit un mur de pierre incroyablement haut, s'élevant de centaines de mètres dans les nuages. Le mur s'étirait dans toutes les directions, disparaissant à l'horizon. En haut de ces falaises imposantes, Gwen vit des remparts, des fortifications, et au sommet, des milliers de chevaliers portant des armures qui brillaient au soleil.

Elle ne pouvait pas comprendre. Comment pouvaient-ils être là ? se demanda-t-elle. Des chevaliers, au milieu du désert ? Où l'avaient-ils emmenée ?

Puis soudain, dans un sursaut, elle sut. Son cœur s'accéléra en réalisant brusquement qu'ils l'avaient trouvé, avait réussi à y arriver, à travers la Grande Désolation.

Il existait, après tout.

Le Second Anneau.

Chapitre deux

Ange se sentit chuter à travers les airs tandis qu'elle plongeait, tête la première, vers les eaux enragées de la mer tumultueuse en contrebas. Elle pouvait encore voir le corps de Thorgrin immergé sous l'eau, inconscient, sans énergie, coulant de plus en plus à chaque instant qui passait. Elle savait qu'il pouvait mourir rapidement, et que si elle n'avait pas plongé depuis le navire quand elle l'avait fait, il n'aurait certainement aucune chance de vivre.

Elle était déterminée à le sauver – même si cela impliquait sa vie, même si elle mourait ici-bas avec lui. Elle ne pouvait pas vraiment le comprendre, mais elle ressentait un lien intense avec Thor, depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés pour la première fois sur son île. Il avait été le seul qu'elle ait jamais rencontré à ne pas être effrayé par sa lèpre, qui l'avait étreinte malgré cela, qui l'avait considérée comme une personne normale, et qui ne l'avait jamais fuie une minute. Elle avait le sentiment qu'elle lui était grandement redevable, éprouvait une grande loyauté envers lui, et elle sacrifierait sa vie pour lui, quel que soit le prix.

Ange sentit sa peau être transpercée par les eaux glaciales tandis qu'elle était submergée. Cela ressemblait à des millions de dagues pénétrant de part en part à travers sa peau. Elle était si froide que cela la surprit, et elle retint son souffle tandis qu'elle plongeait, de plus en plus profondément, ouvrant ses yeux dans les eaux troubles à la recherche de Thorgrin. Elle le repéra à peine dans la pénombre, coulant de plus en plus, et elle donna un grand coup de pied, encore et encore, tendit les bras et, mettant à profit son élan vers le bas, agrippa juste sa manche.

Il était plus lourd qu'elle ne le pensait. Elle entoura ses deux bras autour de lui, fit demi-tour, et battit furieusement des pieds, utilisant toutes ses forces pour stopper leur descente et à la place remonter. Ange n'était pas grande et n'était pas forte, mais elle avait rapidement appris en grandissant que ses jambes possédaient une force que le haut de son corps n'avait pas. Ses bras étaient faibles à cause de la lèpre, mais ses jambes étaient un cadeau, plus fortes que celles d'un homme, et elle les utilisait maintenant, donnant des coups de pieds pour sauver sa vie, nageant vers le haut en direction de la surface. S'il y avait une chose qu'elle avait apprise en grandissant sur l'île, c'était comment nager.

Ange se fraya un chemin hors des profondeurs obscures, de plus en plus haut vers la surface, elle leva les yeux et vit la lumière du soleil se reflétant dans les vagues au-dessus.

Allez ! pensa-t-elle. Encore quelques mètres à peine !

Épuisée, incapable de retenir son souffle plus longtemps, elle s'obligea à battre des jambes plus fort – et avec un dernier coup, elle jaillit à la surface.

Ange émergea en suffoquant, et elle fit remonter Thor avec elle, les bras entourés autour de lui, utilisant ses jambes pour les maintenir à flot, battant et

battant, tenant sa tête au-dessus de la surface. Il paraissait toujours inconscient à ses yeux, et à présent elle s'inquiétait de savoir s'il s'était noyé.

« Thorgrin ! » cria-t-elle, « Réveille-toi ! »

Ange l'agrippa par-derrière, enroula fermement ses bras autour de son estomac, et poussa brusquement vers elle, encore et encore, comme elle avait vu un de ses amis lépreux le faire une fois quand un autre était en train de se noyer. Elle le faisait maintenant, remontant vers son diaphragme, ses petits bras tremblant en même temps.

« S'il te plaît, Thorgrin », cria-t-elle. « S'il te plaît vis ! Vis pour moi ! »

Ange entendit soudain une toux satisfaisante, suivie par un vomissement, et elle fut emplie de joie en réalisant que Thor était revenu à lui. Il recracha toute l'eau de mer tout en se raclant les poumons, toussant encore et encore. Ange fut submergée de soulagement.

Encore mieux, Thor semblait avoir repris conscience. Toute cette épreuve paraissait l'avoir enfin tiré de son profond sommeil. Peut-être, espérait-elle, serait-il même assez fort pour repousser ces hommes et les aider à s'échapper quelque part.

Ange avait à peine achevé de formuler cette pensée quand soudain elle sentit un lourd cordage atterrir sur sa tête, tombant ciel et les englobant complètement, elle et Thorgrin.

Elle leva les yeux et vit les hors-la-loi debout au-dessus d'eux au bord du navire les fixant du regard, agrippant l'autre extrémité de la corde, ils la tiraient et les relevaient comme s'ils étaient du poisson. Ange lutta, se jetant contre les cordages, et elle espéra que Thor ferait de même, lui aussi. Mais alors qu'il toussait, Thor demeurait toujours inerte, et elle pouvait voir qu'il n'avait à l'évidence pas la force de se défendre.

Ange sentit qu'ils étaient lentement soulevés dans les airs, de plus en plus haut, de l'eau dégoulinait du filet, tandis que les pirates les tiraient plus près, de retour sur le navire.

« Non ! » cira-t-elle en se débattant, tentant de se libérer.

Un hors-la-loi tendit un long crochet de fer, attrapa le filet, et les tira dans un mouvement saccadé vers le pont.

Ils se balancèrent dans les airs, les cordes furent tranchées, et Ange sentit qu'elle chutait tandis qu'ils atterrissaient brutalement sur le pont, tombant de trois bons mètres, et trébuchant dans le même mouvement. Ange eut mal aux côtes à cause de l'impact et elle se jeta contre la corde, essayant de se libérer.

Mais c'était en vain. En quelques instants plusieurs pirates bondirent sur eux, les clouant au sol, elle et Thorgrin, et se saisirent brusquement d'eux. Ange sentit plusieurs mains rudes l'attraper, et sentit ses poignets être attachés dans son dos avec des cordes rugueuses, tandis qu'elle était remise sur ses pieds, trempée. Elle ne pouvait même pas bouger.

Ange regarda autour d'elle, inquiète pour Thor, et elle le vit être ligoté,

lui aussi, encore inconscient, plus endormi qu'éveillé. Ils étaient tous deux entraînés à travers le pont, trop rapidement, Ange trébucha en chemin.

« Ça vous apprendra à essayer de vous enfuir », dit sèchement un pirate.

Ange leva les yeux et vit devant elle une porte de bois, menant vers le pont inférieur, être ouverte, et elle plongea son regard dans la pénombre des cales basses du pont. L'instant d'après, elle et Thor étaient poussés par les pirates.

Ange se sentit trébucher tandis qu'elle volait tête la première dans la pénombre. Elle se cogna durement la tête contre le plancher, atterrissant sur le visage, puis elle sentit le poids du corps de Thor sur le sien, tous deux roulèrent dans l'obscurité.

La porte de bois menant au pont fut claquée depuis le niveau supérieur, bloquant toute la lumière, puis verrouillée par une lourde chaîne, et elle resta étendue là, haletant dans les ténèbres, se demandant où les pirates l'avaient jetée.

Au bout de la cale la lumière du soleil jaillit soudain, et elle vit que les pirates avaient ouvert une écoutille de bois, couverte de barres de fer. Plusieurs visages apparurent au-dessus, ricanant, quelques-uns crachèrent, avant de s'éloigner. Avant qu'ils ne referment cette écoutille, elle aussi, Ange entendit une voix rassurante dans la pénombre.

« C'est bon. Tu n'es pas seule. »

Ange sursauta, surprise et soulagée d'entendre une voix ; elle fut choquée et ravie en se tournant de voir tous ses amis assis là dans l'obscurité, tous avec les mains attachées dans le dos. Là se trouvaient Reece et Selese, Elden et Indra, O'Connor et Matus, tous captifs mais vivants. Elle avait été si certaine qu'ils avaient tous été tués en mer, et était submergée de soulagement.

Cependant elle était aussi emplie d'appréhension : si tous ces grands guerriers avaient été faits prisonniers, pensa-t-elle, qu'elle chance avaient-ils d'arriver à s'en sortir en vie ?

Chapitre trois

Erec était assis sur le pont de son propre navire, dos contre un mât, les mains liées derrière lui, et examinait avec consternation la vue devant lui. Les bâtiments restants de sa flotte étaient dispersés devant lui sur les eaux calmes de l'océan, tous retenus captifs dans la nuit, bloqués par la flotte aux milliers de navires de l'Empire. Ils étaient tous ancrés sur place, éclairés par les deux pleines lunes, ses embarcations arborant la bannière de sa terre natale, et celles de l'Empire la blanche et or. C'était une vision décourageante. Il s'était rendu pour épargner à ses hommes une mort certaine – et pourtant ils étaient désormais à la merci de l'Empire, de vulgaires prisonniers sans aucune échappatoire.

Erec pouvait voir les soldats de l'Empire occupant chacun de ses navires, tout comme ils occupaient le sien, une dizaine d'entre eux montaient la garde sur chaque bâtiment, fixant nonchalamment l'océan. Sur les ponts de ses bateaux Erec pouvait voir cent hommes sur chacun, tous alignés, attachés avec leurs poignets dans le dos. Sur chaque navire ils surpassaient les gardes de l'Empire en nombre, mais à l'évidence ces derniers n'étaient pas inquiets. Avec tous les hommes ligotés, ils n'avaient pas vraiment *besoin* d'hommes pour les surveiller, il n'y avait pour eux nulle part où aller.

Alors qu'Erec observait la vue devant lui, il fut dévasté par la culpabilité. Il ne s'était jamais rendu avant de toute sa vie, et devoir le faire maintenant le peinait au plus haut point. Il devait se rappeler qu'il était un commandant à présent, non plus un simple soldat, et il était responsable de tous ses hommes. En infériorité numérique comme ils l'avaient été, il n'avait pas pu permettre qu'ils soient tous tués. À l'évidence, ils avaient foncé dans un piège, grâce à Krov, et livrer bataille à ce moment-là aurait été futile. Son père lui avait appris que la première règle du commandant était de savoir quand se battre et quand déposer les armes, pour choisir de se battre un autre jour, d'une autre manière. C'était de la bravade et de l'orgueil, aurait-il dit, de mener plus d'hommes à la mort. C'était un conseil avisé, mais un conseil difficile à suivre.

« Moi-même j'aurais combattu », dit une voix à côté de lui, sonnant comme la voix de sa conscience.

Erec leva les yeux pour voir son frère, Strom, attaché à un poteau à côté de lui, à l'air aussi imperturbable et confiant que d'ordinaire, malgré les circonstances.

Erec se renfrogna.

« Tu te serais battu, et tous nos hommes seraient morts », répondit Erec. Strom haussa les épaules.

« Nous y passerons de toute façon, mon frère », répondit-il. « L'Empire n'est rien hormis cruel. Au moins, de ma manière, nous serions tombés avec gloire. Maintenant nous serons tués par ces hommes, mais ce ne sera pas sur

nos pieds – ce sera dos au sol, leurs épées sur nos gorges.

« Ou pire », dit un des commandants d'Erec, attaché à un mât à côté de Strom, « nous serons emmenés en tant qu'esclaves et ne vivrons plus jamais en hommes libres. Est-ce ce pour quoi nous vous avons suivi ? »

« Vous n'en savez rien », dit Erec. « Personne ne sait ce que l'Empire fera. Au moins sommes-nous en vie. Au moins avons-nous une chance.

L'autre manière aurait garanti la mort. »

Strom regarda Erec avec déception.

« Ce n'est pas une décision que notre père aurait prise. »

Erec rougit.

« Tu ignores ce que père aurait fait. »

« Vraiment ? » répliqua Strom. « J'ai vécu avec lui, grandi avec lui sur les Îles toute ma vie, pendant que tu gambadais dans l'Anneau. Tu le connaissais à peine. Et je dis que notre père se serait battu. »

Erec secoua la tête.

« Ce sont des mots faciles à dire pour un soldat », le contra-t-il. « Si tu étais un commandant, tes mots pourraient être assez différents. J'ai assez de connaissance à propos de notre père pour savoir qu'il aurait sauvé ses hommes, à n'importe quel prix. Il n'était pas imprudent, et pas impétueux. Il était fier, mais ne débordait pas d'orgueil. Notre père *le fantassin*, dans sa jeunesse, comme toi, se serait peut-être battu ; mais notre père *le Roi* aurait été prudent et vécu pour se battre un autre jour. Il y a des choses que tu comprendras, Strom, en grandissant pour devenir un homme. »

Strom rougit.

« Je suis plus un homme que toi. »

Erec soupira.

« Tu ne saisis pas réellement ce que la guerre signifie », dit-il. « Pas jusqu'à ce que tu perdes. Pas jusqu'à ce que tu voies tes hommes mourir devant toi. Tu n'as jamais perdu. Tu as été protégé sur cette Île toute ta vie. Et cela a formé ton arrogance. Je t'aime en tant que frère – mais pas en tant que commandant. »

Ils tombèrent dans un silence tendu, une trêve en quelque sorte, tandis qu'Erec levait les yeux vers la nuit, regardant les étoiles innombrables, et examina la situation. Il aimait assurément son frère, mais si souvent ils se disputaient à propos de tout ; ils ne voyaient simplement pas les choses de la même manière. Erec se donna du temps pour se calmer, prit une profonde inspiration, puis se tourna finalement vers Strom.

« Il n'est pas dans mes intentions que nous nous rendions », ajouta-t-il calmement. « Pas en tant que prisonniers, et pas en tant qu'esclaves. Tu dois adopter un point de vue plus large : se rendre est parfois la première étape de la bataille. Tu n'affrontes pas toujours l'ennemi l'épée au clair : parfois la meilleure manière de le combattre est avec les bras ouverts. Tu peux toujours frapper avec ton épée plus tard. »

Strom le regarda, perplexe.

« Et ensuite comment prévois-tu de nous sortir de ça ? » demanda-t-il.
« Nous avons rendu les armes. Nous sommes prisonniers, attachés, incapables de bouger. Nous sommes encerclés par une flotte d'un millier de bâtiments. Nous n'avons aucune chance. »

Erec secoua la tête.

« Tu ne vois pas l'ensemble », dit-il. « Aucun de nos hommes n'est mort. Nous avons toujours nos navires. Nous sommes peut-être prisonniers, mais je vois peu de gardes de l'Empire sur chacun de nos bateaux – ce qui signifie que nous sommes grandement supérieurs en nombre. Tout ce qui est nécessaire est une étincelle pour allumer le feu. Nous pouvons les prendre par surprise – et nous pouvons nous échapper. »

Strom secoua la tête.

« Nous ne pouvons pas les surmonter », dit-il. « Nous sommes attachés, impuissants, donc le nombre ne signifie rien. Et même s'il comptait, nous serions écrasés par la flotte qui nous encercle. »

Erec se tourna, ignorant son frère, désintéressé par son pessimisme. À la place il regarda en direction d'Alistair, assise à quelques vingtaines de centimètres de lui, attachée à un poteau de l'autre côté. Son cœur se brisa en l'examinant ; elle était assise là, prisonnière, tout cela grâce à lui. Pour lui-même, cela ne le dérangeait pas d'être captif – c'était le prix de la guerre. Mais pour elle, cela lui brisait le cœur. Il aurait donné n'importe quoi pour ne pas la voir ainsi.

Erec se sentait tant redevable envers elle ; après tout, elle leur avait encore sauvé la vie, là-bas dans l'Épine du Dragon, contre ce monstre marin. Il savait qu'elle était encore exténuée par l'effort, savait qu'elle était incapable de rassembler de l'énergie. Toutefois Erec savait qu'elle était leur seul espoir.

« Alistair », appela-t-il à nouveau, comme il l'avait toute la nuit durant, toutes les quelques minutes. Il se pencha et, avec son pied, caressa le sien, la poussant doucement. Il aurait donné n'importe quoi pour défaire ses liens, pour être capable d'aller à elle, pour la libérer. Il se sentait des plus impuissants d'être étendu à côté d'elle, et d'être incapable de faire quoi que ce soit pour cela.

« Alistair », appela-t-il. « S'il te plaît. C'est Erec. Réveille-toi. Je t'en supplie. J'ai besoin de toi – nous avons besoin de toi. »

Erec patienta, comme il l'avait fait toute la nuit durant, perdant espoir. Il ne savait pas si elle lui reviendrait un jour après son dernier effort.

« Alistair », supplia-t-il, encore et encore. « S'il te plaît. Réveille-toi pour moi. »

Erec attendit, en l'observant, mais elle ne bougea pas. Elle était si immobile, inconsciente, plus belle que jamais dans la lumière de la lune. Erec souhaitait ardemment qu'elle revienne à la vie.

Erec détourna le regard, baissa la tête, et ferma les yeux. Peut-être tout était-il perdu, après tout. Il n'y avait simplement rien d'autre qu'il puisse faire à ce point.

« Je suis là », dit une voix douce, résonnant dans la nuit.

Erec leva les yeux avec espoir et se tourna pour voir Alistair le dévisager, et son cœur s'emballa, submergé d'amour et de joie. Elle paraissait épuisée, les yeux à peine ouverts, tandis qu'elle le scrutait d'un air endormi.

« Alistair, mon amour », dit-il de manière pressante. « J'ai besoin de toi. Juste pour cette dernière fois. Je ne peux pas le faire sans toi. »

Elle ferma les yeux pendant un long moment, puis les ouvrit, juste un peu.

« De quoi as-tu besoin ? » demanda-t-elle.

« Nos liens », dit-il. « Nous avons besoin que tu nous libères. Nous tous. »

Alistair ferma les yeux à nouveau, et un long moment passa, durant lequel Erec ne pouvait rien entendre hormis le vent caressant le navire, le doux clapotis des vagues contre la coque. Un lourd silence emplissait l'air, et comme plus de temps s'écoulait, Erec fut certain qu'elle ne les ouvrirait pas les yeux une fois de plus.

Avec ce qui semblait être un effort extraordinaire, Alistair ouvrit les yeux, releva le menton, et observa les navires tout autour, examinant tout. Il pouvait voir ses yeux changer de couleur, luisant de bleu clair, illuminant la nuit comme deux torches.

Soudain, les liens d'Alistair se rompirent. Erec les entendit claquer dans la nuit, puis la vit lever les deux mains devant elle. Une lumière intense en brillait.

Un instant après, Erec sentit une chaleur derrière son dos, le long de ses poignets. Ils étaient incroyablement chauds, puis soudain, ses attaches commencèrent à se détendre. Une lanière à la fois, Erec sentit chacune des cordes se délier, jusqu'à ce qu'enfin il soit capable de les rompre lui-même d'un coup sec.

Erec leva les poignets et les examina avec incrédulité. Il était libre. Il était vraiment libre.

Erec entendit les claquements des cordes et leva les yeux pour voir Strom se dégageant de ses liens. Les bruits continuèrent, partout sur le navire, partout sur ses autres, et il vit les attaches de ses autres hommes se rompre, vit ses hommes être libérés, un à la fois.

Ils regardèrent tous vers Erec, et il mit un doigt sur ses lèvres, leur faisant signe d'être silencieux. Erec vit que les gardes ne l'avaient pas remarqué, tous dos à eux, debout contre le bastingage, plaisantant les uns avec les autres et contemplant la nuit. Bien évidemment, aucun n'était sur ses gardes.

Erec fit signe à Strom et aux autres de le suivre, et en silence, Erec à leur tête, ils se glissèrent tous vers l'avant, en direction des gardes.

« Maintenant ! » ordonna Erec.

Il piqua un sprint et ils firent tous de même, se précipitant comme une personne, jusqu'à ce qu'ils aient atteint les soldats. Tandis qu'ils se

rapprochaient, quelques-uns d'entre eux, alertés par le bruit de bois craquant sur le pont, pivotèrent et commencèrent à dégainer leurs épées.

Mais Erec et les autres, tous des guerriers endurcis, tous désespérés de saisir leur seule chance de survivre, leur coupèrent l'herbe sous le pied, se mouvant trop rapidement à travers la nuit. Strom bondit sur un et agrippa son poignet avant qu'il ne puisse frapper ; Erec tendit la main vers sa ceinture, tira sa dague, et lui trancha la gorge pendant que Strom se saisissait de son épée. Malgré toutes leurs différences, les deux frères œuvraient ensemble sans effort, comme toujours, se battant à l'unisson.

Les hommes d'Erec se saisirent tous des armes des gardes, les tuant avec leurs propres épées et dagues. D'autres taclèrent simplement les gardes qui bougeaient trop lentement, les poussèrent par-dessus le bastingage, hurlant, et les envoyèrent dans la mer.

Erec regarda vers ses autres navires, et vit ses hommes tuant les gardes de tous côtés.

« Coupez les ancrs ! » ordonna Erec.

Tout le long de ses navires, ses hommes tranchèrent les cordages qui les maintenaient sur place, et rapidement Erec éprouva la sensation familière de son navire tanguant sous lui. Enfin, ils étaient libres.

Des cors sonnèrent, des cris résonnèrent, et des torches furent allumées de haut en bas des navires alors que la plus grande flotte de l'Empire prenait enfin conscience de ce qu'il se passait. Erec se tourna et regarda au loin le blocus de navires obstruant leur chemin vers la pleine mer, et il sut que le combat de sa vie l'attendait.

Mais il ne s'en souciait plus. Ses hommes étaient en vie. Ils étaient libres. À présent ils avaient une chance.

Et maintenant, cette fois-ci, ils tomberaient en se battant.

Chapitre quatre

Darius sentit son visage être éclaboussé de sang, et pivota pour voir une dizaine de ses hommes abattus par un soldat de l'Empire chevauchant un immense cheval noir. Le soldat maniait une épée plus grosse que tout ce que Darius avait pu voir, et en un seul geste net il trancha douze de leurs têtes.

Darius entendit des cris s'élever tout autour de lui, et se tourna dans toutes les directions pour voir ses hommes être partout décimés. C'était irréel. Ils donnaient de grands coups, et ses hommes tombaient par dizaines, puis par centaines – puis par milliers.

Darius se retrouva soudain debout sur un piédestal, et aussi loin que sa vue portait s'étendaient des milliers de corps. Tous les siens, morts et entassés à l'intérieur de Volusia. Il ne restait personne. Pas un seul homme.

Darius laissa échapper un grand cri d'agonie, d'impuissance, alors qu'il sentait des soldats de l'Empire l'agripper par-derrière et l'emporter, hurlant, dans les ténèbres.

Darius se réveilla en sursaut, haletant, battant des bras. Il regarda tout autour, essayant de comprendre ce qu'il se passait, ce qui était réel et ce qui était un rêve. Il entendit le cliquetis des chaînes et tandis que ses yeux s'ajustaient à la pénombre, il commença à réaliser d'où provenait le bruit. Il baissa les yeux pour voir ses chevilles entravées par de lourdes chaînes. Il ressentait les douleurs dans tout son corps, le picotement des blessures fraîches, et il vit que son corps était couvert de plaies, du sang séché le recouvrait tout entier. Chaque mouvement était douloureux, et il avait l'impression d'avoir été roué de coups par un million d'hommes. Un de ses yeux était tellement gonflé qu'il en était presque fermé.

Lentement, Darius se tourna et étudia les alentours. D'un côté il était soulagé que tout cela ait été un rêve – pourtant en intériorisant tout il se souvint lentement, et la douleur revint. Cela avait été un rêve, et pourtant il contenait une grande part de vérité. Des flashbacks de sa bataille contre l'Empire à l'intérieur des murs de Volusia lui revinrent. Il se remémora l'embuscade, les portes se refermant, les troupes qui les encerclaient – tous ses hommes massacrés. La trahison.

Il lutta pour se souvenir de tout, et la dernière chose dont il se rappela, après avoir tué plusieurs soldats de l'Empire, fut d'avoir reçu un coup sur le côté de la tête par la partie émoussée d'une hache.

Darius leva la main, les chaînes s'entrechoquèrent, et il sentit une énorme marque sur le côté de son crâne, descendant jusqu'à son œil enflé. Cela n'avait pas été un rêve. C'était réel.

Alors que tout lui revenait, Darius fut submergé d'inquiétude, de regret. Ses hommes, tous ceux qu'il avait aimés, avaient été tués. Tous à cause de lui.

Il parcourut frénétiquement les alentours du regard dans la faible lumière, à la recherche d'un signe quelconque d'un de ses hommes, n'importe

quelle trace de survivants. Peut-être que beaucoup avaient survécu, et avaient été, comme lui, fait prisonniers.

« Avancez ! », un ordre rude se fit entendre dans l'obscurité.

Darius sentit des mains brutales le soulever par-dessous les bras, le remettre sur pieds, puis sentit une botte le frapper à la base du dos.

Il gémit de douleur tout en trébuchant vers l'avant, les chaînes cliquetant, et se sentit voler dans le dos du garçon devant lui. Ce dernier tendit le bras vers l'arrière et lui donna un coup de coude au visage, l'envoyant tituber vers l'arrière.

« Ne me touche pas à nouveau », gronda-t-il

Là se tenait un garçon à l'air désespéré, enchaîné comme lui, et Darius se rendit compte qu'il était attaché à une longue ligne de garçons, dans les deux directions, de longs liens de fers lourds reliant leurs poignets et leurs chevilles ; tous étaient menés le long d'un tunnel sombre en pierre. Les contremaîtres de l'Empire leur donnaient des coups de pied et de coude tout du long.

Darius scruta les visages du mieux qu'il put, mais ne reconnut personne.

« Darius ! » murmura une voix pressante. « Ne tombe pas à nouveau ! Ils te tueront ! »

Le cœur de Darius bondit en entendant le son d'une voix familière, et il se retourna pour voir quelques hommes derrière lui dans le rang, Desmond, Raj, Kaz et Luzi, ses vieux amis, tous quatre enchaînés, tous paraissant aussi amochés qu'il devait en avoir l'air. Ils le regardaient tous avec soulagement, à l'évidence heureux de voir qu'il était en vie.

« Parle une fois encore », dit un contremaître furieux à Raj, « et je te prendrais ta langue. »

Darius, pour autant qu'il était soulagé de voir ses amis, s'interrogea à propos des innombrables autres qui avaient combattu et servi avec lui, qui l'avaient suivi dans les rues de Volusia.

Le contremaître avança plus loin le long du rang, et quand il fut hors de vue, Darius se tourna et murmura en réponse.

« Qu'en est-il des autres ? D'autres ont-ils survécu ? »

Il pria en secret pour que des centaines des siens y soient arrivés, pour qu'ils soient quelque part, attendant, peut-être prisonniers.

« Non », s'éleva une voix ferme derrière eux. « Nous sommes les seuls. Tous les autres sont morts. »

Darius eut l'impression d'avoir été frappé à l'estomac. Il avait le sentiment d'avoir abandonné tout le monde, et malgré lui, il sentit une larme couler le long de sa joue.

Il avait envie de sangloter. Une partie de lui voulait mourir. Il pouvait difficilement le concevoir : tous ces guerriers issus de tous ces villages d'esclaves... Cela avait été le début de ce qui allait être la plus grande révolution de tous les temps, une qui aurait changé la face de l'Empire pour

toujours.

Et elle s'était achevée brusquement par un massacre de masse.

Désormais toute chance de liberté était détruite.

Tandis que Darius marchait, à l'agonie à cause de ses blessures et contusions, des entraves de fer rentrant dans sa peau, il regarda autour de lui et commença à se demander où il était. Il se demanda qui étaient ces prisonniers, et où ils étaient menés. En les examinant, il réalisa qu'ils étaient tous à peu près de son âge, et ils semblaient extraordinairement en bonne forme. Comme s'ils étaient tous des combattants.

Ils passèrent un tournant dans le tunnel sombre, et la lumière du soleil les rencontra soudain, se déversant à travers les barreaux de fer au-devant, au bout du tunnel. Darius fut brutalement poussé en avant, frappé dans les côtes par une matraque ; il se précipita en avant avec les autres jusqu'à ce que les barreaux soient ouverts, et qu'on lui donne un dernier coup de pied, dans la lumière du jour.

Darius trébucha avec les autres et ils tombèrent tous, en groupe, dans la poussière. Darius en recracha et leva ses mains pour se protéger de la lumière crue du soleil. D'autres roulèrent sur lui, tous emmêlés par les entraves.

« Relevez-vous ! » cria un contremaître.

Ils marchèrent de garçon en garçon, les frappant avec des matraques, jusqu'à ce qu'enfin Darius se remette péniblement sur pieds. Il trébucha tandis que les autres, enchaînés à lui, tentaient de retrouver leur équilibre.

Ils étaient debout et faisaient face au centre d'une cour circulaire et poussiéreuse, d'environ quinze mètres de diamètre, encadrée de hauts murs de pierre, et des barreaux à toutes les ouvertures. Devant eux, debout au centre, les dévisageant avec un air renfrogné, se tenait un contremaître de l'Empire, à l'évidence leur commandant. Il était menaçant, plus grand que les autres, avec ses cornes et peau jaunes, et ses yeux rouges brillants, sans chemise, les muscles saillants. Il portait une armure noire sur les jambes, des bottes, et du cuir clouté aux poignets. Il arborait les titres d'un officier de l'Empire, et il faisait les cent pas, les examinait avec désapprobation.

« Je suis Morg », dit-il, la voix sombre, tonitruante d'autorité. « Vous vous adresserez à moi en tant que monsieur. Je suis votre nouveau gardien. Je suis toute votre vie à présent. »

Il respirait tout en marchant, sonnant plus comme un grondement.

« Bienvenue dans votre nouvelle maison », continua-t-il. « Votre foyer temporaire, je précise. Car avant que la lune soit levée, vous serez tous morts. Je vais prendre beaucoup de plaisir à vous voir mourir, en fait. »

Il sourit.

« Mais tant que vous êtes là », ajouta-t-il, « vous vivrez. Vous vivrez pour me satisfaire. Vous vivrez pour faire plaisir aux autres. Vous vivrez pour contenter l'Empire. Vous êtes nos objets de divertissement maintenant. Nos choses de spectacle. Notre divertissement signifie votre mort. Et vous le réaliserez bien. »

Il esquissa un sourire cruel tout en continuant à faire les cent pas et en les étudiant. Un grand cri s'éleva quelque part au loin, et le sol tout entier trembla sous les pieds de Darius. Cela sonnait comme le cri de centaines de milliers de personnes assoiffées de sang.

« Entendez-vous ce cri ? » demanda-t-il. « C'est celui de la mort. Une soif de mort. Là-bas, derrière ces murs, s'étend la grande arène. Dans celle-ci, vous vous battrez contre d'autres, vous vous battrez vous-même, jusqu'à ce qu'aucun d'entre vous ne reste. »

Il soupira.

« Il y aura trois tours de combat », ajouta-t-il. « Durant le dernier, si aucun d'entre vous survit, il vous sera accordé votre liberté, une chance de vous battre dans la plus grande des arènes. Mais n'ayez pas trop d'espoir : personne n'a jamais survécu aussi longtemps. »

« Vous ne mourrez pas rapidement », ajouta-t-il. « Je suis ici pour m'en assurer. Je veux que vous mouriez lentement. Je veux que vous soyez de bons objets de divertissement. Vous apprendrez à vous battre, et l'apprendrez bien, pour prolonger notre plaisir. Car vous n'êtes plus des hommes. Vous n'êtes pas des esclaves. Vous êtes moins que des esclaves : vous êtes des gladiateurs maintenant. Bienvenue dans votre nouveau, et dernier rôle. Cela ne durera pas longtemps. »

Chapitre cinq

Volusia marchait dans le désert, ses centaines de milliers d'hommes derrière elle, le son de leurs bottes emplissant les cieux. C'était un doux bruit à ses oreilles, celui de l'ascension, de la victoire. Elle regarda au loin tout en avançant, et elle fut satisfaite de voir des corps s'alignant à l'horizon, partout sur les durs sables secs en périphérie de la capitale de l'Empire. Des milliers d'entre eux, étendus, tous parfaitement immobiles, allongés sur le dos et regardant vers le ciel avec douleur, comme s'ils avaient été aplatis par un gigantesque raz-de-marée.

Volusia savait qu'il ne s'agissait pas d'un raz-de-marée. C'étaient ses sorciers, les Voks. Ils avaient jeté un sort puissant, et avaient tué tous ceux qui pensaient qu'ils pouvaient la prendre en embuscade et la tuer.

Volusia sourit d'un air suffisant tout en marchant, en voyant son ouvrage, se délectant en ce jour de victoire, d'avoir encore une fois été plus intelligente que ceux qui voulaient la tuer. C'étaient tous les chefs de l'Empire, tous de grands hommes, des hommes qui n'avaient jamais connu la défaite auparavant, et la seule chose se tenant entre elle et la capitale. À présent ils étaient là, tous ces dirigeants de l'Empire, tous les hommes qui avaient osé défier Volusia, tous les hommes qui avaient pensé qu'ils étaient plus fûtes qu'elle – tous morts.

Volusia avançait au milieu d'eux, parfois évitant les corps, parfois les enjambant, et parfois, quand elle en avait envie, elle marchait dessus. Elle éprouvait une grande satisfaction à sentir la chair de l'ennemi sous ses bottes. Cela lui donnait l'impression d'être à nouveau un enfant.

Volusia leva les yeux et vit la capitale droit devant, ses immenses dômes dorés étincelant distinctement au loin, vit les murs imposants l'encerclant, de trente mètres de haut, remarqua l'entrée, encadrée par des portes voûtées et dorées, et sentit le frémissement de son destin se dérouler devant elle. Maintenant, rien ne se tenait entre elle et son siège de pouvoir final. Plus de politiciens, de dirigeants ou de commandants ne pouvaient se mettre en travers de son chemin pour revendiquer le pouvoir, hormis elle. La longue marche, sa prise d'une cité après l'autre durant toutes ces lunes, son accumulation d'armées une cité à la fois – finalement, tout revenait à cela. Juste derrière ces murs, juste derrière ces brillantes portes dorées, se trouvait sa dernière conquête. Bientôt, elle serait à l'intérieur, elle prendrait le trône, et quand elle l'aurait fait, il n'y aurait rien ni personne pour l'arrêter. Elle prendrait le commandement de toutes les armées de l'Empire, de toutes ses provinces et régions, les quatre cornes et les deux pointes, et enfin, chaque créature de l'Empire, jusqu'à la dernière, devrait la déclarer – une humaine – leur commandante suprême.

Encore plus, ils devraient l'appeler *Déesse*.

Cette pensée la fit sourire. Elle érigerait des statues d'elle-même dans

chaque cité, devant chaque lieu de pouvoir ; elle nommerait des vacances d'après elle-même, ferait se saluer les gens par son nom, et l'Empire ne connaîtrait bientôt pas de nom hormis le sien.

Volusia marchait devant son armée sous les soleils matinaux, examinant ces portes dorées, et elle réalisa que cela serait un des plus grands moments de sa vie. Menant la voie devant ses hommes, elle se sentait invincible – surtout maintenant que les traîtres dans ses rangs étaient morts. Combien ils avaient été sots, pensa-t-elle, de supposer qu'elle était naïve, de supposer qu'elle tomberait dans leur piège, juste parce qu'elle était jeune. Pour autant leur vieil âge – voilà où cela les avait menés. Cela ne leur avait fait gagner qu'une mort précoce, une mort précoce pour avoir sous-estimé sa sagesse – une sagesse encore plus grande que la leur.

Et pourtant, pendant que Volusia marchait, tandis qu'elle examinait les corps dans le désert, elle commença à éprouver une inquiétude grandissante. Il n'y avait pas autant de corps, réalisa-t-elle, qu'il aurait dû y en avoir. Il y avait peut-être quelques milliers de cadavres, mais pas les centaines de milliers auxquels elle s'était attendue, mais le principal corps de l'armée de l'Empire. Ces dirigeants n'avaient-ils pas amené tous leurs hommes ? Et si non, où pouvaient-ils être ?

Elle commençait à s'interroger : avec ses leaders morts, la capitale se défendrait-elle quand même ?

Alors que Volusia se rapprochait des portes de la capitale, elle fit signe à Vokin de s'avancer et à son armée de s'arrêter.

Comme un, ils firent tous halte derrière elle et finalement le silence se fit dans le désert au matin, rien hormis le bruit du vent, la poussière s'élevant dans l'air, un buisson d'épine passant. Volusia étudia les portes massives et fermées, l'or sculpté de motifs décoratifs, de signes et de symboles, racontant les histoires des anciennes batailles des terres de l'Empire. Ces portes étaient célèbres à travers l'Empire, il était dit qu'elles avaient pris cent ans à sculpter, et étaient épaisses de trois mètres. C'était un signe de force représentant tous les territoires de l'Empire.

Volusia, qui se tenait à peine à quinze mètres, n'avait jamais été si proche de l'entrée de la capitale auparavant, et était en admiration devant elles – et de ce qu'elles représentaient. Non seulement étaient-elles un symbole de puissance et de stabilité, mais elles étaient aussi un chef d'œuvre, une ancienne œuvre d'art. Elle désirait ardemment tendre la main et toucher ces portes dorées, de faire courir ses mains le long des images gravées.

Mais elle savait que ce n'était pas le moment. Elle les étudia, et un sentiment d'appréhension commença à s'élever en elle. Quelque chose n'allait pas. Elles n'étaient pas gardées. Et c'était bien trop silencieux.

Volusia regarda droit vers le haut, et au sommet des murs, tenant les parapets, elle vit des milliers de soldats de l'Empire apparaître lentement, alignés, yeux baissés, arcs et lances prêts.

Un général de l'Empire se tenait au milieu, le regard baissé vers eux.

« Vous êtes insensés de venir si prêts », tonna-t-il, sa voix résonnant.
« Vous vous tenez à portée de nos arcs et de nos lances. D'un seul geste, je peux vous faire tuer en un instant. »

« Mais je vous épargnerais », ajouta-t-il. « Dis à tes armées de déposer leurs armes, et je vous laisserais vivre. »

Volusia leva les yeux vers le général, au visage obscurci contre le soleil, ce commandant seul laissé derrière pour défendre la capitale, et elle regarda ses hommes le long des remparts, tous leurs yeux braqués sur elle, arcs à la main. Elle savait qu'il pensait ce qu'il disait.

« Je vais te donner une chance de déposer *tes* armes », s'écria-t-elle en retour, « avant que je ne tue tous tes hommes, et brûle cette capitale jusqu'aux fondations. »

Il ricana, et elle les vit, lui et ses hommes, abaisser leurs visières, se préparant pour le combat.

Aussi rapide que l'éclair, Volusia entendit soudain le bruit de milliers de flèches décochées, de milles lances envoyées, et alors qu'elle levait les yeux, elle vit le ciel noircir, chargé d'armes, toutes pleuvant droit sur elle.

Volusia se tint là, enracinée sur place, sans peur, sans même tressaillir. Elle savait qu'aucune de ces armes ne pouvait la blesser. Après tout, elle était une déesse.

À côté d'elle, le Vok leva une seule paume longue et verte, et alors qu'il le faisait, un globe vert quitta sa main et flotta dans l'air devant elle, projetant un bouclier de lumière verte à quelques trentaines de centimètres de la tête de Volusia. Un instant après, les flèches et lances rebondirent dessus, inoffensives, et atterrirent sur le sol à côté d'elle dans un grand tas.

Volusia jeta un coup d'œil avec satisfaction à la pile grandissante de lances et de flèches, et reporta son regard vers le haut pour voir les visages stupéfaits des soldats de l'Empire.

« Je vais vous donner une chance supplémentaire de déposer les armes », s'écria-t-elle.

Le commandant de l'Empire se tint là, avec sévérité, de toute évidence frustré et débattant de ses options, mais il ne bougea pas. À la place, il fit signe à ses hommes, et elle put les voir se préparer à décocher une autre volée.

Volusia hocha de la tête vers Vokin, et il fit un geste vers ses hommes. Des dizaines de Voks s'avancèrent, s'alignèrent et levèrent leurs mains au-dessus de leurs têtes, braquant leurs paumes. Un instant après, des dizaines de globes verts emplirent le ciel, et se dirigèrent vers les murs de la cité.

Volusia observa avec de grandes espérances, s'attendant à voir les murs s'effondrer, s'attendant à voir tous ces hommes s'écraser à ses pieds, s'attendant à voir la capitale être sienne. Elle était déjà impatiente de s'asseoir sur le trône.

Mais Volusia vit avec surprise et désarroi les globes de lumière verte rebondir contre les murs de la capitale sans dommages, puis disparaître dans des éclairs de lumière. Elle ne pouvait pas comprendre : ils étaient inefficaces.

Volusia regarda vers Vokin, et il semblait perplexe, lui aussi.

Le commandant de l'Empire, haut en dessus, ricana.

« Vous n'êtes pas les seuls avec de la sorcellerie », dit-il. « Ces murs ne peuvent être abattus par aucune magie – ils ont résisté à l'épreuve du temps pendant des milliers d'années, ont repoussé des barbares, des armées entières plus grandes que la tienne. Il n'y a aucune magie qui puisse les renverser – seulement la main des hommes. »

Il esqua un grand sourire.

« Donc tu vois », ajouta-t-il, « tu as fait la même erreur que bien d'autres aspirants conquérants avant toi. Tu as dépendu la sorcellerie pour ton approche de cette capitale – et maintenant tu vas en payer le prix. »

Le long des parapets des cors sonnèrent, Volusia jeta un coup d'œil et fut ébranlée de voir une armée de soldats s'alignant loin. Ils emplissaient de noir la ligne d'horizon, des centaines de milliers d'entre eux, une vaste armée, plus grande même que les hommes qu'elle avait derrière elle. Ils avaient indubitablement attendu derrière le mur, de l'autre côté de la capitale, dans le désert, l'ordre du commandant de l'Empire. Elle n'avait pas seulement marché vers une autre bataille – ce serait une guerre ouverte.

Un autre cor sonna, et soudain, les grandes portes dorées devant elle commencèrent à s'ouvrir. Elles s'ouvrirent de plus en plus largement, et en même temps un grand cri de guerre s'éleva, tandis que des milliers de soldats supplémentaires en émergeaient, chargeant droit vers eux.

En même temps, les centaines de milliers de soldats à l'horizon s'élancèrent, eux aussi, séparant leurs forces autour de la cité de l'Empire et chargeant vers eux ses deux côtés.

Volusia tint position, leva un seul poing, puis l'abaissa.

Derrière elle, son armée poussa un grand cri de guerre tandis qu'ils se précipitaient en avant pour rencontrer les hommes de l'Empire.

Volusia savait que ce serait la bataille qui déciderait de sort de la capitale – le sort même de l'Empire. Ses sorciers l'avaient déçue – mais ses soldats ne la décevraient pas. Après tout, elle pouvait être plus brutale que n'importe quel autre homme, et elle n'avait pas besoin de sorcellerie pour cela.

Elle vit les hommes venir à elle, et elle tint bon, savourant la chance de tuer ou d'être tuée.

Chapitre six

Gwendolyn ouvrit les yeux en sentant un soubresaut et un coup sur sa tête, et elle regarda tout autour, désorientée. Elle vit qu'elle était allongée sur le côté, sur une dure plateforme de bois, et le monde bougeait autour d'elle. Un gémissement s'éleva, et elle sentit quelque chose d'humide sur sa joue. Elle jeta un coup d'œil pour voir Krohn, en boule à côté d'elle, qui la léchait – et son cœur bondit de joie. Krohn paraissait malade, affamé, épuisé – mais il était en vie. C'était tout ce qui comptait. Lui aussi avait survécu.

Gwen lécha ses lèvres et réalisa qu'elles n'étaient pas aussi sèches qu'auparavant ; elle était soulagée de pouvoir même les lécher, car précédemment sa langue avait été trop enflée pour bouger. Elle sentit un filet d'eau froide entrer dans sa bouche, elle leva les yeux et du coin de l'œil vit un de ces nomades du désert debout au-dessus d'elle et tenant une outre. Elle y but avidement, encore et encore, jusqu'à ce qu'il l'éloigne.

Tandis qu'il la retirait, Gwen tendit la main et agrippa son poignet, puis le tira vers Krohn. Au premier abord le nomade parut perplexe, mais ensuite il réalisa, tendit le bras et versa de l'eau dans la gueule de Krohn. Gwen se sentit soulagée en voyant Krohn laper l'eau, buvant alors qu'il était étendu là, haletant, à côté d'elle.

Gwen sentit un autre cahot, un autre coup tandis que la plateforme tremblait, et elle observa au delà le monde, tourna sur le côté, et ne vit rien d'autre que le ciel devant elle, des nuages qui passaient. Elle sentit que son corps s'élevait, de plus en plus haut dans les airs à chaque secousse, et elle ne pouvait comprendre ce qui était en train de se passer, où elle était. Elle n'avait pas la force de s'asseoir, mais elle était capable de tordre assez son cou pour voir qu'elle était étendue sur une plateforme de bois, levée par des cordes de chaque côté. Quelqu'un bien au-dessus tirait sur ces cordes, grinçant avec l'âge, et à chaque à-coup, la plateforme s'élevait un peu plus haut. Elle était en train d'être soulevée le long de falaises abruptes et sans fin, les mêmes falaises qu'elle reconnut d'avant son évanouissement. Celles qui avaient été couronnées par des parapets et des chevaliers étincelants.

En s'en rappelant, Gwen se tourna et tendit le cou, regarda vers le bas et se sentit immédiatement nauséuse. Ils étaient à des centaines de mètres au-dessus du désert, et montaient.

Elle se tourna, leva les yeux, et à trente mètres au-dessus d'eux, elle vit les parapets, la vue obscurcie par le soleil, et les chevaliers regardant en bas, se rapprochant à chaque saccade des cordes.

Gwen se retourna immédiatement, examina la plateforme, et fut envahie de soulagement en voyant tous les siens encore avec elle : Kendrick, Sandara, Steffen, Arliss, Aberthol, Illepra, Kréa le bébé, Stara, Brandt, Atme, et plusieurs membres de l'Argent. Ils étaient tous étendus sur la plateforme, tous soignés par les nomades, qui versaient de l'eau dans leurs bouches et sur

leurs visages. Gwen ressentit un élan de reconnaissance envers ces étranges créatures nomades qui leur avaient sauvé la vie.

Gwen ferma à nouveau les yeux, reposa sa tête sur le bois dur, tandis que Krohn se roulait en boule à côté d'elle, et sa tête parut peser une tonne. Tout était confortablement silencieux, sans aucun son là-haut hormis celui du vent, et les cordes grinçantes. Elle avait voyagé si loin, pendant si longtemps, et se demandait où tout cela se terminerait. Bientôt ils seraient au sommet, et elle priait seulement pour que les chevaliers, qui qu'ils soient, s'avèrent être aussi hospitaliers que ces nomades du désert.

À chaque soubresaut, les soleils se faisaient plus forts, plus chauds, il n'y avait aucune ombre sous laquelle se cacher. Elle avait l'impression qu'elle était en train de brûler, comme si elle était hissée vers le centre du soleil lui-même.

Gwendolyn ouvrit les yeux en sentant un dernier cahot, et prit conscience qu'elle s'était rendormie. Elle sentit des mouvements et réalisa qu'elle était portée avec précaution par les nomades, la mettant elle et les siens à nouveau sur les bâches de toile, puis ils les transportèrent de la plateforme sur les parapets. Gwendolyn se sentit être finalement déposée, doucement, sur un sol de pierre, elle leva le regard et cligna plusieurs fois des yeux dans le soleil. Elle était trop exténuée pour relever la nuque, incertaine de savoir si elle était encore éveillée ou si elle rêvait.

Des dizaines de chevaliers apparurent, s'approchant d'elle, vêtus de cottes de mailles et d'armures immaculées, ils se pressèrent autour d'elle et la dévisagèrent avec curiosité. Gwen ne pouvait pas comprendre comment des chevaliers pouvaient se trouver là dans ce grand désert, dans cette grande étendue désolée au milieu de nulle part, comment ils pouvaient monter la garde au sommet de cette immense crête, sous ces soleils. Comment avaient-ils survécu ici ? Que gardaient-ils ? Où avaient-ils obtenu des armures si royales ? Tout cela était-il un rêve ?

Même l'Anneau, avec son ancienne tradition de grandeur, avait peu d'armures pour équivaloir à celles que ces hommes portaient. C'étaient les plus finement ouvragées sur lesquelles elle ait jamais posé les yeux, forgée avec de l'argent, de la platine et d'autres métaux qu'elle ne pouvait pas reconnaître, gravés de marques complexes, et avec un armement assorti. Ces hommes étaient à l'évidence des soldats professionnels. Cela lui évoquait le temps où elle était une jeune fille et accompagnait son père sur le terrain ; il la montrait aux soldats, et elle levait les yeux pour les voir alignés avec une telle splendeur. Gwen s'était demandé comment une telle beauté pouvait exister, comment cela pouvait même être possible. Peut-être était-elle morte, et c'était sa version du paradis.

Mais ensuite elle entendit un d'entre eux s'avancer, devant les autres, retirer son heaume et baisser les yeux, ses étincelants yeux bleus emplis de sagesse et de compassion. Peut-être dans la trentaine, il avait une apparence surprenante, sa tête était complètement chauve, et il portait une barbe d'un

blond léger. Assurément, il était l'officier responsable.

Le chevalier tourna son attention vers les nomades.

« Sont-ils en vie ? » demanda-t-il.

Un des nomades, en réponse, étendit son long bâton et poussa doucement Gwendolyn, qui bougea. Elle voulait plus que tout s'asseoir, leur parler, découvrir qui ils étaient – mais elle était trop épuisée, sa gorge trop sèche, pour répondre.

« Incroyable », dit un autre soldat en faisant un pas en avant, ses éperons tintant, tandis que plus de chevaliers s'avançaient et se pressaient tout autour d'eux. Manifestement, ils étaient tous des objets de curiosité.

« Ce n'est pas possible », dit l'un. « Comment auraient-ils pu survivre à la Grande Désolation ? »

« Ils n'auraient pas pu », dit un autre. « Ils doivent être des déserteurs. Ils ont dû, d'une manière ou d'une autre, franchir la Crête, se perdre dans le désert, et décider de revenir. »

Gwendolyn essaya de répondre, de leur dire tout ce qu'il s'était passé, mais elle était trop exténuée pour faire sortir les mots.

Après un court silence, le chef s'avança.

« Non », dit-il avec certitude. « Regardez les marques sur son armure », dit-il, poussant Kendrick du pied. « Ce n'est pas notre armure. Ce n'est pas une armure de l'Empire non plus. »

Tous les chevaliers se pressèrent autour d'eux, sidérés.

« Alors d'où viennent-ils ? » demanda l'un d'eux, confus.

« Et comment ont-ils su où nous trouver ? » demanda un autre.

Le chef se tourna vers les nomades.

« Où les avez-vous trouvés ? » les interrogea-t-il.

Les nomades caquetèrent en retour, et Gwen vit les yeux du chef s'écarter.

« De l'autre côté du mur de sable ? » leur demanda-t-il. « En êtes-vous certains ? »

Les nomades répondirent par de petits cris.

Le commandant se tourna vers les siens.

Je ne pense pas qu'ils savaient où nous étions. Je pense qu'ils ont eu de la chance – les nomades les ont trouvés, ont voulu leur récompense et les ont amenés ici, les méprenant pour un d'entre nous. »

Les chevaliers se dévisagèrent les uns les autres, et il parut évident qu'ils n'avaient jamais rencontré une telle situation auparavant.

« Nous ne pouvons les recueillir », dit un des chevaliers. « Vous connaissez les règles. Vous les laissez entrer et nous laissons une piste. Pas de traces. Jamais. Nous devons les renvoyer, dans la Grande Désolation. »

Un long silence s'ensuivit, interrompu par rien d'autre que le hurlement du vent, et Gwen put sentir qu'ils débattaient sur ce que faire d'eux. Elle n'aimait pas la longueur de la pause.

Gwen essaya de s'asseoir pour protester, de leur dire qu'ils ne

pouvaient pas les renvoyer là dehors, qu'ils ne le pouvaient simplement pas. Pas après tout ce qu'ils avaient traversé.

« Si nous le faisons », dit le chef, « cela signifierait leur mort. Et notre code d'honneur exige que nous aidions les impuissants. »

« Et pourtant si nous les acceptons », contra un chevalier, « alors nous pourrions tous mourir. L'Empire suivra leur trace. Ils découvriront notre cachette. Nous mettrions en danger tout notre peuple. Préférerais-tu voir quelques étrangers mourir, ou tous les nôtres ? »

Gwen pouvait voir leur chef réfléchir, déchiré par l'anxiété, faisant face à une décision difficile. Elle comprenait ce que l'on ressentait quand on affrontait des décisions ardues. Elle était trop faible pour se résigner à quoi que ce soit hormis à se laisser être à la merci de la bonté d'autres personnes.

« Il en est peut-être ainsi », dit finalement leur chef, de la résignation dans la voix, « mais je ne refuserais pas des gens innocents pour qu'ils meurent. Ils viennent. »

Il se tourna vers ses hommes.

« Descendez-les de l'autre côté », ordonna-t-il, la voix ferme et autoritaire. « Nous les mènerons à notre Roi, et il décidera par lui-même. »

Les hommes écoutèrent et commencèrent à entrer en action, préparant la plateforme de l'autre côté pour la descente, et un de ses hommes fixa du regard leur chef, incertain.

« Vous violez les lois du Roi », dit le chevalier. « Aucun étranger n'est admis dans la Crête. Jamais. »

Le chef le dévisagea avec fermeté.

« Aucun étranger n'a jamais atteint nos portes », répondit-il.

« Le Roi pourrait vous emprisonner pour cela », dit le chevalier.

Le commandant ne vacilla pas.

« C'est un risque que je suis prêt à courir. »

« Pour des étrangers ? Des nomades du désert sans valeur ? », dit le chevalier, surpris. « Qui sait qui sont ces gens. »

« Chaque vie est précieuse », répliqua le chef, « et mon honneur vaut mille vies en prison. »

Le commandant fit un signe de la tête à ses hommes, qui attendaient tous debout, et Gwen sentit soudain qu'elle était soulevée dans les bras d'un chevalier, son armure de métal contre son dos. Il la ramassa sans effort, comme si elle était une plume, et la porta, tandis que les chevaliers transportaient tous les autres. Gwen vit qu'ils traversaient une pierre large et plate au sommet de la crête de la montagne, s'étendant sur peut-être cent mètres. Ils marchèrent et marchèrent, et elle se sentit à l'aise dans les bras de ce chevalier, plus à l'aise qu'elle ne l'avait été pendant un long moment. Elle voulait plus que tout dire merci, mais elle était trop éreintée pour ouvrir la bouche.

Ils atteignirent l'autre côté des parapets, et alors que les chevaliers s'apprêtaient à les placer sur une nouvelle plateforme puis les faire descendre

de l'autre côté de l'arête, Gwen regarda au loin et saisit un aperçu d'où ils allaient. C'était une vue qu'elle n'oublierait jamais, une vue qui lui coupa le souffle. La crête de la montagne, qui s'élevait du désert tel un sphinx, avait, vit-elle, la forme d'un énorme cercle, si large qu'il disparaissait de la vue dans la brume des nuages. C'était un mur protecteur, se rendit-elle compte, et de l'autre côté, en contrebas, Gwen vit un lac bleu scintillant aussi grand qu'un océan, étincelant dans les soleils du désert. La richesse du bleu, la vue de toute cette eau, la stupéfia.

Et au delà de cela, à l'horizon, elle vit une terre immense, une terre si vaste qu'elle ne pouvait pas voir où elle s'achevait, et à sa surprise, elle était fertile, verte, un vert brillant de vie. Aussi loin qu'elle pouvait voir s'étendaient des fermes, des arbres fruitiers, des forêts, des vignes et des vergers en abondance, une terre débordant de vie. C'était la vue la plus belle et la plus idyllique qu'elle ait jamais vue.

« Bienvenue, ma dame », dit leur chef, « dans le pays au delà de la Crête. »

Chapitre sept

Godfrey, roulé en boule, fut réveillé par un gémissement constant, persistant, qui interférait avec ses rêves. Il se réveilla lentement, incertain d'être réellement éveillé ou encore coincé dans ses cauchemars sans fin. Il cligna des yeux dans la pénombre, essayant de repousser son rêve. Il avait rêvé qu'il était lui-même une marionnette sur un fil, se balançant au-dessus des murs de Volusia, tenu par les Finiens, qui tiraient les cordes de haut en bas, faisant bouger les bras et jambes de Godfrey tandis qu'il pendait au-dessus de l'entrée de la cité. On avait fait regarder à Godfrey pendant qu'en contrebas des milliers de ses compatriotes étaient massacrés sous ses yeux, les rues de Volusia rouges de sang. À chaque fois qu'il pensait que c'était terminé, le Finien tirait à nouveau sèchement sur ses cordes, le faisant bouger de haut en bas, encore et encore et encore...

Finalement, par bonheur, Godfrey fut réveillé par ce gémissement, et il se retourna, la tête sur le point de se fendre, pour voir qu'il provenait de quelque mètres de là, d'Akorth et Fulton, tous deux roulés en boule sur le sol à côté de lui, tous deux geignant, couverts de marques noires et bleues. Non loin se trouvaient Merek et Ario, affalés et immobiles sur le sol de pierre, eux aussi – que Godfrey reconnut immédiatement comme étant celui d'une cellule de prison. Tous semblaient sévèrement battus – mais au moins ils étaient tous là, et d'après ce que Godfrey pouvait voir, ils respiraient tous.

Godfrey fut d'emblée soulagé et désemparé. Il était stupéfait d'être en vie, après l'embuscade dont il avait été témoin, stupéfait de ne pas avoir été massacré là-bas par les Finiens. Mais en même temps, il se sentait vide, oppressé par la culpabilité, sachant que c'était de sa faute si Darius et les autres étaient tombés dans le piège à l'intérieur des murs de Volusia. Tout cela à cause de sa naïveté. Comment avait-il pu être aussi idiot pour faire confiance aux Finiens ?

Godfrey ferma les yeux et secoua la tête, souhaitant ardemment que le souvenir disparaisse, que la nuit se soit déroulée différemment. Il avait mené Darius et les autres dans la cité, inconsciemment, comme des agneaux à l'abattoir. Encore et encore dans son esprit il entendait les cris de ces hommes, tentant de lutter pour leur vie, tentant de s'échapper, résonnant dans sa tête et ne le laissant pas en paix.

Godfrey mit les mains sur ses oreilles et essaya de les faire disparaître, de couvrir les gémissements d'Akorth et Fulton, tous deux à l'évidence souffrant de leurs contusions et d'une nuit passée à dormir sur le dur sol de pierre.

Godfrey s'assit, sa tête lui semblait peser mille tonnes, et étudia les environs, une petite cellule contenant seulement lui, ses amis et quelques autres qu'il ne connaissait pas, et trouva un peu de consolation dans le fait que, étant donné combien cette cellule paraissait lugubre, la mort pourrait

survenir plus tôt que tard. Cette prison était assurément différente de la dernière, elle ressemblait plus à une cellule de détention pour ceux sur le point de mourir.

Godfrey entendit, quelque part au loin, les cris d'un prisonnier trainé le long d'un hall, et il réalisa : cet endroit était vraiment un enclos – pour les exécutions. Il avait entendu parler d'autres exécutions à Volusia, il savait que lui et les autres seraient trainés à l'extérieur aux premières lueurs, et deviendraient un divertissement pour l'arène, pour que ses bons citoyens puissent les regarder être mis en pièce jusqu'à la mort par les Razifs, avant que les vrais jeux de gladiateurs ne commencent. C'était la raison pour laquelle ils les avaient gardés en vie si longtemps. Au moins maintenant cela avait un sens.

Godfrey se mit péniblement à quatre pattes, tendit la main et poussa doucement chacun de ses amis, en essayant de les réveiller. Sa tête tournait, chaque recoin de son corps était douloureux, couvert de bosses et de contusions, et bouger lui faisait mal. Son dernier souvenir était celui d'un soldat qui l'assommait, et il réalisa qu'il avait dû être roué de coups après être tombé au sol. Les Finiens, ces lâches traîtres, n'avaient clairement pas été capables de les tuer eux-mêmes.

Godfrey prit sa tête dans ses mains, abasourdi qu'elle puisse être aussi douloureuse sans même avoir bu un verre. Il se remit sur pieds en chancelant, les genoux tremblants, et parcourut la cellule du regard. Un seul garde se tenait à l'extérieur des barreaux, dos à lui, regardant à peine. Et pourtant ces cellules étaient dotées de serrures robustes et d'épaisses barres d'acier, et Godfrey sut qu'il n'y aurait pas d'échappée facile cette fois-ci. Cette fois-ci, ils étaient là jusqu'à la mort.

Lentement, à côté de lui, Akorth, Fulton, Ario et Merek se remirent sur pied et étudièrent tous leur environnement, eux aussi. Il pouvait voir l'étonnement et la peur dans leurs yeux – puis le regret, tandis qu'ils commençaient à se souvenir.

« Sont-ils tous morts ? » demanda Ario, regard tourné vers Godfrey.

Godfrey sentit une douleur à l'estomac en hochant lentement de la tête.

« C'est notre faute », dit Merek. « Nous les avons laissé tomber. »

« Oui, ça l'est », répondit Godfrey, la voix brisée.

« Je t'avais dit de ne pas faire confiance aux Finiens », dit Akorth.

« La question n'est pas de savoir à qui est la faute », dit Ario, « mais ce que nous allons en faire. Allons-nous laisser tous nos frères et sœurs être morts en vain ? Ou allons-nous obtenir vengeance ? »

Godfrey pouvait voir le sérieux sur le visage du jeune Ario, et il fut impressionné par sa détermination d'acier, même en étant sous les verrous et sur le point d'être tué.

« Vengeance ? » demanda Akorth. « Es-tu fou ? Nous sommes enfermés sous terre, gardés par des barreaux d'aciers et des gardiens de l'Empire. Tous nos hommes sont morts. Nous sommes au milieu d'une cité et

d'une armée hostiles. Tout notre or a disparu. Nos plans sont fichus. Quelle vengeance pourrions-nous possiblement prendre ? »

« Il y a toujours un moyen », dit Ario, déterminé. Il se tourna vers Merek.

Tous les yeux se tournèrent vers lui, et il fronça les sourcils.

« Je ne suis pas expert en vengeance », dit Merek. « Je tue des hommes quand ils m'ennuient. Je n'attends pas. »

« Mais tu es un maître voleur », dit Ario. « Tu as passé toute ta vie dans une cellule de prison, comme tu l'as admis. Tu peux sûrement nous sortir de là ? »

Merek se tourna et étudia la cellule, les barreaux, les fenêtres, les clefs, les gardes – tout – avec un œil aiguisé et expert. Il enregistra tout, puis reporta les yeux sur eux avec un air grave.

« Ce n'est pas une cellule ordinaire », dit-il. « Ce doit être une cellule Finienne. Un savoir-faire très cher. Je ne vois aucun point faible, pas d'issue, pour autant que je voudrais pouvoir vous dire autre chose. »

Godfrey, se sentant anéanti, essayant d'écarter les cris des autres prisonniers le long du hall, marcha vers la porte de la cellule, appuya son front contre le fer froid et lourd, et ferma les yeux.

« Amenez-le là ! », tonna une voix depuis l'extrémité du hall de pierre.

Godfrey ouvrit les yeux, tourna la tête, et regarda au bout de la salle pour voir plusieurs gardes de l'Empire trainant un prisonnier. Ce dernier portait une écharpe rouge par-dessus les épaules, en travers du torse, et il pendait mollement dans leurs bras, sans même essayer de résister. En fait, quand il se fut rapproché, Godfrey vit qu'ils devaient le tirer, car il était inconscient. Quelque chose n'allait manifestement pas chez lui.

« Vous m'emmenez une autre victime de la peste ? » hurla le garde avec mépris. « Qu'attendez-vous que j'en fasse ? »

« Pas notre problème ! » s'écrièrent les autres.

Le garde de service eut un regard apeuré tout en levant les mains.

« Je ne vais pas le toucher ! » dit-il. « Mettez-le là-bas – dans la fosse, avec les autres victimes de la peste. »

Les gardes le dévisagèrent d'un air interrogateur.

« Mais il n'est pas encore mort », répondirent-ils.

Le garde de service les regarda de travers.

« Vous pensez que je m'en soucie ? »

Les gardes échangèrent un regard puis firent comme on leur avait dit, le trainèrent à travers le couloir de la prison, et le jetèrent dans une grande fosse. Godfrey pouvait voir maintenant qu'elle était remplie de corps, tous couverts de la même écharpe rouge.

« Et s'il essaye de courir ? » demandèrent les gardes avant de s'en aller.

Le garde au commandement esquissa un sourire cruel.

« Ne savez-vous donc pas ce que la peste fait à un homme ? » demanda-t-il. « Il sera mort d'ici au matin. »

Les deux gardes se tournèrent et s'éloignèrent ; Godfrey regarda la victime de la peste, étendue là toute seule dans cette fosse non surveillée, et il eut soudain une idée. C'était juste assez fou pour pouvoir peut-être fonctionner.

Godfrey se tourna vers Akorth et Fulton.

« Frappez-moi », dit-il.

Ils échangèrent un regard perplexe.

« J'ai dit frappez-moi ! » dit Godfrey.

Ils secouèrent la tête.

« Es-tu fou ? » demanda Akorth.

« Je ne vais pas te frapper », intervint Fulton, « même si tu le mérites peut-être. »

« Je vous dis de me frapper ! » exigea Godfrey. « Fort. Au visage. Cassez-moi le nez ! Maintenant ! »

Mais Akorth et Fulton se détournèrent.

« Tu as perdu la tête », dirent-ils.

Godfrey se tourna vers Merek et Ario, mais eux aussi reculèrent.

« Quel que soit le but », dit Merek, « je ne veux pas y prendre part. »

Soudain, un des autres prisonniers dans la cellule s'avança d'un air désinvolte vers Godfrey.

« Pas pu m'empêcher d'écouter », dit-il, esquissant un large sourire édenté, exhalant un souffle vicié tout autour de lui. « Je suis plus que ravi de te cogner, juste pour te faire taire ! Tu n'as pas à me le demander deux fois. »

Le prisonnier frappa, toucha directement le nez de Godfrey avec ses jointures osseuses, et Godfrey sentit une douleur aiguë traverser son crâne tandis qu'il poussait un cri et mettait la main sur son nez. Du sang gicla sur tout son visage et sur sa chemise. La douleur lui piquait les yeux, troublant sa vision.

« Maintenant j'ai besoin de cette écharpe », dit Godfrey en se tournant vers Merek. « Peux-tu me l'obtenir ? »

Merek, dérouté, suivit son regard à travers le hall, vers le prisonnier gisant inconscient dans la fosse.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

« Fais-le, tout simplement », dit Godfrey.

Merek fronça les sourcils.

« Si j'attachais quelques choses ensemble, peut-être que je pourrais l'atteindre », dit-il. « Quelque chose de long et fin. »

Merek leva la main, tâta son propre col, et en tira un fil de fer ; en le déroulant, il s'avéra être assez long pour s'adapter à son but.

Merek se pencha contre les barres de la prison, prudemment pour ne pas alerter le garde, et tendit le bras avec le fil de fer, en essayant d'accrocher l'écharpe. Il traîna dans la poussière, mais échoua de quelques centimètres.

Il essaya encore et encore, mais Merek n'arrêtait pas d'être coincé au niveau des coudes dans les barreaux. Ils n'étaient pas assez minces.

Le garde se tourna dans sa direction, et Merek le retira rapidement avant qu'il ne puisse le voir.

« Laisse-moi essayer », dit Ario, qui s'avança alors que le garde se détournait.

Ario attrapa le long fil de fer et passa les bras à travers la cellule, et les siens, bien plus maigres, passèrent en entier jusqu'aux épaules.

Ces quinze centimètres supplémentaires étaient ce qu'il leur fallait. Le crochet agrippa tout juste le bout de l'écharpe rouge, et Ario commença à la tirer vers lui. Il s'arrêta quand le garde, qui faisait face à une autre direction, assoupi, leva la tête et regarda autour de lui. Ils attendirent tous, en sueur, priant pour que le garde ne regarde pas dans leur direction. Ils patientèrent pendant ce qui parut être une éternité, jusqu'à ce qu'enfin le garde recommence à somnoler.

Ario tira l'écharpe de plus en plus près, la faisant glisser à travers le sol de la prison, jusqu'à ce finalement elle passe à travers les barreaux et dans la cellule.

Godfrey tendit la main, mit l'écharpe, et ils s'éloignèrent tous de lui, pleins de crainte.

« Que diable fais-tu ? » demanda Merek. « L'écharpe est recouverte de la peste. Tu peux nous infecter tous. »

Les autres prisonniers de la cellule reculèrent, eux aussi.

Godfrey se tourna vers Merek.

« Je vais commencer à tousser, et je ne vais pas m'arrêter », dit-il, portant l'écharpe, une idée s'imposant dans son esprit. « Quand le garde viendra, il verra mon sang et cette écharpe, et vous lui direz que j'ai la peste, qu'ils ont fait une erreur en ne me séparant pas. »

Godfrey ne perdit pas de temps. Il commença à tousser violemment, prit le sang sur son visage et l'étala de haut en bas de son corps pour le faire paraître pire. Il toussa plus fort qu'il ne l'avait jamais fait, jusqu'à ce qu'au bout du compte il entende la porte de la cellule s'ouvrir et le garde rentrer.

« Faites taire votre ami », dit le garde. « Vous avez compris ? »

« Il n'est pas un ami », répondit Merek. « Seulement un homme que nous avons rencontré. Un homme qui a la peste. »

Le garde, préoccupé, baissa les yeux, vit l'écharpe rouge et ses yeux s'écarquillèrent.

« Comment est-il arrivé là-dedans ? » demanda le garde. « Il aurait dû être séparé. »

Godfrey toussait encore et encore plus, son corps tout entier était tenaillé par une quinte de toux.

Il sentit rapidement des mains rudes se saisir de lui et le trainer dehors, le pousser. Il tituba à travers le hall, et avec une dernière poussée, il fut jeté dans la fosse avec les victimes de la peste.

Godfrey était étendu sur les corps infectés, essayait de ne pas respirer trop fort, de détourner la tête, et de ne pas respirer la maladie de l'homme. Il

pria Dieu pour ne pas l'attraper. Ce serait une longue nuit, d'être allongé là.
Mais il n'était plus gardé à présent. Et quand il ferait jour, il se lèverait.
Et il frapperait.

Chapitre huit

Thorgrin se sentit plonger vers le fond de l'océan, la pression s'accumulant dans ses oreilles tandis qu'il coulait dans les eaux glaciales, il avait l'impression d'être transpercé par des millions de dagues. Pourtant tandis qu'il s'enfonçait plus profondément, la plus étrange des choses se produisit : la lumière ne s'assombrit pas, mais se fit plus brillante. Alors qu'il battait des jambes et des bras, en train de couler, tiré vers le bas par le poids de la mer, il regarda vers le bas et fut surpris de voir, dans un nuage de lumière, la dernière personne qu'il s'attendait à voir là : sa mère. Elle lui sourit, la lumière si intense qu'il pouvait à peine voir son visage, et elle tendit les mains vers lui avec des bras aimants alors qu'il coulait, se dirigeant droit vers elle.

« Mon fils », dit-elle, la voix claire comme le cristal malgré les eaux.
« Je suis là avec toi. Je t'aime. Ce n'est pas encore ton temps. Sois fort. Tu as passé le test, cependant il y en a encore plusieurs à venir. Fais face au monde et n'oublie jamais qui tu es. N'oublie jamais : ton pouvoir ne vient pas de tes armes, mais d'à l'intérieur de toi. »

Thorgrin ouvrit la bouche pour lui répondre, mais comme il le faisait, il se retrouva englouti par les eaux, déglutissant, et coulant.

Thor se réveilla en sursaut, regardant tout autour, se demandant où il était. Il sentit une matière rêche sur ses poignets et se rendit compte qu'il était ligoté, les mains dans le dos, contre un poteau de bois. Il parcourut la cale sombre du regard, sentit le roulis, et sut immédiatement qu'il était sur un navire. Il pouvait le dire par la manière dont son corps bougeait, par les rayons de lumière qui rentraient, par l'odeur moisie des hommes piégés sous le pont.

Thorgrin regarda autour de lui, aussitôt sur ses gardes, se sentant faible, et il essaya de se rappeler. La dernière chose dont il se souvenait était ce terrible orage, le naufrage, lui et ses hommes tombant du bateau. Il se souvint d'Ange, se souvint de l'agripper comme si sa vie en dépendait, et il se souvint de l'épée à sa ceinture, l'Épée de la Mort. Comment avait-il survécu ?

Thor regarda tout autour, se demandant comment il était en train de naviguer en mer, confus, à cherchant désespérément ses frères, Ange. Il se sentit soulagé en distinguant des formes dans l'obscurité, et les vit tous non loin, attachés avec des cordes aux poteaux : Reece et Selese, Elden et Indra, Matus, O'Connor, et à quelques mètres d'eux, Ange. Thor était ravi de voir qu'ils étaient en vie, même s'ils paraissaient épuisés, abattus par l'orage et les pirates.

Thor entendit des rires tapageurs, se disputant, s'encourageant, quelque part au-dessus, puis ce qui sonnait comme des explosions à ses oreilles tandis que des hommes tombaient les uns sur les autres sur le pont creux, et il se souvint : les pirates. Ces mercenaires qui avaient essayé de le couler dans la mer.

Il reconnaîtrait ce son n'importe où, celui d'individus rustres, en mer sans occupation, cruels – il en avait trop rencontré avant. Il réalisa, en chassant ses rêves, qu'il était leur prisonnier maintenant, et il lutta avec ses liens, tentant de se libérer.

Mais il ne le pouvait pas. Ses bras étaient bien attachés, tout comme l'étaient ses chevilles. Il n'irait nulle part.

Thorgrin ferma les yeux, essaya de faire appel au pouvoir au fond de lui, le pouvoir dont il savait qu'il pouvait déplacer des montagnes s'il le décidait.

Mais rien ne vint. Il était trop exténué par l'épreuve du naufrage, sa force était encore trop faible. Il savait de ses expériences passées qu'il avait besoin de temps pour récupérer. Du temps, il le savait, qu'il n'avait pas.

« Thorgrin ! » s'éleva une voix soulagée, transperçant l'obscurité. C'était une voix qu'il reconnut bien, et il jeta un coup d'œil pour voir Reece, attaché à quelques mètres de là, le dévisageant avec joie. « Tu es vivant ! » ajouta-t-il.

« Nous ne savions pas si tu t'en sortirais ! »

Thor se tourna pour voir O'Connor attaché de l'autre côté, également heureux.

« J'ai prié pour toi chaque minute », dit une voix douce et tendre dans l'obscurité.

Thor regarda à côté pour voir Ange, des larmes de joie dans les yeux, et il put sentir combien elle se souciait de lui.

« Tu lui dois la vie, tu sais », dit Indra. « Quand ils t'ont libéré, c'est elle qui a plongé et t'a ramené. Sans son courage tu ne serais pas assis ici maintenant. »

Thor dévisagea Ange avec un respect renouvelé, un nouveau sentiment de reconnaissance et de dévotion.

« Petite, je trouverais une manière de te rendre la pareille », lui dit-il.

« Tu l'as déjà fait », dit-elle, et il pouvait voir combien elle le pensait.

« Récompense là en nous sortant tous de là », dit Indra, qui luttait contre ses liens, irritée. « Ces parasites de pirates sont le pires du pire. Ils nous ont trouvé flottants en mer et nous ont attachés pendant que nous étions encore inconscients à cause de cet orage. S'ils nous avaient affrontés d'homme à homme, l'histoire aurait été bien différente. »

« Ce sont des lâches », dit Matus. « Comme tous les pirates. »

« Ils nous ont aussi dépouillés de nos armes », ajouta O'Connor.

Le cœur de Thor broncha en se souvenant soudain de ses armes, son armure, l'Épée de la Mort.

« Ne t'inquiète pas », dit Reece en voyant son visage. « Notre armement a passé l'orage – le tien inclut. Il n'est pas au fond de l'océan, au moins. Mais ces pirates l'ont. Tu vois là, à travers les lattes ? »

Thor regarda à travers les planches et vit, sur le pont, tout leur armement, sous le soleil, les pirates massés autour. Il vit la hache de guerre

d'Elden, l'arc doré d'O'Connor, la hallebarde de Reece, le fléau de Matus, la lance d'Indra, le sac de sable de Selese – et sa propre Épée de la Mort. Il vit les pirates, mains sur les hanches, regard baissé, qui les examinaient avec jubilation.

« Je n'ai jamais vu une épée comme ça », dit l'un d'eux à l'autre.

Thor rougit de rage en voyant le pirate poussa son épée avec le pied.

« On dirait qu'elle était à un Roi », dit l'autre en s'avançant.

« Je l'ai trouvée en premier, elle est à moi », dit le premier.

« Si tu me tues pour ça », dit l'autre.

Thor observa les hommes se saisir à bras-le-corps, puis entendit un fort bruit sourd alors qu'ils s'écrasaient tous deux sur le pont, luttant, les autres pirates huaient tout en les encerclant. Ils roulèrent dans tous les sens, se donnant des coups de poing et de coude ; les autres les encourageaient, puis finalement Thor vit du sang jaillir à travers les lattes, vit un pirate frapper du pied la tête de l'autre plusieurs fois.

Les autres poussèrent des hourras et s'en délectèrent.

Le pirate qui avait gagné, un homme sans chemise, avec un torse maigre et nerveux, et une longue cicatrice le long de la poitrine, se leva, haletant, et marcha vers l'Épée de la Mort. Pendant que Thor regardait, il se baissa, s'en saisit et la brandit victorieusement. Les autres applaudirent.

Thor trépignait à cette vue. Cette vermine, tenant son épée, une épée destinée à un Roi. Une épée pour laquelle il avait risqué sa vie, pour la gagner. Une épée qui lui avait été donné, et à nul autre.

Un cri soudain s'éleva, et Thor vit le visage du pirate brusquement grimacer de douleur. Il cria et jeta l'épée, comme s'il tenait un serpent ; Thor la vit voler dans les airs et atterrir sur le pont avec un bruit métallique et sourd.

« Elle m'a mordu ! » hurla le pirate aux autres. « Cette fichue épée a mordu ma main ! Regardez ! »

Il tendit la main et montra un doigt manquant. Thor jeta un regard à l'épée, dont la garde était visible à travers les planches, et vit de petites dents aiguisées dépassant d'un des visages qui y était gravé, du sang en coulait.

Les autres pirates se tournèrent et y jetèrent un coup d'œil.

« Elle est diabolique ! » hurla l'un.

« Je ne la touche pas ! » cria un autre.

« Peu importe », dit un, en tournant le dos. « Il y a assez d'autres armes parmi lesquelles choisir. »

« Et pour mon doigt ? » cria le pirate, souffrant le martyre.

Les autres pirates rirent, l'ignorèrent, et à la place se concentrèrent sur les autres armes, se disputant pour le butin pur eux-mêmes.

Thor reporta son attention sur son épée, la voyant maintenant là, si près de lui, juste de l'autre côté des lattes. Il essaya encore une fois, de toutes ses forces, de se libérer, mais ses liens ne voulaient pas céder. Ils avaient été bien attachés.

« Si nous pouvions seulement obtenir nos armes », dit Indra, bouillonnant de rage. « Je ne peux pas supporter la vue de leurs mains grasses sur ma lance. »

« Peut-être que je peux aider », dit Ange.

Thor et les autres se tournèrent vers elle, sceptiques.

« Ils ne m'ont pas ligotée comme vous », expliqua-t-elle. « Ils avaient peur de ma lèpre. Ils ont lié mes mains, mais ensuite ils ont abandonné. Vous voyez ? »

Ange se mit debout, leur montra ses poignets attachés dans son dos, mais ses pieds étaient libres de bouger.

« Cela ne nous aidera pas beaucoup », dit Indra. « Tu es toujours coincée ici en bas avec nous tous. »

Ange secoua la tête.

« Vous ne comprenez pas », dit-elle. Je suis plus petite que vous tous. Je peux glisser mon corps à travers ces planches. » Elle se tourna vers Thor. « Je peux atteindre ton épée. »

Il la dévisagea en retour, impressionné par son intrépidité.

« Tu es très hardie », dit-il. « J'admire cela en toi. Mais tu te mettrais en danger. S'ils t'attrapent là dehors, ils pourraient te tuer. »

« Ou pire », ajouta Selese.

Ange se retourna, fière, obstinée.

« Je mourrais dans tous les cas, Thorgrin », répondit Ange. « Je l'ai appris il y a longtemps. Ma vie m'a enseigné ça. Ma maladie me l'a enseigné. Mourir ne compte pas pour moi ; c'est seulement vivre qui importe. Et vivre libre, sans être entravée par les carcans des hommes. »

Thor la dévisagea, inspiré, stupéfait par sa sagesse à un si jeune âge. Elle en savait déjà plus sur la vie que la plupart des grands maîtres qu'il avait rencontrés.

Thor hocha solennellement la tête vers elle. Il pouvait voir l'esprit guerrier en elle, et il ne le briderait pas.

« Va alors », dit-il. « Sois rapide et discrète. Si tu vois un quelconque signe de danger, reviens vers nous. Je me soucie plus de toi que de cette épée. »

Ange s'illumina, encouragée. Elle pivota rapidement et se dépêcha à travers la cale, marchant étrangement avec les mains dans le dos, jusqu'à ce qu'elle atteigne les lattes. Elle s'agenouilla là, regardant à travers, en sueur, les yeux écarquillés de peur.

Finalement, voyant sa chance, Ange passa la tête dans le trou entre les planches, juste assez large pour la contenir. Elle se tortilla à travers, poussant avec les pieds.

Un instant après, elle disparut de la cale, et Thor put la voir, debout sur le pont. Le cœur battant, il pria pour qu'elle soit en sécurité, pria pour qu'elle puisse attraper son épée et revenir avant qu'il ne soit trop tard.

Ange se mit debout, s'accroupit et se hâta promptement vers l'épée ;

elle tendit son pied nu, le plaça sur la garde, et la fit glisser.

L'épée fit un bruit fort en glissant sur le pont, vers la cale. Elle était à quelques dizaines de centimètres des planches, quand soudain une voix traversa les airs.

« Cette petite peste ! » cria un pirate.

Thor vit tous les pirates se tourner vers elle, puis courir dans sa direction.

Ange courut, essayant de revenir – mais ils la saisirent avant qu'elle ne puisse y parvenir. Ils l'agrippèrent et la relevèrent, et Thor put les voir la faire marcher vers le bastingage, comme s'ils s'apprêtaient à la jeter à l'eau.

Ange réussit à soulever brusquement son talon et un grognement s'éleva quand elle frappa droit dans l'entrejambe du pirate. Le pirate qui la tenait gémit et la lâcha, sans hésiter, Ange se précipita à travers le pont, atteignit l'épée, et lui donna un coup de pied.

Thor regarda, euphorique, l'épée passer entre les mailles du filet et atterrir dans la cale, juste à ses pieds, avec un claquement.

Un cri se fit entendre alors qu'un des pirates frappait Ange du revers. Les autres se saisirent d'elle et la ramenèrent vers le bastingage, se préparant à la jeter à la mer.

Thor, en sueur, qui craignait plus pour Ange que pour lui-même, baissa les yeux sur son épée et ressentit une connexion intense avec elle. Elle était si forte que Thor n'avait pas besoin d'utiliser ses pouvoirs magiques. Il lui parla, comme il le ferait avec un ami, et il la sentit à l'écoute.

« Viens à moi, mon amie. Défais mes liens. Soyons à nouveau ensemble. »

L'épée obéit à son appel. Elle s'éleva soudain dans les airs, flotta derrière son dos, et trancha ses cordes.

Thor pivota immédiatement, attrapa la garde au vol, et abattit l'épée, coupant les liens à ses chevilles.

Thor se tourna et se dirigea vers les lattes, leva le pied, et enfonça la porte de bois. Brisée, elle vola en éclats tandis qu'il jaillissait dans la lumière du soleil, libre, une épée à la main – et déterminé à secourir Ange.

Thor s'élança sur le pont et chargea les hommes tenant Ange, qui se tortillaient dans leurs bras, la peur dans les yeux alors qu'ils atteignaient le bastingage.

« Lâchez-la ! » hurla Thor.

Thor se précipita vers elle, abattant les pirates qui l'approchaient de tous côtés, les tailladant à travers le torse avant même qu'ils puissent assener un coup – aucun d'eux ne pouvait rivaliser avec lui et l'Épée de la mort.

Il coupa à travers le groupe, écarta les deux derniers hommes de son chemin à coups de pied, puis tendit la main et agrippa l'arrière de la chemise du dernier pirate juste avant qu'il ne la laisse tomber. Il le tira sèchement vers lui, éloignant Ange du bord, puis lui tordit les deux bras pour qu'il la lâche. Elle atterrit en sécurité sur le pont.

Thor attrapa ensuite l'homme et le jeta violemment par-dessus bord. Il tomba dans les eaux glaciales en hurlant.

Thor entendit des bruits de pas et pivota pour voir des dizaines de pirates se ruant sur lui. Ce n'était pas un petit bateau, mais un énorme navire professionnel, aussi large que n'importe quel vaisseau de guerre, et il contenait au moins une centaine de pirates, tous endurcis, habitués à une vie passée à tuer en mer. Ils chargèrent tous, accueillant de toute évidence le combat à bras ouverts.

Les frères de Légion de Thor se déversèrent de la cale, chacun se précipitant en avant pour récupérer ses armes avant que les pirates ne puissent les atteindre. Elden bondit hors de la trajectoire d'un pirate tandis que celui-ci abattait une machette sur sa nuque, puis il l'agrippa et lui donna un coup de tête, lui brisant le nez. Il se saisit de la machette dans sa main et le coupa en deux. Puis il bondit sur sa hache de guerre.

Reece s'empara de sa hallebarde, O'Connor de son arc, Indra de sa lance, Matus de son fléau, et Selese de son sac de sable, pendant qu'Ange les dépassait comme une flèche, frappant un pirate au tibia avant qu'il ne puisse lancer une dague vers Thor. Le pirate cria, attrapa sa jambe, et la dague vola par-dessus bord.

Thor chargea en avant et bondit dans le groupe, donna un coup de pied dans le torse d'un pirate et en taillada un autre, puis pivota et entailla le bras d'un autre avant qu'il ne puisse abattre sa machette sur Reece. Un autre chargea et balança une massue vers sa tête, Thor se baissa et elle siffla tout près. Il se préparait à le poignarder, mais Reece s'avança et utilisa sa hallebarde pour le tuer.

O'Connor décocha deux flèches qui passèrent à toute vitesse près de Thor, qui se retourna et vit deux pirates, se ruant dans son dos, tomber morts. Il repéra un pirate qui s'élançait vers Ange, et Thor était sur le point de courir après lui quand O'Connor fit un pas en avant et lui mit une flèche dans le dos.

Thor entendit des bruits de pas et pivota pour voir un pirate se ruant dans le dos d'O'Connor avec une masse. Thor se jeta en avant et, sentant l'Épée de la Mort vibrer, coupa son épaisse masse en deux puis le poignarda au cœur avant qu'il ne puisse l'atteindre. Thor se retourna ensuite, donna un coup de pied dans les côtes d'un autre homme, et, l'Épée de la Mort montrant la voie, lui trancha la tête. Thor était ébahi. C'était comme si l'épée avait son propre cœur, obligeant Thor à faire ce qu'elle voulait.

Thor frappait furieusement dans toutes les directions, une dizaine d'hommes s'empilant devant lui, couvert de sang jusqu'aux coudes – quand soudain un pirate bondit par derrière et atterrit sur son dos. Le mercenaire brandit une dague, et l'abattit vers l'arrière de l'épaule de Thor ; il était trop près, et il était trop tard, pour que Thor réagisse.

Thor repéra un objet dans les airs, lancé vers lui, du coin de l'œil, et il sentit tout à coup l'homme desserrer sa prise et tomber sur le pont. Thor se tourna pour voir Ange debout là, elle avait juste jeté une pierre, et réalisa

qu'elle était parfaitement entrée en collision avec la tempe de l'homme. Ce dernier se tortillait aux pieds de Thor, et il observa, stupéfait, Ange s'avancer, attraper un crochet sur le pont, le soulever, et l'empaler sur son torse. C'était le même crochet que les pirates avaient utilisé pour les prendre au piège dans leur filet en mer. La justice, réalisa Thor, avait bouclé la boucle.

Il n'avait pas idée qu'Ange ait ça en elle ; il vit la férocité dans ses yeux tandis qu'elle se tenait au-dessus de lui, il prit conscience qu'elle avait un véritable esprit guerrier, et qu'elle était bien plus complexe qu'il ne le savait.

Thor se tourna, se lança dans la mêlée, lui et ses hommes attaquèrent sans discontinuer, tous faisant équipe, comme ils l'avaient fait en tant d'endroits, une machine à tuer bien accordée, tous surveillant les arrières des uns les autres. Ils se battaient ensemble avec beauté, connaissant les rythmes de chacun. Alors qu'Elden maniait sa hache de guerre, Indra lançait sa lance, tuant ceux qu'il ne pouvait pas atteindre. Matus balançait son fléau, tuant deux pirates à la fois, pendant que Reece utilisait sa longue hallebarde pour tuer trois pirates avant qu'ils ne puissent toucher Selese. Et Selese, en retour, saupoudrait la poussière de son sac sur leurs plaies, guérissant toutes leurs blessures pendant qu'ils progressaient, et les maintenait forts.

Lentement le cours changea, tandis qu'ils abattaient un homme après l'autre. Les corps s'empilaient haut, et rapidement il ne resta plus qu'une douzaine d'entre eux.

Les yeux écarquillés de peur, les pirates restant, réalisant qu'ils ne pouvaient pas gagner, lâchèrent leurs dagues, machettes et hache puis levèrent les mains, terrifiés.

« Ne nous tuez pas ! » cria l'un, tremblant. « Nous ne voulions pas faire ça ! Nous avons juste suivi les autres ! »

« Je suis sûre que vous ne le vouliez pas », dit Elden.

« Ne vous inquiétez pas », dit Thor, « nous n'allons pas vous tuer. »

Thor rengaina son épée, fit un pas en avant, attrapa le pirate, le souleva au-dessus de sa tête, et le jeta par-dessus bord, dans la mer.

« Les poissons feront ça pour nous. »

Les autres se joignirent à lui, les conduisirent par-dessus bord avec leurs armes, dans la mer, et Thor observa la mer devenir rouge, des requins tourner et noyer les cris des pirates.

Thor se tourna vers les autres, qui le regardèrent en retour. Il pouvait voir dans leurs yeux qu'ils pensaient la même chose que lui : la victoire, la douce victoire, était à eux.

Chapitre neuf

Erec se pencha par-dessus le bastingage et baissa les yeux, dans la lumière des torches, sur une mer recouverte de corps de l'Empire. Une dizaine de soldats flottaient, tous tués par Erec et ses hommes, tous poussés par-dessus bord, et tandis qu'il les regardait, lentement, un à la fois, couler.

Erec parcourut sa flotte du regard et vit ses hommes sur tous, désormais tous libres, grâce à Alistair qui avait brisé leurs liens. L'Empire avait été assez imprudent pour ne laisser qu'une dizaine de soldats pour garder chaque bateau, se pensant invincible. Ils avaient été largement surpassés, et une fois que les liens des hommes d'Erec avaient été tranchés, il avait été aisé de les tuer et de reprendre les navires. Ils avaient sous-estimé Alistair.

Ils n'avaient aucune raison de craindre un soulèvement, car ils avaient complètement encerclé les navires d'Erec. En effet, en levant les yeux Erec vit le blocus de l'Empire, avec leur millier de navires, était encore intact. Il n'y avait nulle part où ils puissent aller.

D'autres cors sonnèrent, plus de soldats de l'Empire poussèrent des cris dans la nuit, et Erec put voir les lanternes être allumées tout le long de la flotte. L'Empire, ce dragon endormi, se ralliait lentement. Bientôt ils enserreraient les hommes d'Erec comme un python et les étrangleraient à mort. Cette fois-ci, Erec en était certain, ils ne feraient montre d'aucune pitié.

Erec réfléchit rapidement. Il étudia les navires de l'Empire, à la recherche de n'importe quel point faible dans le blocus, un endroit avec moins de navires. Alors qu'il se tournait et regardait derrière lui, il remarqua un lieu où les navires étaient plus dispersés, espacés de peut-être vingt mètres. C'était le point le plus faible du cercle – toutefois, même ainsi, le blocus n'était guère faible. C'était la meilleure des pires options. Ils devaient s'y précipiter.

« Pleines voiles ! » s'écria Erec, et tandis qu'il se mettait précipitamment en action, ses ordres furent criés et résonnèrent le long de sa flotte.

Ils levèrent les voiles et commencèrent à ramer, Erec debout à la proue, son navire devant, sa flotte non loin derrière. Il regarda en avant, dirigeant son navire vers le point faible du blocus. Il espérait seulement qu'ils pourraient l'enfoncer assez rapidement, avant que tous les navires de l'Empire se rapprochent et resserrent leur position. Si seulement ils pouvaient passer à travers, alors ils auraient la haute mer devant eux. Il savait que l'Empire suivrait de près, et que ce serait plus probablement une poursuite qu'il ne pouvait pas gagner.

Malgré tout, il devait le tenter. Un plan, même téméraire, était mieux que de concéder la défaite et la mort.

« Pouvons-nous l'enfoncer ? » dit une voix.

Erec se tourna pour voir Strom venir à côté de lui, main sur son épée, encore rouge de sang là où il avait tué les soldats de l'Empire, scrutant la nuit.

Erec haussa les épaules.

« Avons-nous le choix ? » répondit-il.

Strom fixa l'horizon à côté de lui, inébranlable.

« Combien de temps avant qu'ils ne sachent que nous arrivons ? »

Ils reçurent leur réponse quand une flèche siffla dans les airs, passa tout juste Erec et Strom, et trouva sa cible avec un des hommes d'Erec, juste quelques mètres derrière eux. L'homme cria et tomba sur le dos, serrant la flèche dans son torse, la tirant des deux mains, tremblant au sol alors qu'il était en train de mourir.

Une autre flèche siffla dans les airs, puis une autre, et une autre. Ni lui ni Strom ne s'accroupirent, tous deux intrépidement debout, tenant leur position.

Erec regarda au loin et distingua des formes dans l'obscurité, vit les soldats de l'Empire viser, s'aligner, décochant des volées de flèches, et il sut que cela serait mauvais. Ils avaient encore une centaine de mètres à parcourir avec d'atteindre le blocus.

« Boucliers ! » s'écria Erec. « Rassemblez-vous ! Restez proches ! Homme à homme ! »

Les hommes d'Erec obéirent, se mirent en formation, levèrent leurs boucliers, et Erec, satisfait, fit de même, s'agenouillant à côté de Strom et des autres, et tint son bouclier au-dessus de sa tête.

Erec sentit trois flèches atterrir dessus avec trois bruits sourds, les vibrations firent vibrer son bras.

Des cris s'élevèrent dans la nuit, et Erec entendit un corps plonger dans l'eau ; il se tourna et son cœur se serra en voyant le commandant d'un de ses navires tomber par-dessus le bastingage. L'homme plongea dans l'eau, deux flèches dans la poitrine, et Erec put voir la peur dans les yeux de ses hommes tandis que le navire à côté de lui commençait à dévier. Erec savait que sans leur capitaine le navire ne suivrait pas, et il perdrait ses hommes. Un navire un commandant – en particulier maintenant.

« Strom ! » cria-t-il à son frère, affolé. « Peux-tu arriver à sauter si je m'approche assez ? »

Strom regarda son frère par-dessus son épaule puis vers le navire, et en un instant il comprit ce qu'Erec voulait. Il hocha de la tête avec assurance, et sans hésiter il courut au bastingage.

Erec courut au gouvernail et dirigea son navire plus près de l'autre, et alors qu'ils se rapprochaient assez, Strom, ignorant les flèches, se mit debout sur la rambarde. Il leva son arc, attacha rapidement une flèche à une corde, visa haut, et tira.

La flèche, avec la corde attachée, vola en décrivant un grand arc de cercle par-dessus le mât du navire, et s'enroula autour.

Strom tira dessus, satisfait, puis l'attrapa et bondit dans les airs.

Strom vola dans les airs, sur douze bons mètres, se balançant en un arc, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin l'autre bateau, sautant et dégingolant sur le

pont, sous les regards médusés des marins à bord.

Strom se remit sur pieds et prit la barre, et ainsi, tous les hommes, remotivés, se rangèrent derrière lui.

« En avant ! » hurla Strom, prenant le commandement. « Nous suivons mon frère ! »

Les hommes retournèrent à leurs postes, prirent les rames, hissèrent les voiles, ignorant les flèches qui leur tombaient dessus.

Alors qu'Erec se tournait et faisait face aux navires, se rapprochant encore plus, la nuée de flèches s'épaissit, et plus de ses hommes crièrent et tombèrent par-dessus bord. Erec savait que quelque chose devait être fait. Il devait faire baisser sa garde à l'Empire ou risquer de perdre trop de ses hommes dans l'approche.

« Archers, prenez position ! » s'écria Erec.

Ses hommes firent selon ses ordres, et ils firent de même sur les autres navires, Strom répétant son commandement.

« Feu ! » hurla Erec.

Ses hommes envoyèrent une volée de flèches vers les vaisseaux de l'Empire, et Erec fut satisfait d'entendre les cris de dizaines d'archers de l'Empire, haut sur leurs mâts, chuter sur le pont. D'autres tombèrent par-dessus le bastingage, dégringolant dans la mer, et enfin il y eut une accalmie dans les flèches venant dans leur direction.

« Encore ! » cria Erec, et ses hommes envoyèrent une autre volée, évitant eux même de peu les flèches tandis que l'Empire se regroupait.

Les deux camps poursuivirent dans les deux sens, volée après volée, des hommes mourant de chaque côté, et la flotte d'Erec, pendant ce temps, se rapprochait encore, réduisant l'écart. Il était à présent à environ cinquante mètres, les flèches tombant massivement sur eux, et il mit cap droit sur la coque du navire de l'Empire le plus proche, se préparant à le percuter. Erec se tourna, regarda par-dessus son épaule et vit la plus grande flotte de l'Empire commencer à se rassembler, à se diriger dans leur direction. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Il devait enfoncer ce blocus, et leurs chances ne semblaient pas bonnes.

Désespéré, Erec eut soudain une idée.

« Armez les catapultes ! » cria-t-il. « Armez-les avec des lances, et mettez le feu aux pointes ! Maintenant ! »

L'ordre d'Erec résonna le long des rangs de sa flotte, et il observa avec satisfaction ses hommes placer des lances enflammées sur des catapultes normalement réservées aux rochers. Il voulait faire feu, mais il savait qu'il devait se rapprocher, à portée, pour s'assurer que cela fonctionnerait ; il n'aurait pas de seconde chance.

« Attendez ! » s'écria Erec, voyant les visages tendus de tous ses hommes, les mains posées sur les cordes retenant les catapultes. Il savait qu'ils avaient tous autant hâte de faire feu que lui, en particulier alors que plus de flèches pleuvaient sur eux.

Finalement, quand ils eurent atteint une distance de trente mètres, Erec hurla :

« Feu ! »

La flotte de l'Empire prit conscience, trop tard, de ce que les hommes d'Erec étaient en train de faire, et une fraction de seconde avant que ses hommes tirent, il put voir les expressions terrifiées des commandants de leurs navires, tandis qu'ils s'activaient frénétiquement pour ordonner à leurs hommes de bouger leurs vaisseaux.

Erec contempla les centaines de lances, toutes enflammées, voler dans l'air nocturne, créant un passage éclatant, illuminant les mers noires. Une à une elles atterrirent sur les voiles, se plantant dans la toile, sur les mâts, sur les ponts de bois.

En quelques instants les navires de l'Empire prirent feu. Alors que leurs hommes de précipitaient pour les éteindre, quelques feus furent étouffés – mais d'autres se propagèrent violemment. Cela causa quelques dégâts – mais plus important, cela accomplit l'objectif d'Erec : cela occupait la flotte de l'Empire, les distrayant, et finalement le barrage de flèches cessa.

« Pleines voiles ! » hurla Erec.

Les hommes d'Erec, sur tous ses navires, se précipitèrent vers les voiles et les rames, et Erec augmenta sa vitesse, visant le navire le plus proche, la seule chose qui se tenait entre lui et la liberté, un vaisseau de l'Empire à moitié en flammes, ses hommes criants et luttant pour éteindre l'incendie.

« Une seule ligne ! » cria Erec aux autres navires. « Restez près derrière moi ! »

Strom répéta son commandement et se mit en rang derrière Erec, et ce dernier vit avec satisfaction sa flotte se rapprocher derrière lui. Il savait que c'était leur seule chance. Il n'avait pas besoin de forcer le blocus tout entier – il avait besoin de juste assez d'espace pour faire passer un navire sans heurts. Puis les autres pourraient suivre sur ses talons.

Il leva les yeux et son cœur battit alors que le blocus se faisait de plus en plus proche, désormais à presque vingt mètres...puis dix...puis cinq. Il savait que l'impact serait rude.

« Tenez-vous prêt ! » hurla Erec.

Erec agrippa le bastingage, se prépara, lui aussi, alors que le navire se dirigeait vers eux.

Erec fut secoué, le navire tout entier trembla, tandis qu'ils percutaient le vaisseau de l'Empire avec un angle aigu. Le bateau tout entier d'Erec tangua, tout comme celui de l'Empire, chacun se balançant d'avant en arrière, et pendant un instant, Erec se demanda si son navire coulerait.

Mais une seconde plus tard Erec sentit un mouvement, et il sut qu'ils étaient passés à travers. Le navire de l'Empire tournoya brusquement, pulvérisé hors du passage, laissant juste assez d'espace pour passer entre les vaisseaux.

Erec, navire contre navire avec les soldats de l'Empire, si proche qu'il

pouvait les regarder dans les yeux, savait qu'il devait frapper en premier. Il savait que s'il essayait juste de passer à travers, ils attaqueraient.

« Chargez ! » rugit Erec.

Il ne perdit pas de temps. Il tira son épée, se précipita en avant et bondit de son pont sur le vaisseau de l'Empire à côté de lui, tous ses hommes laissèrent échapper un cri de guerre et suivirent de près.

Erec mena ses hommes tandis qu'ils chargeaient à travers le pont du navire de l'Empire, tailladant les soldats de l'Empire qui se tournait dans leur direction, trop tard, luttant encore pour éteindre les flammes. Lentement, les soldats de l'Empire réalisèrent ce qu'il se passait, et ils reportèrent leur attention sur Erec et ses hommes.

Erec chargea à travers le vaisseau enflammé, évitant de peu le feu, tandis qu'il affrontait ses soldats de l'Empire au corps-à-corps. Leurs épées émettaient un fracas métallique dans la nuit, des étincelles volaient, tandis qu'Erec frappait un soldat après l'autre, tous plus grand que lui, mais aucun n'égalant sa vitesse ou son habileté. Un grand soldat abattit son épée, Erec para, fit volte-face puis il et le coupa en deux. L'homme tomba, hurlant, par-dessus.

Erec fit ce qu'il faisait le mieux, tuant un, deux, trois soldats à la fois, aucun n'étant capable de le vaincre. Aucun chevalier dans l'Anneau tout entier n'avait été capable de le surpasser, et ces soldats de l'Empire, aussi bons qu'ils soient, n'étaient pas de son calibre non plus. Ils tombaient par poignées, et Erec ne ralentit pas, s'élançant à travers le bateau de la poupe à la proue, ses hommes derrière lui, nettoyant le pont.

Erec vit avec satisfaction que Strom menait ses propres hommes pour sauter sur le vaisseau de l'Empire de l'autre côté du blocus. Comme son frère, Strom chargea intrépidement à travers l'autre navire de l'Empire, abattant ses hommes de gauche à droite, bougeant comme l'éclair. L'Empire fut pris par surprise : après tout, aucun commandant de l'Empire n'aurait jamais imaginé que ces quelques navires osaient les attaquer.

Cependant alors que les soldats de l'Empire se ralliaient ils ripostèrent féroceement, et avec leur armure et armement supérieurs, ils réussirent à tuer des dizaines d'hommes d'Erec et de Strom. C'était une bataille sanglante, violente, au corps-à-corps au milieu des flammes, et les cris des hommes emplissaient la nuit.

Erec vit le reste de la flotte de l'Empire, chaque vaisseau rempli de soldats, se rapprocher du coin de l'œil, et il sut qu'ils perdaient un temps précieux. Bientôt ils seraient complètement encerclés.

Erec savait qu'il devait faire quelque chose rapidement. Il examina rapidement le navire, repéra une énorme ancre métallique attachée à une chaîne, reposant sur le pont, et il eut une idée.

« L'ancre ! » hurla Erec à Strom. « Détruis la coque ! »

Erec courut à l'ancre, se saisit de sa chaîne, la fit tourner au-dessus de sa tête, puis l'abattit, détruisit le pont, du bois vola en éclats. Un énorme

trou apparut droit au milieu du pont, et Erec jeta un œil à Strom, qui commençait à faire la même chose. Les hommes d'Erec se précipitèrent et aidèrent, ensemble, ils firent tourner la chaîne plus haut, plus rapidement, plus fort, désintégrant le pont encore et encore, le mettant en morceaux. L'ancre s'enfonça de plus en plus, vers les niveaux inférieurs, jusqu'à ce que finalement, de l'eau glacée jaillisse verticalement, comme un geyser.

Erec entendit le bruit satisfaisant du vaisseau se briser en deux, et il sentit l'embarcation massive commencer à gîter.

« Retournez à notre navire ! » cria Erec.

Les hommes d'Erec se détournèrent et coururent à travers le pont et bondirent par-dessus le bastingage, sur leur navire, juste avant que les vaisseaux de l'Empire commencent à couler. Ils prirent les rames et continuèrent à aller de l'avant, juste à côté des navires de chaque côté, qui commençaient à sombrer. Strom, les dommages faits, s'échappa sur son navire, lui aussi.

Erec fit passer son navire à travers les bateaux, tous ses navires en file indienne derrière lui, tous répliquant face aux soldats de l'Empire dans la grande flotte, qui étaient à présent plus proches et faisaient feu sur eux. Quelques soldats de l'Empire parvinrent même à sauter depuis leurs navires sur la flotte d'Erec ; les hommes de ce dernier se précipitèrent en avant et les tuèrent, un à la fois. Ils étaient attaqués de tous les côtés.

Mais ils avancèrent et bientôt, avec un dernier bruit satisfaisant, Erec brisa le blocus, passa le dernier des navires enflammés, et en haute mer.

Erec regarda au loin et vit la haute mer devant lui, et pour la première fois, il se sentit soulagé. La flotte entière de l'Empire était peut-être en train de se rallier derrière lui, mais au moins à présent il avait la haute mer, une chance de les distancer. Pour une fois, il avait le sentiment qu'il pouvait vraiment y arriver.

Puis, soudain, le cœur d'Erec se figea alors qu'une vue effroyable apparaissait devant lui : là, passant un tournant, bloquant à nouveau leur voie, se trouvaient deux des plus larges vaisseaux de l'Empire qu'il ait jamais vu, cinq fois plus gros que les autres, venant de nulle part, et créant un autre blocus définitif.

Leur porte de sortie était complètement scellée.

Et cette fois-ci, ils n'avaient pas d'issue.

Chapitre dix

Darius se tenait dans la cour circulaire de terre battue, clôturée par de hauts murs de pierre, des gardes de l'Empire alignés à sa périphérie, et il se battit contre son partenaire d'entraînement jusqu'à ce que la sueur lui pique les yeux. Ils avançaient et reculaient, Darius maniait de lourdes masses avec ses deux mains tandis que son adversaire, un esclave d'une race qu'il ne reconnaissait pas, avec une peau verte ainsi que des oreilles pointues et jaunes, deux fois plus musclé que lui et d'à peu près le même âge, se défendait, brandissant deux boucliers. Darius assenait coup après coup de masse pendant que son opposant bloquait chacun d'eux, le bruit métallique de son bouclier résonnant dans les airs tandis que Darius le repoussait à travers le cercle.

Tout autour de la cour se tenaient des dizaines d'autres esclaves, avec parmi eux Desmond, Raj, Kaz et Luzi, qui tous le regardaient, les poussaient.

Darius, essoufflé, était épuisé. Il avait croisé le fer, comme les autres, pendant toute la journée, sous les soleils brûlants, chacun son tour sous l'œil attentif des contremaîtres. Ses épaules étaient douloureuses à cause de l'effort, son corps tout entier était trempé de sueur, et il ne savait pas combien de temps encore il pourrait poursuivre. Si quiconque osait s'échapper, comme une âme infortunée l'avait tenté plus tôt dans la matinée, les soldats de l'Empire n'étaient que trop impatients de s'avancer avec leurs armes forgées dans un véritable acier, et de lui mettre une lame à travers le cœur.

Darius savait qu'il n'y avait pas d'échappatoire – pas maintenant, tout au moins. La seule issue était de faire comme on leur avait dit, de croiser le fer, de s'entraîner, et de se préparer pour l'arène.

Un autre grondement et une autre clameur s'élevèrent au loin, dans la direction de l'arène, et Darius sut qu'il s'agissait de la foule, avide de plus de gladiateurs, de plus de divertissement. Leur soif de sang était insatiable.

Sur ses talons se fit entendre un cri encore plus fort, suivi par un cor, et Darius sut ce que cela signifiait : un autre gladiateur était mort quelque part au delà de ces murs. La foule devint folle, mais Darius et ses hommes baissèrent tous les épaules, déprimés par l'idée. C'était leur destin, qui les attendait bien assez rapidement.

Il affronterait la mort suffisamment tôt – tous le feraient – et il essayait de ne pas y penser tout en croisant le fer en vain sous le soleil. Une part de lui s'était déconnectée, et ne s'en souciait plus. Après tout, presque tous ceux au monde qu'il avait connu et aimé étaient désormais morts, grâce à lui. Il se sentait inondé de culpabilité, une partie de lui voulait mourir avec eux tous, elle aussi. Les seuls dont il ignorait le sort étaient sa sœur, Sandara, et son chien, Dray. Il se demanda s'ils étaient encore en vie, là dehors quelque part, si d'une manière ou d'une autre ils avaient survécu. La dernière fois qu'il avait vu sa sœur était quand elle était partie pour la Grande Désolation, et la

dernière fois qu'il avait vu son chien était quand il plantait ses crocs dans la gorge d'un soldat. Darius ferma les yeux, se remémorant l'énorme coup que le chien avait reçu de la massue d'un soldat, se souvenant de son gémissement alors qu'il tombait au sol, et pria pour qu'il ait survécu d'une façon ou d'une autre.

Darius ressentit un soudain choc sur le côté de la tête, le bruit du métal résonna à ses oreilles, il tituba en arrière, il réalisa que son adversaire avait attaqué latéralement et l'avait frappé à la tête.

Morg s'avança entre eux, et les garçons se calmèrent.

« Tu as perdu ta concentration », Morg réprimanda Darius. « Quand tu feras ça dans l'arène, ce ne sera pas un bouclier sur le côté de ta tête, mais la lame d'une hache. »

Darius se tint là, essoufflé, et se rendit compte qu'il avait raison.

Morg fit face aux autres.

« Voyez-vous l'erreur que Darius a faite ici aujourd'hui ? Si l'un d'entre vous perd sa concentration, si l'un d'entre vous part ailleurs, ce sera la dernière fois que vous le ferez. Non pas que je m'en soucie si vous mourez tous – en fait, j'ai hâte. Mais je ne veux pas que le fait que vous mouriez précocement soit pour moi. Cela *me* fera paraître mauvais. Les gens ont besoin de divertissement, et si vous tombez tôt, je vais le payer. Et je ne prévois pas de payer pour quoi que ce soit. »

Il étudia les garçons tandis qu'un silence tendu s'abattait sur eux.

« Si n'importe lequel d'entre vous est incapable de ou ne veut pas se battre, dites-le maintenant », ajouta-t-il, scrutant les visages.

Darius parcourut la ligne de dizaines de garçons, et ils lui semblèrent tous perdus, désespérés, les visages emplis d'épreuves, des garçons qui avaient souffert, comme lui, avaient connu une vie de labeur et de douleur. C'étaient des visages qui n'auraient pas dû paraître aussi peïnés à un si jeune âge.

« Je ne souhaite pas combattre », s'écria l'un d'eux.

Tous les yeux se tournèrent vers lui, un garçon étonnamment plus grand et musculeux que les autres, tandis qu'il s'avançait et baissait la tête.

« Je ne souhaite tuer personne », dit-il. « Je suis un simple homme. Un fermier. Je n'ai jamais blessé quiconque. Et je ne le souhaite pas le faire maintenant. »

Morg se tourna vers lui, avec un grand sourire, et marcha lentement vers lui, les bottes crissant dans la cour. Morg, sans chemise, les jambes couvertes d'une armure noire, était une figure imposante, plus grande encore que ce garçon, il s'arrêta devant lui et l'examina de haut en bas comme s'il n'était rien.

« Tu es très courageux d'admettre tes craintes », dit Morg, « de me dire comment tu te sens. Je t'en remercie. Je comprends que tu ne veuilles pas te battre – et je peux t'aider. »

Le garçon leva les yeux vers lui avec espoir, Morg fit un pas en avant,

baissa la main, et tira une petite dague de sa ceinture. Darius le remarqua trop tard, et il tenta de pousser un cri, de plonger en avant.

Mais il n'y avait pas le temps. En un mouvement rapide, il s'avança, attrapa le garçon par la nuque, et la plongea dans son cœur, le tenant fermement.

Le garçon poussa un cri de douleur, mais Morg le maintint solidement, pressant la lame dans son torse, le tenant face à face, le regard fixé sur lui. Les yeux du garçon se figèrent grand ouverts, jusqu'à ce que finalement il s'immobilise et s'effondre.

Morg le lâcha mollement au sol, à ses pieds. Il resta étendu là, son sang rouge tachant le sable.

« Tu vois ? » dit Morg au garçon mort. « Maintenant tu n'as pas besoin de te battre ! »

Morg leva les yeux et scruta lentement les visages des autres garçons ; ils regardaient tous le garçon mort, de la terreur dans les yeux. Darius lui-même ressentait une rage brûlante, avait envie de tuer Morg.

« Non ! » cria Darius, incapable de s'en empêcher.

Il bondit en avant, s'apprêtant à rouer l'homme de coups jusqu'à la mort, mais il fit à peine quelques mètres quand plusieurs soldats s'avancèrent, en armure intégrale, et lui bloquèrent le passage avec leurs halberdes.

Morg sourit simplement. Il se tourna et jeta un œil à tous les garçons, qui le fixaient maintenant des yeux, cette fois-ci apeurés.

« Y a-t-il un autre d'entre vous qui ne souhaite pas se battre ? » demanda-t-il. « D'autres qui ne veulent pas infliger du mal aux autres ? D'autres qui ont peur ? »

Tous les garçons se tinrent là, silencieux cette fois-ci, aucun ne voulant faire un pas en avant ou dire un mot.

Morg acquiesça avec satisfaction.

« L'arène n'est pas pour les doux et les timorés ; ce n'est pas pour ceux qui sont incertains de savoir s'ils peuvent combattre, ou qui ne sont pas préparés à tuer les autres. Je ne laisserais pas mes gladiateurs m'embarrasser devant l'Empire. Toi, avance », dit-il en pointant du doigt un des plus petits captifs.

Le petit garçon fit un pas en avant ; Morg se retourna et hocha de la tête vers un autre, une brute musculeuse avec une peau rougeâtre, un mauvais air, des yeux étroits, un visage grêlé, et de longs cheveux tressés dans le dos.

« Drok », dit Morg. « Viens. »

Drok, plissant des yeux de méchanceté, s'avança et regarda fixement le garçon plus petit comme un lion voulant dévorer sa proie. Darius pouvait voir la noirceur dans les yeux étroits de Drok tandis qu'il dévisageait l'autre. Il pouvait sentir qu'il était un tueur endurci.

Morg hocha de la tête et un de ses soldats lança une masse à Drok, et une autre au garçon. Ce dernier laissa échapper et fit tomber la sienne, pendant que Drok attrapait la sienne sans effort et pivota pour faire face au

garçon avec délectation.

Drok chargea, sans attendre, et tandis que l'autre bataillait pour se saisir de sa masse, Drok abattit la sienne avec une telle force qu'elle brisa net la masse du petit garçon en deux.

Dans le même mouvement, Drok porta un coup en arrière et frappa le garçon à la mâchoire, lui faisant tourner la tête et l'envoyant au sol, visage dans la poussière.

Il resta étendu là, immobile, du sang coulant de sa bouche.

Morg s'avança par-dessus du garçon et le fixa avec désapprobation.

« Tu nous ferais perdre notre temps dans l'arène », dit-il au garçon immobile. « L'arène n'est pas pour les faibles – ou les maladroits. »

Morg fit un signe de la tête à Drok, et il s'avança, souleva la masse, et commença à l'abattre vers le crâne du garçon.

Darius réalisa, trop tard encore, ce qui était en train de se passer.

« Non ! »

Darius repoussa ses geôliers et se précipita en avant.

Mais trop tard. Drok abattit la massue et fracassa le crâne du garçon, le tuant sur place.

Darius eut envie de vomir en baissant les yeux sur le garçon étendu dans une mare de sang.

Darius, enragé, poussa un cri guttural, chargea en avant et tacla Drok, le repoussant, et le fit atterrir durement sur le sol.

Les autres garçons se rassemblèrent autour et encouragèrent un combat, tandis que Darius roulait avec lui dans un nuage de poussière. Drok mesurait presque deux fois la taille de Darius, était sec, tout en muscle, sans une once de gras, et il était glissant, recouvert de sueur. Il était difficile pour Darius de l'empoigner tandis qu'ils roulaient, recouverts de poussière et de sang.

Drok réussit à se mettre au-dessus de Darius, et baissa ses pouces pour lui arracher les yeux. Darius les agrippa en route et les retint – mais alors Drok se dégagea et essaya de mordre ses doigts. Darius retira brusquement ses mains ; Drok baissa le front et lui donna un coup de tête.

Darius retomba au sol, le monde tournoyant, et vit Drok baisser les mains pour lui arracher encore les yeux. Darius se pencha en arrière, tourna les coudes, et entra en collision avec la mâchoire de Drok.

Drok retomba à côté de lui, atterrissant dans la poussière, et Darius, en rage pour le compte de ces autres garçons, le frappa au visage, encore et encore – jusqu'à ce que finalement il sente plusieurs mains puissantes le dégager en arrière.

Sur ses pieds, tiré sèchement par plusieurs soldats de l'Empire, Darius observa Morg approcher. Il examina Darius et parut impressionné.

« Tes instincts sont puissants », dit-il. « Tu ferais un bon combattant en effet – à l'exception de ta pitié. Accroche-toi à ta pitié, et ce sera ta mort. N'aie pas de compassion pour ceux plus faibles que toi, pour ceux tués déloyalement. Il n'y a pas de place pour la pitié dans l'arène. Il n'y a de la

place que pour la victoire. »

Morg se retourna vers le groupe de garçons, comme s'il en cherchait plus à éliminer, et cette fois, ses yeux s'arrêtèrent sur Luzi. Darius pouvait voir ce qu'il pensait : Luzi était plus petit que tous les autres, et il voulait le supprimer, lui aussi.

« Vous deux », dit-il à deux grands garçons, « affrontez celui-là. »

Luzi regarda vers Darius, nerveux, tandis qu'il s'avavançait et était forcé à faire face aux deux grands garçons, à qui on avait donné des masses. Il semblait terrifié.

Darius se débarrassa de l'emprise du soldat et courut entre Luzi et les garçons.

« Si vous voulez le combattre, vous devrez passer par moi », leur dit Darius.

Ils se regardèrent tous deux nerveusement après avoir vu sa dernière performance, ne voulant à l'évidence pas se battre contre lui.

« Affrontez-le », pressa Morg. « Ou je vous tuerais moi-même. »

Les deux garçons se précipitèrent vers Darius, qui était désarmé, et alors que le premier balançait une massue vers sa tête, Darius se baissa vivement, tendit latéralement le bras, et le frappa au foie. Il s'écroula, immobile.

L'autre garçon frappa vers le côté de Darius, mais ce dernier roula hors de sa trajectoire, et au même moment il balaya ses jambes, le jetant sur le dos, puis pivota et le frappa du coude au visage, le gardant au sol.

Les deux garçons étaient étendus au sol, immobiles ; Darius se remit sur pieds et regarda fixement Morg avec un air de défi.

Ce dernier le dévisagea, fulminant.

« Envoyez quelqu'un d'autre contre Luzi », dit Darius en bouillonnant de rage, « et ils devront passer par moi. Je les tuerais de mes propres mains s'il le faut. »

Morg se tint là, manifestement furibond, débattant de ce que faire, son regard allant de Darius à Luzi.

Finalement, il cracha par terre.

« Laisse-le mourir là bas, alors », dit-il d'un ton brusque. « C'est une mort de plus pour les spectateurs. Et le temps de tuer est venu. »

Avec cela, Morg se tourna et marcha fièrement à travers la cour, ses hommes se mirent en rang derrière lui, Darius et les autres se sentirent être entravés, de nouveau en une chaîne de forçats, menés à travers la cour. Droit devant une porte massive de fer s'ouvrit, menant à un tunnel de pierre étroit, et quand elle le fit, Darius entendit des acclamations. C'était le bruit d'une foule, la plus grande qu'il ait jamais entendue, là pour le sang, et qui se faisait de plus en plus forte.

Le temps était venu, il le savait, d'entrer dans l'arène.

Chapitre onze

Volusia observa avec surprise les centaines de milliers de soldats de l'Empire se déverser, chargeant droit vers elle, s'apprêtant à l'engager dans la plus grande bataille qu'elle ait jamais connue. Ils venaient à elle de tous les côtés, affluant autour des murs de la capitale des deux côtés. Ils se précipitaient aussi à travers les portes de la capitale, qui s'ouvraient de plus en plus grand, tandis que les hommes de l'Empire laissaient échapper un grand cri. Il semblait que les portes mêmes de l'enfer s'ouvraient pour l'attaquer. Elle n'avait jamais vu tant d'hommes.

Volusia était surprise et déçue que la sorcellerie des Voks ait été incapable d'abattre les murs de la capitale, surprise de trouver leurs pouvoirs inutiles face à ces fortifications, et elle n'avait nul autre choix que de se tenir prête pour guerre conventionnelle – ses deux cent mille hommes contre une armée deux ou trois fois leur taille.

Volusia revérifia par-dessus son épaule et fut soulagée de voir que ses hommes gardaient leur formation, bien disciplinés, et qu'ils chargeaient, comme elle l'avait ordonné, pour aller bravement à la rencontre de l'ennemi.

Alors que les hommes se rapprochaient d'elle, maintenant à peine à cent mètres et gagnant en vitesse, un de ses conseillers vint à côté d'elle.

« Déesse, vous devez vous replier », dit-il, de la peur dans la voix tandis qu'il tirait son bras. « Vous mourrez là. Vous devez vous replier immédiatement vers les lignes arrière. »

Volusia se débarrassa de son bras et maintint sa position, faisant face à l'armée de l'Empire avec un air de défi. Après tout, elle était une déesse. Elle sentait qu'elle l'était. Elle était invincible. Et aucun homme, rien sur cette terre, ne pouvait la blesser.

« S'ils doivent combattre mes hommes, alors ils devront m'affronter d'abord », répondit-elle. « Ils devront passer par moi. »

Volusia se tint là tandis que les cors et les trompettes sonnaient, que des soldats de l'Empire sur des chevaux imposants, brandissant des étendards, se ruaient sur elle. Elle leva les yeux et vit, haut en dessus, le général de l'Empire, qui regardait en bas, s'amusant manifestement, satisfait d'être sur le point d'être témoin d'un massacre sanglant.

Volusia, cependant, n'était pas effrayée. En fait, elle savourait la confrontation. Elle avait apprécié la violence durant toute sa vie, et cela, elle en avait l'impression, n'était pas différent.

« Bifurquez en trois divisions ! » ordonna-t-elle, la voix tonnant par-dessus le vacarme des chevaux au galop. « Une à gauche, une à droite, et une au centre avec moi ! »

Son armée, bien disciplinée, fit comme elle l'avait commandé, se dispersant en trois unités, chargeant pour rencontrer chacun des bataillons de l'Empire. Un énorme escadron de chevaux s'élançait droit vers elle, par-

dessus le pont doré, et devant eux, dans l'avant-garde, chargeaient des milliers de soldats à pied, avec leurs longues haches noir et or brandies haut, étincelant dans le soleil.

Volusia savait qu'elle n'avait pas la force de ces soldats. Mais elle croyait inébranlablement en elle-même : elle ne pouvait simplement pas se voir elle-même mourir. Et ce qu'elle ne pouvait pas voir, elle le savait, ne pouvait se réaliser.

Ils arrivaient de plus en plus près, et Volusia se tint debout, se prépara alors que le premier des hommes l'atteignait, criant, sa hache de guerre levée vers le ciel, miroitant tandis qu'il l'abattait vers son front.

Volusia attendit jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la lame touche presque son visage, se tenant parfaitement immobile, puis elle tendit le bras et envoya la petite lame dissimulée attachée à sa paume droit dans la gorge du soldat. Elle continua à l'enfoncer, entièrement, la plantant dans la gorge de l'homme, jusqu'à ce que son sang gargouille, qu'il lâche sa hache, tombe à genoux, et s'effondre en avant, mort.

La première victime de cette guerre était la sienne, et Volusia n'aurait pas pu être plus ravie. Alors que plus d'hommes l'atteignaient, de tous les côtés à présent, elle se tourna et pivota, utilisant sa petite lame pour trancher une gorge après l'autre. Elle n'avait pas besoin de force ou de taille quand elle avait dextérité et ruse ; la plus petite des armes, elle le savait, de la plus petite des personnes, pouvait parfois être la plus mortelle.

Un formidable fracas d'armures et d'armes s'éleva, d'hommes criant, alors que les armées se rencontraient enfin au milieu, dans un grand choc. Les deux camps confluent dans une explosion d'énergie, épées contre boucliers, haches, masses, halberdes et lances contre armure, des membres perdus, des hommes mourant de chaque côté tandis qu'ils se rassemblaient. Le combat était intense et féroce, d'homme à homme, épaule contre épaule, aucun des camps de céder d'un pouce. Ils repoussaient les lignes des uns les autres, leur élan les emportait, et un va-et-vient s'ensuivit, les lignes fluctuant dans les deux directions.

Les hommes de Volusia, à leur crédit, ne cédèrent pas à la peur, tinrent position comme un mur de pierre, même face aux armées qui chargeaient. Les hommes de Maltolis étaient bien disciplinés ; c'est ce à quoi des années d'entraînement sous le règne d'un homme fou vous mèneraient.

Les armées de l'Empire, Volusia pouvait le voir, s'étaient attendues à ce que leur élan les porte, à écraser ses hommes comme un raz-de-marée, ou à ce qu'ils se retirent. Mais rien des précédents n'était arrivé, et cela, ses hommes tenant loyalement leur position, avait créé un goulet d'étranglement qui commençait à fonctionner en faveur de Volusia. Rapidement les hommes de l'Empire furent refoulés, jusqu'à la capitale, seul un certain nombre pouvait passer à travers les portes de la capitale à la fois, avec ses hommes qui les bloquaient. Malgré leur supériorité numérique, cela gardait les deux camps à égalité.

Sur les flancs de la bataille, cependant, c'était une différente histoire : là, en terrain ouvert, l'élan des troupes plus nombreuses de l'Empire les porta en avant, et ils continuaient à se déverser, un bataillon après l'autre, submergeant ses forces. Ses hommes opposèrent une résistance vaillante, tuant en grand nombre – mais l'Empire avait un apport infini d'hommes, et pour l'Empire, les hommes valaient peu. Il ne fallut pas beaucoup de temps à Volusia pour réaliser que ses hommes étaient en train d'être maîtrisés sur les flancs. Des corps s'empilaient rapidement sur le sol désertique, et elle savait qu'elle devait faire quelque chose rapidement ou risquer d'être encerclée.

Volusia entendit un soudain fracas et sentit la terre trembler sous elle, la faisant tituber. Elle entendit ses hommes crier et jeta un coup d'œil pour voir qu'un énorme rocher avait atterri sur le sol à quelques mètres d'elle, laissant un grand cratère dans la terre et écrasant plusieurs de ses hommes. Cela tua quelques hommes de l'Empire, aussi, mais l'Empire n'avait pas l'air de s'en soucier.

Volusia leva les yeux et vit le général de l'Empire debout au sommet des créneaux de la cité, souriant de satisfaction. Elle vit des dizaines d'autres rochers être basculés au bord des parapets, se balançant dans un équilibre précaire, sur le point de rouler en contrebas.

Volusia regarda avec horreur les rochers commencer à tomber, un après l'autre, le sol tremblait et était ébranlé par les explosions tout autour d'elle. D'énormes nuages de poussière s'élevaient dans les airs pendant que des hommes criaient, à l'agonie. Ses hommes tombaient de tous les côtés, et Volusia sut aussitôt que ce n'étaient pas seulement les rochers qui étaient mortels, mais l'impact psychologique de ces armes qui étaient lancées sur eux.

Elle savait qu'ils perdraient la bataille si quelque chose n'était pas fait, et vite.

Volusia, qui finissait de trancher la gorge d'un autre soldat de l'Empire, leva les yeux et se prépara quand elle vit plusieurs soldats fondre sur elle. Ils l'avaient tous en vue, et elle savait qu'elle ne pouvait pas leur échapper cette fois-ci. Elle leva les mains vers son visage tandis que les haches s'abattaient, sachant qu'il n'y avait rien d'autre qu'elle puisse faire, et se prépara à connaître son destin.

Vokian s'avança à côté d'elle et tendit une paume, ce faisant une bulle vert clair se forma autour d'elle, leurs haches plongèrent vers sa tête et rebondirent bénignement, une après l'autre après l'autre.

Volusia se tint là, reconnaissante d'être en vie, car les soldats ne pouvaient la toucher. Ils frappèrent encore et encore, en vain.

Volusia s'avança, et avec sa dague poignarda l'un d'eux au cœur, la tirant le long de sa poitrine jusqu'à ce qu'elle découpe son cœur. Elle tendit le bras et à main nue le retira, savoura le moment tandis que l'homme tombait au sol en criant, Volusia tenant le cœur encore battant dans sa main.

« Je suis la déesse Volusia », dit-elle calmement au soldat mourant.

Volusia se tourna vers Vokin, sachant que quelque chose devait être fait.

« Si vous ne pouvez pas renverser ces murs », s'écria-t-elle par-dessus le vacarme, « alors jetez un autre sort. Blessez-les d'une autre manière. »

Il la regarda d'un air entendu, se tourna et fit un signe de la tête à son armée de Voks verts. Comme un, ils s'avancèrent et levèrent leurs paumes.

Des globes de lumière verte s'envolèrent, dirigés vers le bas, vers le sol du désert, et quand ils le percutèrent, la terre commença à craquer et à s'ouvrir. Des crevasses apparurent, s'élargissant, et bientôt elles mesurèrent six mètres de large, entre l'armée de Volusia et l'offensive des soldats de l'Empire.

Les forces de l'Empire, qui chargeaient encore vers l'avant, tombèrent, chevaux et hommes, dans les tranchées. Les hommes poussaient des cris alors qu'ils chutaient et étaient étouffés par d'autres hommes et chevaux atterrissant sur eux.

Les dizaines de milliers d'hommes de l'Empire qui étaient en train de charger s'arrêtèrent abruptement tandis que leurs hommes s'effondraient dans les tranchées. C'était comme si la terre les avalait.

Les hommes de l'Empire bloqués près des crevasses se tournèrent et regardèrent par-dessus leur épaule avec peur, prenant conscience qu'ils étaient maintenant séparés de leur corps principal.

« Chargez ! » ordonna Volusia.

Ses hommes, enhardis, poussèrent un grand cri et s'élancèrent, redoublant d'effort. Ils tailladèrent et poignardèrent les soldats piégés, les éliminèrent par dizaines, le repoussèrent. Volusia prit son fléau à trois pointes, le fit tourner au-dessus de sa tête et frappa une demi-douzaine de soldats derrière la tête, esquissant un grand sourire pendant qu'elle les tuait.

Les hommes de l'Empire, terrifiés, commencèrent à faire demi-tour et à fuir.

« Flèches et lances ! » cria Volusia.

Ses hommes prirent position, envoyèrent des lances et décochèrent des flèches dans le dos des soldats en fuite, des centaines d'autres tombèrent.

L'élan tournait en leur faveur, mais Volusia regarda au loin et vit que les tranchées se remplissaient, pleines à craquer de milliers de soldats de l'Empire, et elle sut qu'elles ne tiendraient pas longtemps.

« Les flammes ! » hurla Volusia.

Vokin s'avança avec ses hommes, et quand ils tendirent leurs paumes, cette fois des globes rouges s'envolèrent, frappant les soldats dans les tranchées. Ce faisant, tous les soldats à l'intérieur s'enflammèrent soudain, des feux gigantesques rugissants cers le ciel, mêlé à l'horrible son des hommes brûlés vifs. Un énorme anneau de feu encerclait la capitale, tandis que les hommes poussaient des cris horribles, toutes les tranchées étant en feu.

« Chargez ! » cria Volusia.

Volusia s'élança, droit vers le centre, droit vers les tranchées, vers les hommes en feu, intrépide. Elle courut rapidement, par-dessus leurs têtes, épaules et bras, les utilisant comme un pont humain, et alors qu'ils hurlaient sous elle, elle se délecta de leur souffrance. Elle courut à travers, marchant de tête en tête, d'épaule en épaule, ses hommes la suivant, utilisant les corps de l'Empire comme d'une passerelle.

De l'autre côté, Volusia courut vers les portes de la capitale. Les soldats de l'Empire debout devant elles, submergés, de la fumée et des émanations dans le visage, terrifiés à la vue de ses hommes chargeant à travers les flammes, cédèrent finalement. Ils se détournèrent et partirent en courant vers la sécurité des portes de la capitale.

Le commandant de l'Empire, surveillant tout avec vigilance, voyant ce qui se déroulait en contrebas, sourcils froncés, cria un ordre. Des cors sonnèrent, et lentement, les grandes portes dorées de la capitale commencèrent à se refermer. Il ne se souciait pas de ses hommes qui n'étaient pas encore parvenus à l'intérieur, fermant les portes sur eux. Il avait pris une décision pour sauver la cité d'abord.

Volusia mena ses hommes en furie tandis qu'ils laissaient échapper un grand cri et massacraient les centaines de soldats de l'Empire supplémentaires qui étaient piégés entre eux et les portes désormais closes. Ils n'avaient nulle part où aller, et ils les décimèrent sans pitié, leur sang entacha les portes.

Volusia elle-même extermina des hommes, se taillant un passage à travers eux comme des buissons épineux, jusqu'aux portes de la capitale, ses hommes sur ses talons, jusqu'à ce qu'en fin de compte il ne reste plus personne à massacrer.

Haletante, voyant qu'il ne restait plus personne à gauche ou à droite, examinant les portes devant elle, elle vociféra :

« Béliet ! »

Ses hommes s'écartèrent, et un béliet colossal en fer, sur roues, fut amené devant elle, poussé par deux dizaines d'hommes. Ils le tirèrent en arrière puis, à pleine vitesse, ils le firent rouler vers l'avant, lui faisant percuter les portes dorées. Un grand bruit sourd et creux s'éleva.

Ils frappèrent encore, et encore, et encore. Mais les portes dorées ne voulaient pas céder.

Volusia vit quelque chose tomber du coin de l'œil, et commença à entendre ses hommes crier. Elle leva les yeux et vit, haut au-dessus, les forces de l'Empire se pencher par-dessus le bord des parapets et déverser des chaudrons d'huile bouillante sur ses hommes. Puis ils lâchèrent des torches avec, et ses hommes tenant le béliet prirent soudain feu dans une grande déflagration – et le béliet aussi.

Volusia poussa un cri, furieuse, déterminée à passer ces portes. Des renforts de l'Empire affluaient à l'horizon, et elle savait que son temps était limité. Elle avait besoin de rentrer dans la capitale, de frapper en son cœur, de lui couper la tête et de prendre le commandement de ses armées. Elle savait

que si elle ne pouvait pas passer ces portes, tout était perdu.

Elle savait que le moment était venu pour un acte désespéré.

Volusia se tourna et hocha de la tête vers un de ses commandants.

« Les catapultes humaines ! » ordonna-t-elle.

Le commandant la dévisagea en retour, yeux écarquillés, mais ensuite il aboya des ordres à ses hommes.

Des lignes arrière de l'armée roula lentement vers l'avant une longue ligne de catapulte, des dizaines d'entre elles, plus petites que les autres. Dans chacune d'elles se trouvait une balle de foin, et pendant que Volusia observait, l'élite de ses soldats monta dans le foin et l'attacha à leur ventre, s'accrochant à la catapulte.

« Ma dame », dit Gibvin, le commandant de ses armées, qui se précipitait vers elle, de la panique dans les yeux, « c'est un plan imprudent. Vous tuerez vos bons hommes. Cela ne peut marcher. Tous ces hommes vont mourir. »

Elle le fixa froidement du regard.

« Certains vont mourir », dit-elle, « mais les vaillants vivront. Moi-même parmi eux. »

Il la dévisagea, incrédule.

« Vous ? », dit-il. « Vous ne pensez pas les rejoindre ? »

Elle sourit en retour.

« J'irais la première », répondit-elle.

« Vous mourrez », dit-il, le souffle coupé.

Elle sourit plus largement encore.

« Et depuis quand est-ce que je crains la mort ? »

Volusia courut vers les catapultes, s'attacha à une balle de foin avec une longue corde, et se mit sur un des engins. Elle regarda à gauche et à droite, vit des dizaines d'autres soldats attachés à du foin, chacun sur sa propre catapulte, chacun la fixant des yeux avec un air terrifié, attendant. Elle regarda en haut, à trente mètres, et sut à quel point c'était fou. Mais si elle devait mourir, elle ne pouvait penser à aucune autre meilleure façon.

« Feu ! » ordonna-t-elle.

Il y eut le soudain bruit de la corde coupée, un craquement de bois, et Volusia perdit le souffle tandis qu'elle se sentait soudain monter en flèche dans les airs, jaillissant dans un arc comme une étoile filante, de plus en plus haut dans le ciel, au côté de dizaines de ses autres hommes, tous attachés aux énormes balles de foin. Volusia, submergée par la sensation, pouvait à peine respirer, plissant les yeux dans le vent, sentant son estomac se nouer. Elle ne s'était jamais sentie si téméraire. Si vivante. Elle se sentait libre, pour la première fois de sa vie. Libre de toute crainte de la mort.

Volusia monta en flèche, par-dessus les murs, les dépassa de six bons mètres, et elle baissa les yeux sur le visage stupéfait du général de l'Empire, tandis qu'il la regardait s'élever par-dessus sa tête, par-dessus le mur.

Elle, cependant, était parmi les chanceux : plusieurs de ses hommes sur

les catapultes ne le passèrent pas, mais rentrèrent droit dans le mur, criant tandis qu'ils chutaient à pic du mauvais côté, à leur mort.

Alors que Volusia dépassait le mur et commençait à retomber de l'autre côté, elle regarda en bas les rues de la capitale loin sous elle. Tandis que sa vitesse diminuait, la sensation d'envol cessa, mais ce faisant, elle éprouva soudain une impression de chute, l'estomac dans la gorge, et elle commença à tomber droit de l'autre côté.

Elle battit des mains et des pieds, la balle de foin toujours attachée à son torse, et elle tenta de se positionner pour atterrir dessus. Elle pria pour que la balle tienne, que son plan fonctionne, qu'elle atterrisse sur le ventre d'abord. Tout autour d'elle, ses soldats criaient tandis qu'ils s'agitaient dans la descente, eux aussi.

Alors qu'elle tombait, les rues pavées se profilaient, se rapprochant de plus en plus...

Ses hommes pesaient plus lourd qu'elle, et plusieurs atterrirent avant elle. Ceux qu'elle vit ne furent pas si chanceux. La plupart n'atterrirent pas correctement sur le foin, tournoyèrent étrangement et tombèrent sur la pierre, se brisant instantanément le dos. Le son écœurant des os se rompant emplît l'air. Cela l'aurait terrifiée, si seulement il y avait le temps d'avoir peur.

Quelques instants après, Volusia se prépara, et heurta le sol avec l'impact d'un astéroïde touchant la terre. Elle se tourna à la dernière seconde et réussit à positionner le foin entre elle et le sol. La balle de foin explosa, et elle percuta le sol en la traversant, amortissant sa chute.

Volusia resta étendue là, la tête tournante, essoufflée, rampant lentement pour se mettre à quatre pattes. Elle secoua la tête et il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'elle était en vie.

Elle avait réussi.

Elle regarda autour d'elle et vit que des dizaines de ses hommes avaient réussi, eux aussi.

Volusia, entendant les cris des soldats de l'Empire se rassemblant dans les rues, ne perdit pas de temps. Elle défit ses cordes, se remit tant bien que mal sur pieds, et elle montra le chemin, se ruant vers les portes de la capitale. Ses hommes, se remettant sur pied un à la fois, se mirent en rang derrière elle.

Devant elle, dans sa ligne de mire, se tenaient une demi-douzaine de soldats de l'Empire, dos à elle, montant la garde devant les portes dorées. C'était une formation légère, car, évidemment, l'Empire ne s'était jamais attendu que les portes ne cèdent. Et leurs dos étaient vers elle, car ils ne s'étaient jamais préparés à une menace interne.

Volusia courut aussi vite qu'elle le pouvait, réduisant l'écart, et elle réussit à plonger un couteau dans le dos d'un des soldats avant qu'aucun autre ne réagisse.

Les autres, toutefois, pivotèrent, et un soldat de l'Empire leva son épée pour l'abattre sur la nuque exposée de Volusia ; elle réalisa qu'elle ne pouvait pas réagir assez rapidement, et se prépara au coup.

Une lance siffla dans les airs, transperça le soldat et le cloua à la porte. Puis en vinrent d'autres, et Volusia se tourna pour voir ses hommes de précipiter pour la rejoindre. Ils attaquèrent les soldats dans la précipitation, et les gardes, ne sachant pas ce qu'il se passait et non préparés, furent bientôt tous tués, lances, épées et masses tombant sur eux comme avalanche mortelle.

Volusia observa avec satisfaction pour voir que tous les hommes gardant les portes étaient morts. Elle se tourna et repéra l'ancienne, gigantesque manivelle dorée qui contrôlait l'ouverture des portes.

« La manivelle ! » hurla-t-elle.

Volusia courut vers l'énorme manivelle, tendit les bras, et de toutes ses forces tira dessus – en vain. Elle était trop lourde pour elle.

Ses hommes la rejoignirent, et ensemble, ils commencèrent à tirer dessus – et lentement, elle commença à bouger.

Un grand craquement s'éleva et peu à peu, trente centimètres à la fois, Volusia contempla avec ravissement les portes commençant à s'ouvrir. D'abord ce ne fut qu'un rayon de soleil, large de seulement quelques centimètres – mais ensuite il s'élargit. Et s'élargit.

Derrière elle, des dizaines de soldats de l'Empire à l'intérieur de la cité repérèrent sa présence et chargèrent pour la tuer. Ils étaient peut-être à trente mètres et se rapprochaient.

Mais alors que les portes s'ouvraient s'éleva un grand cri, et Volusia regarda avec extase son armée affluer. Les soldats de l'Empire s'arrêtèrent net, tournèrent les talons et coururent.

Son armée se répandit dans la capitale, à travers les portes qui s'élargissaient de plus en plus, et elle les regarda courir comme une ruée d'éléphants, droit dans les rues sacrées de cette ancienne cité.

L'air fut bientôt empli du son des soldats de l'Empire et des citoyens en train d'être massacrés, de leur sang dans les rues, et Volusia rejeta la tête en arrière, éclatant de rire.

La capitale, enfin, était sienne.

Chapitre douze

Gwendolyn prit une longue gorgée à l'outre d'eau, cette fois donnée par un des chevaliers, qui se pencha sur elle, son armure étincelant dans le soleil. Il lui donna plus à boire que ces nomades ne l'avaient fait, et elle but avec avidité, avalant jusqu'à ce qu'elle coule le long de ses joues.

Toussant, Gwen s'assit pour la première fois, se sentant pleine d'énergie. Elle ouvrit les yeux, les plissant dans le soleil, leva une main, et réalisa qu'elle était sur un bateau, un long bateau étroit. Dessus se trouvaient une demi-douzaine de ces chevaliers, qui l'accompagnaient, et tous ses hommes affalés, tous renversés dans diverses positions pour récupérer, se voyant chacun tendre des outres d'eau. Ils glissaient calmement sur les eaux les plus bleues qu'elle ait jamais vues, et après son long périple à travers le désert aride, tout cela semblait être un rêve.

Gwen était remplie de soulagement qu'ils soient tous en vie, tous en train de s'en remettre, quelques uns mangeant même de petits morceaux de pain. Elle leva les yeux pour voir un chevalier lui en donner un bout, et elle en prit une bouchée, sentant sa force revenir. Le chevalier, accroupi à côté d'elle, lui tendit aussi une petite assiette de miel ; elle y trempa le pain et le goûta, c'était la meilleure chose qu'elle ait jamais mangée. Elle sentait son moral revenir.

Gwen entendit un gémissement, et baissa les yeux pour voir Krohn en boule sur ses genoux, et elle se souvint immédiatement de lui, se sentant coupable. Elle lui tendit le reste de pain, et il l'attrapa, l'avalait et gémit pour en avoir plus. Il lécha le miel sur ses doigts.

Gwen voulait remercier le chevalier alors qu'il se levait et partait, mais elle était encore trop épuisée, sa gorge trop desséchée, pour que les mots en sortent. Elle se demanda si elle reparlerait un jour.

Tandis que le chevalier partait et allait çà et là pour s'occuper des autres, Gwen, flattant la tête de Krohn, regarda au loin la vue qui s'étendait devant elle. Une douce brise sur le lac caressait son visage tandis qu'ils glissaient à travers le lac, aussi grand qu'un océan, le bateau tanguant doucement. Les chevaliers ramaient en harmonie, et pendant qu'ils avançaient, le lac miroitait, le plus beau bleu qu'elle ait jamais vu. Encore plus surprenant était ce qui se profilait à l'horizon : une terre regorgeant d'abondance, un vert si luxuriant qu'il faisait honte à l'eau. Cela ne semblait pas possible.

Gwen était encore plus surprise de voir tant d'embarcations à voile dans l'eau, proches du rivage opposé, tant de gens vivant une vie oisive de calme, de joie, navigant en harmonie et en sécurité. La vie dans l'Anneau avait été généreuse, mais toujours sur le qui-vive, endurcie par le combat, par les menaces ; ici, il paraissait ne pas y en avoir. Cela la décontenança de voir une telle liberté au milieu d'un Empire hostile, et une telle abondance au

milieu d'un désert cruel et sans vie. Gwen pouvait dire en un clin d'œil que cette société, quelle qu'elle soit, était indubitablement riche, en sécurité derrière cette crête qui l'encadrait, s'étirant en un grand cercle tout autour, à l'horizon, à peu près de la même façon que le Canyon avait encerclé l'Anneau. Et pourtant cette terre, avec toute son abondance, éclipsait même l'Anneau.

Gwendolyn voulait désespérément parler, en savoir plus. Tant de questions se précipitaient dans sa tête. Elle tendit la main, agrippa le bras d'un chevalier qui passait, et il s'agenouilla, la regarda. Elle essaya de parler, mais les mots ne voulaient pas sortir ; elle fut épuisée par l'effort.

« Reposez-vous maintenant », dit-il doucement. « Vous en avez besoin. »

Il partit, et Gwendolyn tenta de regarder au-dehors, d'en voir plus ; mais les calmes brises de l'eau, chargées d'humidité, l'endormirent, la firent se sentir détendue, complètement à l'aise, pour la première fois depuis longtemps, et malgré ses efforts, en un rien de temps elle fut profondément endormie.

*

Gwendolyn ouvrit lentement les yeux, les plissant dans la luminosité, s'assit, et put difficilement croire ce qu'elle voyait. Cela parut, au premier abord, être une illusion. Elle leva les yeux vers deux immenses statues dorées, chacune de trente mètres de haut, les bras levés haut dans un salut étrange, et croisés ensemble. Un était la statue d'un roi, au torse musculeux, exposé, et l'autre celle d'une femme, plus petite, mais également musclée. Tous deux tendaient des épées, et alors que Gwen regardait en bas, elle vit qu'en dessous eux se trouvait une arche gigantesque, à travers laquelle l'eau courait, entre leurs jambes, annonçant l'entrée du pays et s'écoulant dans un grand port. La lumière se reflétait sur eux et brillait sur tout, faisant miroiter les eaux du port comme si elles étaient vivantes.

Alors que leur bateau passait à travers Gwen s'assit plus droit, assimilant les environs, captivée. Elle s'était attendue à trouver un lieu calme, boisé et isolé, et fut ébahie de se retrouver à pénétrer dans un port urbain raffiné et animé, rempli de grands navires, avec toutes sortes de mâts et de voiles, ses berges bordées de devantures, de maisons, de rues au pavé usé et lisse, grouillant de chevaux, d'attelages et de gens. Les façades semblaient toutes bien établies, et il était évident au premier coup d'œil que cette société avait été présente depuis des siècles. Du trafic s'entrecroisait dans le port dans toutes les directions, et le lieu exsudait la richesse et le luxe. Elle se demanda si tout cela pouvait être réel.

Les autres, eux aussi, commencèrent à se réveiller dès qu'ils arrivèrent à quai, s'arrêtant doucement : ils s'étaient à peine arrimés quand les chevaliers qui les accompagnaient se hâtèrent d'aider chacun d'eux, prenant Gwen par

les bras, l'aidant à monter sur la jetée. C'était la première fois que Gwen marchait depuis l'épreuve, et cela lui fit du bien d'être à nouveau sur ses pieds, bien qu'un peu chancelante. Elle avait besoin de l'aide pendant qu'elle faisait ses premiers pas. Elle sentit un frottement contre ses jambes ; elle fut rassurée de baisser les yeux et voir que Krohn était toujours là, à côté d'elle.

Gwen était ravie de voir Kendrick, Steffen, et tous les autres marcher eux aussi, et alors qu'elle atteignait la jetée, Kendrick et Steffen prirent chacun un bras et l'aidèrent à monter sur la terre ferme. Ils avaient tous deux l'air d'avoir traversé un calvaire, bien plus décharnés qu'ils ne l'avaient été, et pourtant ils souriaient tous deux chaleureusement ; elle pouvait dire qu'ils étaient, comme elle, soulagés d'avoir une seconde chance dans la vie.

Les chevaliers les menèrent tous le long de la jetée et vers un attelage doré et ouvert, assez grand pour les contenir tous. Elle laissa les autres passer en premier, et elle regarda avec soulagement tous les siens – Illepra et l'enfant, Stara, Kendrick, Sandara, Steffen, Aberthol, Brandt, Atme, et une demi-douzaine de membres de l'Argent – embarquer. Gwen était ravie de voir qu'Argon était encore en vie, porté par les chevaliers, dans un état affaibli, encore inconscient, mais vivant tout de même. Il fut placé dans la voiture avec précautions, et elle pria pour qu'ils puissent trouver un remède pour lui en ce lieu.

Au moins avait-elle sauvé un peu de l'Anneau, et au moins les avait-elle menés jusque-là.

Un des chevaliers l'aida à monter les trois marches dorées, et alors qu'il se tournait pour partir, Gwen tendit la main et attrapa son poignet.

« Où allons-nous ? » demanda-t-elle.

Le chevalier la dévisagea, surpris.

« Voyons, au château, ma dame », répondit-il comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde. « Pour rencontrer notre Roi. Ce sera de son droit de décider ce qu'il adviendra de vous, s'il vous laissera rester. »

Gwen ressentit un élan de crainte.

« Quelle sorte de Roi est-il ? » demanda-t-elle.

Le chevalier sourit.

« Un Roi bon et juste. Un Roi sage. Je prie pour qu'il vous autorise à rester. »

Un claquement de fouet se fit entendre, et les chevaux – quatre magnifiques juments blanches, à la longue crinière flottant, les plus belles qu'elle ait jamais vues – se mirent soudain en mouvement. Elles partirent avec un pas rapide, et Gwen fut surprise de ne pas sentir de cahots. Elle regarda en dessous et vit que la voiture était d'une facture supérieure, une qu'elle n'avait jamais vue, et les routes étaient si lisses, c'était comme avancer sur de l'air. Elle fut impressionnée, encore une fois, par ces gens, qui qu'ils soient.

Ils passèrent à travers des rues impeccables tandis qu'ils traversaient la ville portuaire, remplie de personnes vêtues de tenues élaborées. Les rues débordaient de gens colportant des marchandises, goûtant de la nourriture,

allant et venant à la hâte, tous se promenant librement sans sentiment de danger. Gwen était ébahie par tous les styles vestimentaires, les tenues vivement colorées taillées dans des formes inhabituelles sur les femmes, et par les coiffures des hommes ; ils semblaient tous avoir des crânes rasés et des barbes d'un blond clair. Cela paraissait être la coutume ici.

Tous les gens semblaient détendus et amicaux, beaucoup se penchaient en arrière et riaient tout haut de bon cœur. Ils paraissaient être un peuple ouvert et accueillant, prompt à rire, les hommes et femmes grands et larges d'épaule, bien bronzés et détendus, des enfants courant et gloussant à leurs pieds. Cela lui rappela la Cour du Roi à son apogée.

Gwen étudia les bâtiments à la recherche du signe quelconque d'un château, scrutant cet endroit tout entier avec fascination, et n'en vit aucune trace. Les routes, en fait, sortirent bientôt de la ville en faisant des tours et détours, et devant elle elle vit qu'elles menaient en rase campagne, à ciel ouvert, des collines vertes ondulant doucement. Elle fut surprise de voir qu'ils quittaient la ville.

Le château, réalisa-t-elle, devait être dans un autre endroit – peut-être plus à l'intérieur des terres.

Gwen se pencha en avant, plus près du conducteur de la voiture, qui tenait les rênes des chevaux, dos à elle.

« Où est le château ? » lui demanda Gwen.

Il regarda par-dessus son épaule avec bonhomie et secoua la tête.

« Pas avant un moment, ma chère », dit-il. « C'est de l'autre côté de la Crête. Pourrait prendre la plus grande partie de la journée pour y arriver. Asseyez-vous juste, détendez-vous et profitez de notre pays. »

La route mena à une autre tandis qu'une terre changeait pour une autre, plus rurale, des arbres luxuriants bordant le passage. Ils montèrent et descendirent des collines douces et onduleuses, décrivant paisiblement des tours et détours, des oiseaux chantant, passèrent des vergers et des fermes différents de tout ce qu'elle avait pu voir. Gwen vit des champs tout entiers remplis de fruits rouges et luisants, dégoulinant de jus. Elle vit d'autres champs regorgeant de myrtilles de la taille de sa main. Elle vit des vignes lourdes de raisins, vit des fermiers heureux poussant des chariots en sifflant ; elle vit des prés à l'herbe abondante et un horizon tout entier débordant de bétail, de chevaux et de chèvres broutant librement sous les soleils brillants, qui étaient d'un orange plus doux ici.

C'était un pays de splendeurs.

« Avez-vous jamais vu quelque chose de tel ? » dit une voix à côté d'elle.

Elle vit Kendrick assis à côté d'elle, regardant tout cela, tout comme les autres, également pantois.

Gwen secoua la tête.

« Je ne pense presque pas que ce soit réel », dit Illepra, assise de l'autre côté, tenant encore le bébé qui, Gwen fut enchantée de le voir, avait à

nouveau bonne mine.

« Et si ce Roi ne nous autorisait pas à rester ? » demanda Steffen.

C'étaient les mêmes questions qui consumaient l'esprit de Gwen.

« Nous avons été honoré d'une seconde chance dans la vie », dit-elle.

« Quoi que dieu nous amène, nous l'accepterons. »

Gwen se tourna vers Aberthol, qui étudiait le pays avec un regard sérieux.

« Est-ce le Second Anneau ? » lui demanda-t-elle.

Il soupira.

« Je ne peux le dire avec certitude, ma dame », dit-il. « Si le Second Anneau existe, cela doit sûrement être ça. »

Gwendolyn se tourna et regarda Argon, mourant d'envie d'avoir des réponses. Elle brûlait plus que jamais de lui demander, qu'il lui dise tout à propos de cet endroit, de son destin, à propos de ce qui serait. Mais il était encore étendu là, respirant, mais inconscient.

Des outres d'eau furent passées, laissées pour eux par les chevaliers, et Gwen en sentit une être mise dans ses mains par Steffen, agréable et fraîche. Elle but, l'eau avait un goût sucré, peut-être mélangée avec du miel, et elle ressentit une vague de soulagement. Elle sentait aussi somnolente.

Les douces brises de cet endroit vinrent à elle, et elle s'étendit, malgré elle-même, et se retrouva à fermer les yeux, chaque foulée des chevaux la berçant de plus en plus profondément vers le sommeil.

*

Quand Gwendolyn rouvrit finalement les yeux, elle ignorait combien de temps après, elle vit les deux soleils bas dans le ciel, une douce lueur rougeâtre projetée sur les terres. Elle regarda autour d'elle et vit que les autres étaient profondément endormis, eux aussi. Elle chassa lentement les rêves de son esprit, des rêves de Thorgrin, de Guwayne, tous deux tendant les mains vers elle sur quelque mer lointaine. Elle avait un poids sur le cœur en pensant à eux. Elle se sentit consumée par la tristesse tout en regardant tout autour, à leur recherche, souhaitant plus que tout qu'ils soient là maintenant, à ses côtés.

Gwendolyn entendit un gémissement, baissa les yeux, et caressa la tête de Krohn sur ses genoux. Elle regarda dehors, vit l'attelage toujours en mouvement, et réalisa qu'ils avaient voyagé toute la journée. Quelle taille faisait ce pays ? s'interrogea-t-elle. Elle s'émerveilla qu'il ne semble jamais se terminer, qu'une telle abondance puisse couvrir une aire aussi large.

Gwen leva les yeux, la seule à être éveillée, tandis que l'attelage gravissait lentement une colline, puis s'arrêta à son sommet. Alors qu'ils la passaient, Gwen se pencha en avant, sidérée par la vue devant elle : là, à l'horizon, s'étendait la plus belle cité qu'elle ait jamais vue, entièrement construite en argent, de brillantes flèches s'élevant haut dans le ciel, reflétant

dans le soleil tardif de l'après-midi. Tout étincelait, et paraissait véritablement magique. C'était le plus bel endroit qu'elle ait jamais vu.

La cité, qui s'étalait infiniment, était encerclée par des murs de pierre bas, par une série de douves avec des ponts les enjambant, entrecoupées de pâtures et de champs. Et en son centre, s'élevant au-dessus de tout cela, se trouvait un flamboyant château d'argent, regorgeant de flèches, de parapets, un pont-levis, et des centaines de chevaliers montant la garde.

Son cœur s'emballa alors qu'elle assimilait tout cela. Qui étaient ces gens ? se demanda-t-elle. Trouveraient-ils un nouveau foyer ici ?

« Ma dame », dit le conducteur, se tournant vers elle alors qu'il s'arrêtait. « Permettez-moi d'être le premier à vous souhaiter la bienvenue aux Châteaux de la Crête. »

Chapitre treize

Thor se tenait à la proue du navire pirate noir et racé, désormais sous leur contrôle, agrippa le bastingage, et regarda au loin les mers se mouvant rapidement en dessous de lui, interrogatif. Quelque part là dehors, il le savait, se trouvait son enfant, Guwayne. Quelque part là dehors se trouvait sa destination, ce qui mettrait fin à sa mission et le rendrait à Gwendolyn.

Mais où ?

Alors que leur navire s'élevait et descendait dans la haute mer, l'océan éclaboussant son visage, ils croisaient à toute vitesse, leurs voiles gonflées, plus rapides maintenant que jamais, grâce à ce puissant vaisseau. C'était ce dont ils avaient eu besoin dès le début. C'était loin, évidemment, d'être aussi rapide que si Thor avait voyagé avec un dragon sous lui et, comme Mycoples lui manquait, Thor scruta les cieux à la recherche de Lycoples, espérant contre tout espoir qu'elle reviendrait vers eux, l'aiderait.

Mais elle n'était nulle part.

Thor réfléchit. Il s'était senti si sûr de trouver Guwayne quand il était parti la première fois, si sûr qu'il était juste au coin. Il avait clairement senti où il était, savait qu'il était si proche de le trouver.

Mais à présent, après leur cheminement dans le monde souterrain, après cet orage, après la bataille contre les pirates, Thor s'était plus si certain ; il avait l'impression de ramasser les morceaux, de repartir de rien. Pourtant cette fois-ci, il n'avait aucune idée d'où chercher son fils. Aucun d'eux n'en avait. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment que maintenant, même avec le navire le plus rapide, ils dirigeaient ce bateau sans but.

Thor ne savait pas où ils allaient, mais au moins allaient-ils *quelque part*, après tout, rester immobile sur ces mers ne lui rendrait pas son garçon. Ce vaisseau, plus rapide et grand qu'aucun de ceux avec lesquels il avait navigué, traversait l'eau comme du beurre, et Thor trouva ironique que des pirates, des renégats, dussent avoir les meilleurs bateaux pour eux-mêmes. Au moins une certaine justice avait été rendue.

Cela faisait du bien d'être enfin sur une embarcation robuste, une qui les emmènerait facilement à travers les mers, qui pouvait survivre à n'importe quel orage – et un qui était rempli de provisions. Thor et ses frères avaient été plaisamment surpris de découvrir, après qu'ils se soient emparés du navire, que la cale était remplie non seulement de toutes sortes de butins, de bijoux, d'or et d'artefacts sans prix, mais aussi de tonneaux de rhum, de vin, d'eau fraîche, de bière, et caisses après caisses remplies de conserves, de confitures, de gelées, de biscuits, et d'autres biens. Les pirates, à l'évidence, ne mourraient pas de faim. Dieu savait à qui ils l'avaient volé, mais Thor ne s'en souciait plus. C'était à eux maintenant, et Thor se sentit enfin équipé pour traverser le monde s'il le devait, pour trouver son garçon.

« Regardez là ! » dit la voix d'une jeune fille. « Regardez ce que j'ai

trouvé ! »

Thor reprit ses esprits et se tourna pour voir Ange tirant sa jambe, debout à côté de lui. Il s'agenouilla et la dévisagea, elle qui tenait si fièrement une sorte met délicat qu'elle avait découverte. C'était long, rouge et semblait être mou.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Thor.

Elle rayonnait.

« Des bonbons ! » s'exclama-t-elle. « C'est mou et difficile à mâcher. Ça a un goût de framboise. Goûte-le ! »

Elle le tendit à Thorgrin avec son bras recouvert de lèpre blanche, et il grimaça en son for intérieur en voyant son état. Il avait fini par aimer Ange plus qu'il ne pouvait l'exprimer, tout comme sa propre fille, et cela le peinait de la voir souffrir de son affliction. Thor se résolu intérieurement à lui trouver un remède – même s'il devait traverser le monde pour le trouver. Il devait y avoir un moyen ; il ne la laisserait pas mourir.

Mais Ange ne semblait pas attristée – au contraire, elle était si joyeuse de lui tendre le bonbon.

Extérieurement, Thor sourit. Il le porta à sa bouche puis en prit une bouchée, et c'était délicieux, comme des framboises explosant dans sa bouche.

« Ces pirates », dit-elle avec un rire, « au moins ils avaient bon goût ! »

Thor était ravi de voir Ange de si bonne humeur, et il se tourna pour examiner le navire. Il vit que tous ses hommes avaient le moral, tous semblaient détendus et soulagés pour la première fois depuis qu'ils avaient embarqué. Il comprenait. Finalement, après tout ce qu'ils avaient traversé, ils avaient le confort et la sécurité d'un grand bateau luxueux, toute la nourriture qu'ils pouvaient manger, tout le vin qu'ils pouvaient boire, et pour la première fois depuis aussi longtemps qu'il pouvait s'en souvenir, ils n'étaient pas en danger. Thor commençait se sentir relaxé, lui aussi, et aurait été complètement à l'aise sans savoir que son fils et son épouse étaient là dehors quelque part, l'attendant – et potentiellement en danger.

Avec peu de choses à faire, les autres paressaient sur le pont, Elden aiguisant sa hache, O'Connor polissant son arc et ajustant la visée, chaque homme occupé avec son armement, chacun perdu dans son propre monde. Thor était ravi d'avoir récupéré leurs armes, et plus que tout, il était reconnaissant envers Ange, qui avait sauvé sa vie plus d'une fois maintenant. Ce qui était drôle, réalisa-t-il, c'est qu'il pensait qu'il l'avait sauvée – mais c'était *elle* qui le sauvait.

Il se tourna vers elle, avec l'intention de montrer sa gratitude.

« Aussi longtemps que je vivrais, je te protégerais. Je ferais toujours passer ta vie avant la mienne. Reste près de moi, et je te promets qu'aucun mal ne t'advientra jamais. »

Ange le dévisagea en retour, les larmes aux yeux, se précipita en avant et l'enlaça.

« Tu m'as déjà rendu ma vie », dit-elle, « quand tu m'as enlevée de cette île. Tu es le seul que j'ai rencontré qui n'avait pas peur de moi. Qui n'avait pas peur de me toucher ou de me faire un câlin. Tu me traites comme une personne normale, comme si rien n'allait pas avec moi. Et c'est ce qui m'a fait à nouveau vouloir vivre. »

Thor la retint et la regarda d'un air qui en disait long.

« Et c'est parce que rien ne va pas chez toi », dit-il. « Tu es parfaite. Et quelle que soit la cause de ton affliction, je t'en fais la promesse, je trouverais un remède. Tu me fais confiance ? »

Elle hocha de la tête, et il put voir l'espoir lui monter aux yeux, et elle l'étreignit encore, entourant ses petits bras autour de ses jambes.

« Je t'aime », dit-elle.

Thor fut choqué à ces mots, et ils lui allèrent droit au cœur, en particulier après ce qu'il avait traversé.

« Je t'aime aussi », lui dit-il en retour tout en la tenant, et il en pensa chaque mot.

Reece approcha, venant à côté de lui ; Thor se tourna et contempla la mer avec lui.

« On dirait que nous naviguons vers le nord », dit Reece à Thorgrin, posant une main sur son épaule. « As-tu une destination à l'esprit ? »

Thor secoua la tête lentement et tristement.

« Où que mon fils puisse être », dit-il, « je suppose que j'attends que le destin me montre la voie. »

« Depuis cet orage », intervint Matus, venant là, « nous avons été déviés si loin de notre trajectoire – aucun de nous ne sait même où nous sommes. »

« Nous n'étions même pas en bonne voie quand cet orage a frappé », ajouta O'Connor, les rejoignant. « Après avoir pris Ange, après avoir quitté l'île des Lépreux, nous n'avions plus de vraie destination. »

« Peut-être devrions-nous abandonner les recherches », dit Elden, se joignant à eux, « et mettre cap vers l'Empire. Essayer au moins de trouver un endroit dont nous savons qu'il existe. Nous pouvons nous réunir avec Gwendolyn et les autres puis décider de là-bas. Peut-être ont-ils entendu quelque chose – peut-être ont-ils une idée. »

Thor grimaça tout en secouant lentement la tête.

« Je ne peux pas rentrer sans mon garçon », dit-il gravement.

Les autres firent silence, compréhensifs, et un lourd silence tomba sur eux, brisé par rien d'autre que le hurlement du vent. Thor soupira. Au plus profond de lui, il savait que les autres avaient raison. Ils naviguaient sans but désormais sur une mer vaste, et cela ne les rapprochait pas de Guwayne.

Thor quitta le groupe, marchant seul vers le bastingage ; il baissa la tête en fixant les vagues du regard, les embruns éblouissant son visage, et il ferma les yeux. Il devint très calme en lui-même, tentant de se concentrer, de se recentrer.

S'il vous plaît, Dieu, pria-t-il. Donnez-moi un signe. N'importe lequel. Montrez-moi. Où est mon garçon ? Où devrais-je aller après ?

Alors que Thor devenait silencieux, il sentit une chaleur lente monter en lui. Elle brûla de plus en plus fort, et il pouvait la sentir palpiter dans ses paumes, puis dans son front, entre ses yeux. Il sentit qu'il recevait un message.

Thor ouvrit les yeux et regarda au loin vers l'horizon, et alors qu'il sentait l'univers lui parler, il s'attendit à voir un signe. Mais il fut confus de ne rien voir hormis des nuages sans fin, roulant vers l'horizon aussi loin qu'il pouvait voir.

Puis, soudain, alors qu'il attendait, se fit entendre un long cri strident, haut dans les airs.

Au premier abord Thor ne fut même pas sûr de l'avoir entendu ou s'il s'agissait juste de son imagination. Il leva les yeux, scruta les nuages et ne vit rien.

Puis il revint, un seul cri perçant.

Thor parcourut le ciel des yeux, encore et encore, et cette fois-ci son cœur bondit en voyant Lycoples, décrivant des cercles hauts au-dessus de sa tête, battant des ailes. Il ne pouvait pas y croire : elle était vraiment là.

« Un dragon ! » s'écria Ange avec stupéfaction.

Ange vint en courant, tout comme les autres, tous le regard levé en admiration tandis que Lycoples descendait en piqué, volant incroyablement vite. Elle plongea plus bas, piquant droit vers eux, si près qu'avant qu'elle ne les heurte ils durent s'accroupir pour éviter ses longues serres.

Elle s'éleva ensuite à nouveau, fondant au-dessus du mât du navire, et vola dans l'autre sens. Elle vola, cette fois, dans la direction opposée à celle dans laquelle ils allaient – se dirigeant vers le sud. Elle poussa un dernier cri, puis disparut de leur vision.

Alors que Thor la regardait partir, il sentit une chaleur dans ses paumes. Il sentit qu'il s'agissait d'un message. Elle lui donnait un indice, essayant de leur ouvrir la voie vers où aller.

Alors que Thor fermait les yeux, il sentit l'esprit du dragon, et il eut un soudain une prise de conscience. Quelqu'un qu'il aimait était en danger.

Thor se tourna vers les autres.

« Faites faire demi-tour au navire », ordonna-t-il. « Et suivez là. »

Ils le dévisagèrent tous, surpris.

« Nous mène-t-elle vers Guwayne ? » demanda Reece.

Thor secoua la tête lentement tout en la regardant disparaître à l'horizon.

« Non », répondit-il. « Elle nous mène à ma sœur. »

Chapitre quatorze

Darius sentit un puissant coup de pied dans le creux des reins et trébucha vers l'avant, toujours enchaîné, la douleur se propageant le long de sa colonne vertébrale. Il resta sur ses pieds, cependant, et tituba vers l'avant hors d'un long tunnel sombre et dans la lumière aveuglante du soleil, accueilli par un rugissement si assourdissant qu'il secoua son être tout entier.

L'arène.

Darius plissa les yeux dans la lumière et vit la plus grande foule qu'il ait jamais vue, assise dans des rangs de plusieurs trentaines de mètres de haut, tous sautant sur leurs pieds, mugissant, faisant trembler le sol même. Cela lui faisait mal aux oreilles, rendait toute réflexion difficile, tandis qu'il titubait en avant, tentant de garder son équilibre, toujours attaché aux autres au milieu d'un cliquetis de chaînes.

Alors qu'ils étaient poussés par des coups de pieds de l'Empire vers le centre de l'arène, Darius sentit sa cheville brusquement tirée par ses entraves, un des autres garçons déséquilibré, et il trébucha à nouveau. Il jeta un coup d'œil et se consola dans le fait qu'au moins tout près se trouvaient ses quatre amis, Raj, Desmond, Kaz et Luzi ; à côté d'eux étaient enchaînés une dizaine d'autres gladiateurs, des garçons dont il ne connaissait pas les visages et qu'il ne voulait pas connaître. Il savait que bien assez tôt ils seraient tous morts. Autant ne pas s'en souvenir.

Les rugissements assourdissants continuèrent, et Darius, plus que jamais, voulait se libérer, se préparer. Mais à son désarroi ils étaient tous attachés ensemble, avec peut-être trois mètres de chaîne entre eux, et il n'y avait nulle part où aller. Il ne pouvait même pas manœuvrer librement sans être à la merci des mouvements des autres garçons. Ils se tenaient là, dans l'arène, tous ces garçons enchaînés, et il pouvait voir la peur sur quelques-uns de leurs visages ; d'autres avaient le regard fixe, des airs froids et durs, des airs de résignation. Ils savaient tous qu'ils seraient bientôt morts, et chacun regardait différemment la mort dans les yeux.

Cela serait assez dur, Darius le savait, de combattre quoi que ce soit qui viendrait à lui – mais avec ses pieds liés à ceux des autres garçons, il serait trop compromis pour se défendre. Si un des garçons trébuchait, Darius trébucherait, lui aussi. Il était à la merci des autres. Tout ce qu'il avait était cette massue minable qui lui avait été donnée, à lui et aux autres, avant qu'ils n'entrent dans l'arène, et qu'il serrait désespérément.

La foule commença à se calmer, et Darius regarda au-devant pour voir Morg entrer dans l'arène à travers une porte du côté opposé, et marcher de manière théâtrale vers le centre, savourant l'attention, sa tête complètement chauve luisante sous le soleil. Quand il eut atteint le milieu, un sourire cruel sur le visage, la foule rugit de plaisir, et il étendit les bras, paumes vers le haut, et lentement tourna, jusqu'à ce que la foule fasse progressivement

silence.

« Concitoyens de l'Empire », tonitrua-t-il. « Je vous présente la cuvée de gladiateurs d'aujourd'hui ! »

La foule se leva sur ses pieds, piétinant, là pour le sang, et Darius put sentir l'appréhension des autres groupes augmenter.

Morg leva encore une main, et la foule se calma tandis qu'il les tenait littéralement captivés.

« En ce jour », tonna-t-il, « Premier Jour des jeux, les jeux se termineront quand les gladiateurs gagneront – ou quand il ne leur restera que six hommes. Si des gladiateurs survivent, ils avanceront aux jeux de demain. Comme toujours, ce sera un combat à mort ! »

Darius fit immédiatement le calcul dans sa tête : ils étaient seize, cela voulait donc dire qu'ils devaient soit tuer tous les opposants de l'Empire, ou que dix des siens devaient mourir. Il pensa plus probable que dix des siens mourraient d'abord.

La foule rugit d'une violente approbation, et tandis que Morg se retirait, des cors sonnèrent, des trompettes résonnèrent à travers le stade, et Darius observa, nerveux, alors que de l'autre côté de l'arène deux énormes portes de fer s'ouvraient, claquant, résonnant.

La foule vociféra encore, tandis qu'à travers elle apparaissaient deux soldats de l'Empire à cheval, vêtus de l'armure complètement noire de l'Empire, brandissant des lances et de longues haches, retentissant dans l'arène, faisant une entrée théâtrale. La foule devint folle quand ils entrèrent en trombe, soulevant de la poussière tandis qu'ils chargeaient droit vers Darius et les autres.

« Nous devons rester ensemble ! » s'écria Darius, se tournant vers les autres tandis que les cavaliers se ruaient vers eux tous. « Nous devons nous battre comme un ! Sinon, nous serons tous perdus ! »

Les autres le regardèrent ; certains semblaient trop terrifiés pour répondre, d'autres semblaient d'accord, et d'autres semblaient rebelles.

Drok, attaché au bout de la ligne, grimaça vers Darius.

« Personne ne t'a désigné comme étant notre chef ! » dit-il sèchement. « Tu bouges comme tu veux, et nous bougerons comme nous voulons. Et si tu termines sur mon chemin, peut-être juste que je te tuerais d'abord. »

Darius serra la massue dans sa main et leva les yeux vers les soldats de l'Empire, parés d'une armure, tous deux chargeant vers lui, brandissant les meilleures épées, de plus longues lances et haches. Puis il jeta un œil à la ligne de garçons, et se rendit compte qu'ils étaient grandement en sous-nombre et mal armés. C'était un affrontement déloyal. Mais encore une fois, c'était ce que l'Empire voulait : c'était ce qui faisait leur divertissement.

Darius sentit ses jambes être tirées, alors que les autres se déplaçaient nerveusement dans toutes les directions. Il était si compromis, il ne voyait pas comment il pourrait possiblement gagner, encore moins survivre trois tours.

Darius se força à surpasser ses peurs, à être fort. Alors que les chevaux

se ruaient vers eux, Darius serra sa masse, se tint prêt, et se prépara du mieux qu'il pouvait, sentant ses muscles se tendre.

Le premier cavalier atteignit le premier de leur ligne, un garçon que Darius ne reconnaissait pas, et ce dernier tenta de bondir hors de la trajectoire. Mais il sous-estima combien la chaîne qui le reliait à l'autre garçon était courte, et quand il essaya de bondir, il n'alla nulle part. La lance du soldat vint et transperça le garçon à la cage thoracique.

La foule poussa des acclamations, en extase, tandis que le soldat les dépassait au galop, se préparant à faire à nouveau un cercle autour d'eux.

Sur ses talons, l'autre soldat vint en chargeant, visant Raj. Darius vit que ce dernier était coincé, incapable de bouger, ses pieds enchaînés à un garçon qui ne réagit pas à temps.

« Bouge ! » cria Raj, mais le garçon était trop médusé par la peur. Darius savait que s'il ne réagissait pas rapidement, son ami mourrait.

Darius fit un pas en avant, visa, et de toutes ses forces lança sa massue.

Alors que le soldat se rapprochait et levait sa longue hache de guerre, la massue, tournoyant, heurta son poignet et fit sauter la hache de sa main. Elle atterrit sur la poussière avec un bruit sourd, épargnant tout juste Raj tandis que le soldat le dépassait.

La foule hua le coup raté de peu, et Raj le regarda avec un air de reconnaissance ; Darius savait qu'il avait eu de la chance, mais il était peu probable qu'il soit chanceux à nouveau.

Darius ne perdit pas de temps. Il plongea en avant, essayant d'atteindre la hache qui était tombée. Mais alors qu'il s'en rapprochait, à seulement quelques trentaines de centimètres, ses chaînes se tendirent. Il regarda en arrière pour voir que le garçon auquel il était attaché résistait, tentait de courir dans l'autre sens par peur de l'autre soldat qui se ruait encore sur eux. Darius tendit la main, mais tomba à plat sur le sol, tout près de la hache de guerre.

Darius entendit un grondement et leva les yeux, impuissant, tandis que le premier soldat chargeait droit sur lui. Il savait qu'il était sur le point d'être piétiné.

Desmond se précipita en avant, bloquant le passage entre Darius et le cheval, brandit sa massue, et l'abattit droit sur le nez du cheval. C'était un coup parfait. Le cheval se cabra, et il fut dévié de Darius à la dernière seconde, sauvant sa vie.

Darius tendit la main et essaya encore une fois d'atteindre la hache, mais elle était toujours hors de portée. Au même moment, il se sentit soudain être brusquement tiré en arrière par les entraves, reculant de plusieurs trentaines de centimètres. Il jeta un regard pour voir Drok venir derrière un des autres garçons, enrouler ses chaînes autour de sa gorge, et serrer. Darius ne pouvait pas croire ce qu'il se passait : pourquoi, s'interrogea-t-il, Drok attaquerait-il un des siens ?

Puis il réalisa : une fois qu'ils auraient gagné – ou qu'il ne resterait que six d'entre eux – les jeux du jour cesseraient. Ce garçon, mercenaire qu'il

était, voulait prendre un raccourci : tuer les autres gladiateurs.

Darius regarda avec horreur Drok étouffer l'autre garçon jusqu'à la mort, tout se déroulant si vite, le garçon s'effondra inerte dans ses bras, les yeux grands ouverts. La foule poussa des acclamations.

Drok ne perdit pas de temps. Il se jeta sur Luzi, avec l'intention manifeste de tuer autant qu'il le pouvait. Darius réalisa qu'il avait dû sentir une opportunité en Luzi, qui était un des plus petits. Ou peut-être lui en voulait-il, tout simplement.

Drok bondit sur lui, entoura ses chaînes autour de son cou, et commença à serrer, Darius vit les yeux de Luzi exorbités, grand ouverts. Il savait que s'il ne faisait rien alors bientôt Luzi serait mort.

Darius entra en action. Ignorant les cavaliers se ruant sur eux, ignorant la hache laissée dans la poussière, il se tourna à la place, plongea en avant, recula le bras, puis balança son coude dans le visage de Drok.

Un craquement s'éleva alors que Darius brisait le nez de Drok, et il tomba en arrière, au sol. Luzi se libéra de sa prise, haletant, et Raj s'avança puis donna un coup de pied net à la mâchoire, lui faisant perdre conscience.

« Ça va ? » demanda Darius à Luzi.

Luzi hocha de la tête, secoué.

Darius entendit un grondement et se tourna pour voir le second cavalier décrire un cercle, se ruant vers eux à nouveau. Un des autres gladiateurs réussit à atteindre la hache oubliée gisant au sol, la souleva et l'abattit, visant à couper les chaînes le reliant aux autres. Mais c'était un mouvement incontrôlé et imprudent, et alors qu'il l'abaissait le garçon derrière lui bougea, et il lui coupa accidentellement le pied.

Le garçon hurla de douleur, essayant de saisir son pied coupé, de sang giclait partout. Le garçon tenant la hache le dévisagea, horrifié, pétrifié sous le choc ; alors que l'autre soldat se ruait sur eux, il tendit la main, saisit la hache puis en un geste la fit tourner et trancha la tête du garçon.

La foule se déchaîna.

Les deux chevaux, tous deux armés désormais, décrivirent encore un cercle et chargèrent les garçons restant. Darius savait que cela ne s'annonçait pas bien. Cette hache était leur meilleure chance, et maintenant elle était perdue.

Darius se sentit soudain être tiré en arrière sur plusieurs trentaines de centimètres, et se tourna pour voir que certains des autres garçons couraient, tentant de se mettre hors du chemin des soldats qui s'élançaient sur eux ; Darius, à leur merci, se retrouva tiré par les chaînes. Il trébucha en arrière sur quelques trentaines de centimètres, maintenant exposé au milieu de l'arène alors que le soldat chargeait droit vers lui, lance brandie, visant son dos. Darius savait qu'il ne pourrait pas s'écarter de sa trajectoire à temps.

Darius se prépara au coup mortel – quand soudain, Kaz sur précipita en avant et le tacla, le poussant hors du chemin en le cognant avec son épaule, et le sortit de la voie du cheval arrivant.

Darius, jeté à terre, roula et se tourna ; il regarda en arrière pour voir Kaz debout là où il était quelques instant auparavant, et son cœur s'arrêta quand il vit son ami soudain transpercé par une lance, à travers la poitrine.

Kra poussa un cri, cloué au sol, tandis que la foule était galvanisée, la lance encore dans son corps, l'arme si profondément logée que le soldat ne put la faire sortir. Le soldat continua à chevaucher, exécutant un tour victorieux autour du stade sans sa lance, la foule applaudissant, comme folle.

Darius regarda son ami, étendu là, mort. Il pouvait à peine le croire. Il était mort pour lui ; sans Kaz, il ne serait pas en vie là maintenant. Il sentit le poids de la culpabilité et de la responsabilité peser lourdement sur ses épaules.

Et un désir brûlant, comme il n'en avait jamais ressenti, de vengeance.

Quelque chose se brisa net à l'intérieur de Darius ; il savait que le temps était venu. Son ami avait jeté sa vie au vent, et il était temps pour lui de faire de même.

Darius courut vers Kaz, qui gisait mort, et retira de son corps la lance du soldat de l'Empire. Il se mit debout, se tourna, et fit face à l'autre soldat qui chargeait vers lui, sa longue hache au côté, visant sa tête.

Darius visa, fit un pas en avant, et propulsa la lance. Elle siffla dans les airs avec une visée parfaite et alla droit à travers l'armure du soldat, transperçant son cœur.

La foule s'écria sous le choc tandis que le soldat de l'Empire tombait de son cheval. Il atterrit sur le sol, roula pour s'arrêter non loin de Darius, mort, sa hache à côté de lui.

Darius ne perdit pas de temps. Il se précipita en avant, ses chaînes lui laissant juste assez de marge, se saisit de la hache, et l'abattit sur ses entraves. Il trancha ensuite celles d'un autre garçon ; puis un autre.

Le soldat de l'Empire restant, au milieu de son tour d'honneur, tourna et chargea. Alors qu'il faisait maintenant face à des gladiateurs libérés, quelques-uns armés, Darius put déceler de l'incertitude dans ses yeux. Après tout, son ami était désormais mort ; l'Empire n'était plus intouchable.

Le soldat dégaina son épée tout en chevauchant, la brandit haut, et l'abattit droit sur Darius. Ce dernier se tint là, tenant la longue hache de guerre devant lui avec les deux mains, inébranlable, patientant. Alors que le soldat l'atteignait, Darius s'écarta, maintenant libre de le faire avec ses chaînes brisées, leva la hache, et frappa. Il fendit l'épée du soldat, et un grand fracas résonna, avec une nuée d'étincelles, alors qu'il sectionnait l'épée en deux. Le coup, toutefois, fit aussi voler en éclats la tête de la hache, laissant Darius avec seulement un long bâton clouté.

Le soldat le dépassa, choqué, tandis que la foule applaudissait, et en rage, il fit demi-tour à nouveau.

Darius, libre de ses entraves, n'attendit plus. Il s'élança à travers l'arène, n'attendant pas pour le rencontrer.

Le soldat parut surpris de voir Darius charger. Il n'était pas prêt. Il baissa la main pour tirer son autre épée, mais Darius était déjà sur lui, et en un

geste rapide, tout en courant, Darius frappa de son bâton, visant les membres du cheval. Le coup les faucha, et le soldat vola tête la première dans la poussière.

La foule poussa des acclamations.

Darius ne perdit pas de temps. Il bondit sur le dos du soldat et enroula ses chaînes autour de son cou. Il serra, tenant bon de toutes ses forces tandis que le soldat tressautait.

« C'est pour Kaz », dit Darius.

La foule bondit sur ses pieds, criant comme des fous, tandis que Darius avec tout ce qu'il avait, étranglant l'énorme soldat de l'Empire, de deux fois sa taille. Darius, les mains en sang, ne céderait pas, pas même contre sa vie. Il en devait autant à Kaz, au moins.

Enfin, le soldat arrêta de bouger.

Darius perdit tout sens des réalités tandis qu'un cor sonnait quelque part, la foule devint surexcitée, et il sentit des mains sous ses bras, les mains de ses frères, le relevant sur ses pieds.

Le monde tournoyait autour de lui, et cela lui prit un moment pour réaliser que c'était terminé.

Pour réaliser que lui, Darius, avait fait l'impossible.

Il avait gagné.

Chapitre quinze

Volusia était assise à la tête d'une étincelante table dorée et semi-circulaire à l'intérieur du Hall de la Capitale, et contemplait la foule d'hommes devant elle, se sentant triomphante. Siégeant à l'opposé d'elle, à l'autre extrémité de la table, se tenait le commandant ses armées de l'Empire, avec une douzaine de ses généraux assis à côté de lui, et derrière eux, cent sénateurs de l'Empire, tous vêtus des robes blanches et écarlate seyant à leur rang. Tous le fixaient du regard, sourcils froncés, avec un mélange de mépris et d'anxiété, alors qu'ils se préparaient à entendre son jugement.

Volusia les regarda tous, étudia leurs visages, laissant le silence s'attarder, leur permettant de réaliser qu'elle avait le contrôle maintenant – et savourant son pouvoir sur eux. Grâce à elle, ses forces avaient réussi à prendre la cité capitale ; ils avaient massacré tous les soldats de l'Empire à l'intérieur de ses murs et ses armées avaient rempli la capitale, fourmillant à l'intérieur avant de sceller les portes derrière eux. Bien sûr, au delà des murs de la capitale, de l'autre côté de la cité, demeuraient des centaines de milliers de soldats de l'Empire hostiles, grouillant tous à l'extérieur, attendant d'entendre les termes de reddition. Avec le temps ils pourraient rentrer – mais pour le moment, au moins, elle et ses hommes étaient en sécurité, attendant les termes de cette négociation.

Volusia était assise là, leur faisant tous face, les paumes sur la table dorée, savourant le moment. Elle, une jeune fille, avait défié tous ces vieux hommes, ces vieux hommes usés qui avaient gouverné l'Empire pendant des siècles avec une main de fer. Elle était assise en ce moment même dans le véritable siège de pouvoir, dans le Hall de la Capitale, à la tête de la Table d'Or, la place réservée seulement aux dirigeants de l'Empire. Elle avait réussi l'impossible. Tout ce qu'il restait à faire était de négocier avec ces hommes, d'acquiescer le reste des armées de l'Empire, et une fois pour toutes, prendre le contrôle suprême de l'Empire.

« Reine Volusia », résonna une voix à travers le hall.

Volusia jeta un coup d'œil pour voir un des sénateurs s'avancer à côté du général, menton haut, les yeux baissés sur elle avec défi.

« Vous nous avez rassemblés pour entendre nos termes de reddition. Nous vous les présenterons. Si vous êtes d'accord, alors tout sera harmonieux entre nous. Nos forces reconnaîtront les vôtres, et vous gouvernerez l'Empire conjointement à nous. »

Volusia le fixa du regard fermement, agacée qu'il ose essayer de lui dicter les termes.

« Déesse Volusia », corrigea-t-elle.

Le sénateur la dévisagea avec surprise, ne s'attendant manifestement pas à cette réponse, et le commandant des armées de l'Empire se mit debout, mit le poing sur la table, et la fusilla du regard.

« Vous avez gagné par la sorcellerie, la tromperie et la ruse », grogna-t-il avec une voix profonde. « Vous n'êtes pas ma Reine, et vous n'êtes certainement pas une Déesse. Vous êtes juste une jeune fille, une jeune fille arrogante, qui a eu de la chance bien trop de fois. Votre chance tournera, je vous l'assure. »

Elle sourit en retour.

« Peut-être », répondit-elle, « mails il semblerait, Commandant, que votre chance l'ait déjà fait. »

Il rougit, son air renfrogné se renforça, et elle remarqua qu'il jetait un coup d'œil à son fourreau, maintenant vide ; puis il leva les yeux et parcourut les abords de la pièce, vit les centaines de soldats alignés, tous l'épée à la main, et il se ravisa de faire des gestes inconsidérés.

Il soupira amèrement.

« Je suis prêt à vous abandonner tous mes hommes », dit-il. « Des centaines de milliers d'hommes à l'extérieur de ces murs. En retour, vous me donnerez à nouveau le commandement de mes hommes, avec la dignité et le respect seyant à un commandant de l'Empire. »

« En outre », intervint le sénateur à côté de lui, « vous nous reconnaissez, les cent sénateurs qui ont toujours servi la République de l'Empire, dans nos rôles légitimes, et nous partagerons le pouvoir conjointement avec vous, comme nous l'avons toujours fait avec chaque Commandant Suprême. Nous laisserons derrière vos atrocités, par souci pour la guerre, et vous prendrez toutes les décisions avec nous. »

Volusia esquisssa un sourire narquois, réalisant combien ces hommes étaient déconnectés de la réalité. Ils pensaient qu'elle n'était qu'une simple commandante : ils n'avaient aucune idée qu'ils s'adressaient à une Déesse. La grande Déesse Volusia.

Elle fit attendre pour sa réponse, et les sénateurs et généraux la dévisagèrent, manifestement mal à l'aise avec le long silence, clairement incertains de ce qu'elle pourrait faire ensuite.

Le sénateur, nerveux, s'éclaircit la gorge.

« Si vous n'acceptez nos termes », s'écria le sénateur, « si vous essayez de nous désobéir de quelque manière que ce soit, soyez certaine que vous et vos hommes mourront ici aujourd'hui. Oui, vos soldats remplissent la capitale. Mais n'oubliez pas que derrière ces murs de la capitale se tiennent dix fois vos soldats – et au delà de ça, au delà de la mer, il y a le million d'hommes de Romulus, qui maintenant même ont été rappelés de l'Anneau pour revenir à notre service. »

« Et dans les autres cornes de l'Empire », cria un autre sénateur, « attendent des millions de soldats supplémentaires en train d'être appelés maintenant pour vous détruire. »

Le sénateur sourit.

« Donc, vous voyez », ajouta-t-il, « vous êtes grandement dépassée en nombre, cernée de tous les côtés. »

« Si vous refusez l'offre », grogna le commandant de l'Empire, « vous mourrez à l'intérieur de ces murs. Tout comme votre mère. »

Volusia sourit.

« Comme ma mère ? Ne savez-vous donc pas que c'est *moi* qui a tué ma mère ? »

Ils regardèrent tous vers elle, horrifiés, pris par surprise.

« Je ne serais pas abattue ici aujourd'hui, ou demain, ou même durant cette vie. Je sais que je suis en sous-nombre, et je sais que si je n'accepte pas vos termes, nous mourrons tous. C'est pourquoi je suis venue ici pour les accepter. »

Le commandant de l'Empire et les sénateurs la fixèrent du regard, et elle put voir surprise et soulagement sur leurs visages.

« Une sage décision », dit le sénateur.

Volusia se mit debout, ses hommes immédiatement à côté d'elle, et elle marcha lentement autour de la table, jusqu'à ce qu'elle se tienne en face du commandant de l'Empire.

La tension était palpable dans l'air, elle leva les yeux vers lui ; il était un homme grand et large de la race de l'Empire, avec la peau jaune luisante, les petites cornes, et il était couvert de cicatrices. Il lui sourit, plus une grimace, arrogant, suffisant, tandis qu'elle se rapprochait. Il s'était à l'évidence attendu à cette reconnaissance de son pouvoir.

« Je reconnaîtrais votre place dans mon Empire, en tant que chef de mes hommes », dit-elle. « Embrassez mon anneau, admettez mon autorité, et vous aurez une place dans mon Empire pour toujours. »

Elle tendit la main droite. À son annulaire se trouvait un grand anneau d'onyx, étincelant, et le commandant la dévisagea, sceptique, débattant. Son visage rougit.

Puis, lentement, il tendit la main, prit la sienne, et embrassa l'anneau.

Ce faisant, soudain, il se figea. Ses yeux lui sortirent de la tête et son corps tout entier commença à trembler.

Quelques instants après, il agrippa sa gorge, du sang coulant de sa bouche, et il s'effondra au sol, mort.

Tous ses hommes baissèrent les yeux sur lui, estomaqués, figés sous le choc.

Au même moment, les hommes de Volusia bondirent de tous les coins de la pièce, épées au clair, descendant sur le groupe de sénateurs et généraux. Il n'y avait nulle part où courir pour eux. Les hommes de Volusia les abattirent, les massacrant là où ils se tenaient.

La pièce fut bientôt rouge de sang, qui giclait sur Volusia, tandis qu'elle esquissait un grand sourire et riait, s'en délectant, chérissant chaque corps qui tombait à ses pieds, le sang qui coulait à travers ses orteils. Elle affectionnait en particulier son anneau d'onyx, emplí d'un poison si mortel que même en touchant les lèvres de quelqu'un le condamnait à la mort. C'était un tour qu'elle n'avait pas utilisé depuis plusieurs années – mais elle avait vu sa mère

l'employer souvent.

En fin de compte, quand la pièce tomba dans le silence, sans rien d'autre hormis le gémissement de quelques hommes, le bruit de ses hommes marchant à travers la pièce et poignardant des corps pour s'assurer qu'ils soient morts, Volusia se baissa et posa ses paumes dans la mare de sang. Elle ferma les yeux et sentit l'essence vitale de ses ennemis dans ce sang. Tous ceux qui osaient s'opposer à elle étaient désormais morts.

Volusia se tourna et lentement marcha à travers les portes doubles menant au balcon, surplombant la capitale tout entière. Elle sortit, sous les deux soleils couchants, et put voir en contrebas tous ses hommes inondant la capitale, tuant des citoyens. Elle baissa les yeux avec un grand contentement en regardant une statue d'Andronicus renversée au sol – puis une statue de Romulus. Elles atterrirent dans un grand fracas, de la poussière de marbre vola dans les airs, et ses hommes poussèrent des hourras.

La foule se sépara en deux, et ce faisant s'avança une immense statue en or de Volusia, de trente mètres de haut, allongée sur le dos, étayée sur un long chariot avec des roues. Elle l'avait fait rouler depuis Volusia elle-même, sachant qu'un jour elle pourrait la placer dans la capitale. Elle contempla avec une grande satisfaction la vision qu'elle avait déjà vue plusieurs fois dans son esprit : des centaines de ses hommes, utilisant des cordes, la soulevèrent lentement, la mettant en place, au centre de la capitale. Sa statue s'éleva, brillant dans les soleils, plus grande que quoi que ce soit dans la capitale. Ses hommes laissèrent échapper une clameur quand elle se tint bien en place.

Son peuple se tourna et leva les yeux vers elle au balcon, et leurs cris s'intensifièrent.

« Volusia ! Volusia ! »

C'étaient des cris d'extase, une clameur de triomphe. Elle écarta les bras et baissa les yeux sur eux, son peuple. Elle était une Déesse maintenant, et tous ces hommes qu'elle avait créés étaient ses enfants. Elle sentait leur adulation tandis qu'elle étendait les paumes, l'adulation de tous ses enfants.

Volusia regarda au delà vers l'horizon, au delà des murs de la cité, et vit toutes les armées de l'Empire emplissant le paysage, vociférant pour pénétrer à l'intérieur des murs. Elle savait, aussi, qu'au delà d'eux, quelque part à l'horizon, une grande armée était en route.

Un gros orage arrivait. Et elle s'en réjouissait.

Chapitre seize

Gwendolyn marchait lentement, encore faible, s'appuyant encore occasionnellement sur Kendrick et Steffen près d'elle, Krohn à ses côtés, et rejointe par son entourage, les derniers vestiges de l'Anneau, tandis qu'ils étaient conduits dans le château le plus spectaculaire qu'elle ait jamais vu. Son cœur battait plus fort en prévision de la rencontre avec le Roi et la Reine pendant qu'elle avançait, escortée par leurs chevaliers. Elle essayait de comprendre comment quelque chose de si glorieux pouvait exister ici, au milieu d'une telle étendue désolée : ce château était resplendissant, avec de hauts plafonds, des sols lisses et pavés, et des vitraux laissant entrer les deux soleils du ciel du désert. De bien des manières, marcher dans ce château de la Crête lui rappelait quand elle marchait dans la Cour du Roi ; elle trouvait les similitudes étranges, comme si une réplique existait ailleurs dans le monde.

Illuminé par la douce lueur voilée filtrant à travers les fenêtres se tenaient des centaines de curieux, vêtus de beaux et élégants atours, se rassemblant de chaque côté du tapis somptueux pour les regarder passer. Tandis que Gwen et les autres déambulaient le long du tapis, tous ces gens la dévisageaient, comme s'ils étaient des objets de curiosité. Manifestement l'annonce de leur arrivée s'était répandue rapidement dans cette cour, et la manière dont ils restaient bouche bée devant eux, de petits enfants se pressant dans les jupes de leur mère, il était clair qu'ils n'avaient jamais reçu de visiteurs ici, en particulier venant d'au delà de la Crête. Ils les regardaient comme s'ils étaient des extraterrestres qui étaient tombés du ciel.

Gwen les observait, elle aussi ; elle enregistrait leurs tenues, leurs manières, et elle fut incroyablement impressionnée. C'était à l'évidence une société raffinée et civilisée, les femmes portaient de magnifiques soies et dentelles, les bijoux les plus finement ouvragés. Tous étaient bronzés, en forme, en bonne santé, et ces gens lui rappelaient ceux qu'elle avait vus à la Cour du Roi. Cependant le resplendissement ici était même plus grand. Non seulement cela exsudait la richesse, mais aussi la force et l'invincibilité. Indubitablement ce pays avait existé ici depuis des centaines d'années. D'une certaine étrange façon, c'était si similaire à l'Anneau que c'était comme retourner chez soi.

Mais de l'autre côté, c'était aussi différent. Les gens ici avaient un air semblable à ceux de l'Anneau, mais ils se coiffaient si différemment, les hommes avec de crânes complètement rasés et de longues barbes au blond clair, et les femmes avec des cheveux raides, blond tirant sur le blanc, quelques-unes avec des tresses, d'autres non. Les garçons arboraient des chevelures d'un blond foncé, il sembla à Gwen qu'ils ne les rasaient que quand ils devenaient des hommes.

Alors qu'ils poursuivaient le long du tapis, Gwen vit devant elle un immense trône d'or et d'ivoire, élevé sur une plateforme, avec plusieurs

marches dorées menant à lui. Dessus étaient assis un homme et une femme, visiblement leurs Roi et Reine. Le Roi, peut-être la quarantaine, musculeux, avait aussi le crâne rasé, avec une longue barbe claire et dorée. Il portait un manteau de soie pourpre, une cote de mailles en platine, pas de chemise, et des bracelets de force en platine. Derrière lui se tenaient une dizaine de guerriers, la main reposant sur leur épée.

Le Roi se mit debout tandis Gwen et son entourage se rapprochèrent, et Gwen put voir ses muscles saillants quand qu'il se levait dans toute sa hauteur et élargissait ses épaules. Il paraissait être le symbole même de la force, un homme qui avait été nommé Roi de droit, et non par héritage. Il avait le corps d'un grand guerrier et dégageait une aura de pouvoir, de contrôle et d'invincibilité.

Mais il souriait aussi avec bonté, Gwen pouvait voir compassion et justice dans ses yeux – et se sentit immédiatement à l'aise.

Gwen et les autres s'arrêtèrent devant lui, à peut-être six mètres, et le Roi descendit lentement tandis que la foule faisait complètement silence. Le Roi les examina, à l'évidence étonné de leur présence.

« Mon Roi », dit une voix, et Gwen jeta un regard pour voir un des conseillers du Roi, avec une longue barbe grise, tenant un bâton, vêtu d'une tenue royale pourpre. « Ce sont les étrangers, mon seigneur, qui ont été trouvés dans le désert. Ce sont ceux qui ont passé la Crête. »

La foule poussa un cri de surprise, et Gwen put sentir leurs yeux la transpercer, les regardant elle et les autres avec une curiosité dévorante. Le Roi, lui aussi, les examina de la tête aux pieds, ses pétillants yeux gris croisant ceux de Gwen.

Un long silence s'ensuivit, jusqu'à ce que finalement le Roi se racle la gorge. Il regarda Kendrick.

« Êtes-vous le chef de ce groupe ? » lui demanda-t-il, la voix profonde, tonnante à travers la pièce, emplies d'autorité.

Kendrick secoua la tête, et Gwen s'avança.

« Non », répondit Gwen, la voix encore rauque. « Je suis leur Reine. »

Les yeux du Roi s'écarrillèrent de surprise, et la foule s'exclama.

« Reine ? » répéta-t-il, de la surprise dans la voix. « Reine de quoi ? Personne ne nous a jamais atteints depuis au delà de la Crête. Cette situation est extraordinaire. Au premier abord nous vous avons pris pour des déserteurs, mais à l'évidence ce n'est pas le cas. Avez-vous vraiment réussi à traverser la Grande Désolation ? Venez-vous d'un d'autre endroit ? »

Gwen hocha solennellement de la tête, croisant ses yeux, et avec un grand effort, elle réussit à articuler ses mots suivants avec une voix éraillée.

« Nous l'avons, mon seigneur », répondit-elle. « Nous sommes venus depuis l'autre côté de la mer. »

Un sursaut vint de la foule, et les yeux du Roi s'écarrillèrent tandis qu'il les examinait avec étonnement.

« À travers la mer ? » demanda-t-il, incrédule.

Gwen acquiesça.

« Nous avons fui notre terre natale, détruite par l'Empire. Nous sommes des exilés du Royaume de l'Anneau. »

Une exclamation de surprise encore plus grande se propagea dans la foule, tandis qu'un long murmure stupéfait s'élevait. Gwen pouvait voir le choc s'inscrire sur le visage du Roi.

Finalement, la foule se calma, et le Roi s'adressa à elle.

« D'après les rumeurs, l'existence de l'Anneau est un mythe », dit-il, l'examinant avec scepticisme. « Une grande terre, au milieu d'un vaste océan, protégée par un canyon, par l'Anneau d'un Sorcier. Un lieu mythique, protégé par cet Anneau de tous les dangers, de tout mal. Est-ce l'endroit dont vous affirmez être originaires ? »

Gwendolyn opina solennellement.

« Il était libre de tout mal », dit-elle tristement, « autrefois. Mais plus maintenant. C'est pourquoi nous nous tenons ici aujourd'hui. L'Anneau du Sorcier a été brisé ; le pouvoir qui était autrefois le nôtre n'est plus, détruit par Romulus, par un autre pouvoir magique. Notre périple depuis a été long et dur. Nous avons navigué à travers l'océan pour échapper à l'Empire. »

Le Roi la regarda, perplexe.

« Vous êtes venus dans l'Empire pour échapper à l'Empire ? »

Gwendolyn hocha de la tête.

« Un dirigeant doit prendre des décisions difficiles en temps de crises », expliqua-t-elle, « et c'est la décision que j'ai prise. En sous-nombre, nos jours étaient comptés, nous avions besoin de trouver la meilleure cachette – et n'avons pensé à aucun autre meilleur endroit pour nous cacher que le giron de notre ennemi. » Gwen parcourut les environs du regard. « Une notion, mon seigneur, que je suis sûre vous et votre peuple peuvent saisir. »

Il sourit.

« Que trop bien. » répondit-il. Il examina Gwen avec un respect renouvelé. « Donc vous êtes leur meneuse. »

Gwen acquiesça.

« Vous voyez devant vous ce qu'il reste de l'Anneau », répondit-elle. « Mon père était Roi avant moi et son père avant lui. Nous descendons d'une longue lignée de Rois MacGil. »

Le Roi lui-même poussa une exclamation cette fois, tout comme toute la foule avec lui. Il la dévisagea avec stupéfaction.

« *MacGil*, avez-vous dit ? » demanda-t-il.

Gwen hocha de la tête.

« *Nous* sommes des MacGils », dit le Roi.

La foule éclata en un murmure agité, tandis que Gwen échangeait un regard hébété avec Kendrick et les autres. Elle regarda à nouveau le Roi, surpris, et pour la première fois, en examinant son visage, sa mâchoire, elle commença à voir là quelque chose de subtil qui ressemblait à son peuple.

« Il y a des siècles, nous étions un », dit Aberthol, faisant un pas en

avant, sa vieille voix rauque. « Les MacGils sont originaires de la même famille, des deux côtés de la mer. »

Tandis que la foule murmurait, le Roi l'examina, frottant sa barbe, traitant tout cela.

« Mon Roi », dit une voix.

Le Roi se tourna, et Gwen vit debout à côté de lui un guerrier effrayant, des rides d'inquiétudes gravées sur le front, le seul parmi eux à avoir une longue barbe noire. Il regardait Gwendolyn et les autres avec désapprobation.

« Je sympathise avec le sort de ces étrangers », dit-il, tandis que la pièce sa calmait, « mais vous ne devez pas les accepter ici. Jamais auparavant nous n'avons autorisé des étrangers à l'intérieur de la Crête – ils ont sûrement laissé une piste bien voyante dans le désert. Cette piste mènera à nous. La Crête est demeurée secrète, n'a jamais été découverte, à cause de la précaution de nos ancêtres. Si l'Empire suit leur trace, cela pourrait mener à notre ruine. Nous devons les renvoyer de là où ils sont venus, dans la Grande Désolation, et laisser l'Empire les trouver dans le désert. Le futur de notre pays est en jeu. »

Un long silence tendu s'ensuivit, tandis que l'expression du Roi s'assombrissait. Il étudia Gwen et les autres, frottant sa barbe, à l'évidence troublé par la décision qui s'offrait à lui.

Finalement, il soupira, et alors qu'il commençait à s'exprimer, la pièce fit silence.

« Nous partageons la même lignée », dit le Roi, regardant Gwendolyn. « Les mêmes ancêtres. Et, en outre, le même nom. L'hospitalité est une responsabilité sacrée. Je ne vous renverrais pas dans le désert. Quels que soient les risques. »

Gwen soupira de soulagement, et ressentit un élan de gratitude pour ce Roi bon et brave. Elle savait que n'importe quelle autre décision aurait signifié sa condamnation à mort.

« Vous êtes les bienvenus ici », ajouta le Roi. « Vous resterez ici. Vous vivrez avec nous, et ferez partie de notre peuple. Vous nous direz votre histoire, tout à propos de vos vies, ce qui vous a mené ici, vos labeurs, vos batailles, votre peuple – et nous vous raconterons les nôtres. »

« Mais ce n'est pas le moment. À présent vous allez vous reposer et récupérer, et quand le soleil passera, nous ferons une grande fête royale. Je rassemblerais toute notre famille, et vous nous direz tout. Pendant ce temps, notre château est votre, mes amis. »

Le Roi s'avança, s'arrêta devant Gwen, posa ses deux mains sur ses épaules, se pencha, et embrassa son front, puis sourit en se baissant pour caresser Krohn. Il se tourna vers Kendrick, serra son avant-bras, puis alla le long de la ligne, saluant chacun des hommes, les regardant chacun solennellement dans les yeux.

« Mon Roi », dit Gwen, « nous acceptons gracieusement. Mais avant que je puisse me reposer et récupérer, je dois vous dire que nous sommes

venus ici pour une mission urgente. »

Il reporta son regard sur elle, curieux, tandis que la pièce retombait une fois encore dans le silence.

« Quand nous sommes arrivés dans l'Empire », poursuivit Gwen, nous avons été accueillis avec la plus grande hospitalité par les esclaves en périphérie de Volusia. Menés maintenant par Darius, ils sont au milieu d'une grande révolte, et affrontent l'Empire au combat. Nous avons fait tout ce chemin, avons traversé le désert, avec la promesse solennelle de trouver de l'aide, de demander à ce que vos armées y retournent avec nous, rejoignent Darius, et aident à assurer leur liberté, à détruire l'Empire. »

La foule murmura, impatiente et agitée, et le Roi regarda en arrière d'un air sévère. Il fit un signe de la tête à un de ses conseillers, qui approcha rapidement et tendit un parchemin à Gwendolyn.

« Ma Reine », dit-il, alors qu'elle le prenait. « C'est arrivé par l'aigle de ce matin. Des nouvelles de Volusia : les gens dont vous parlez ont été pris dans une embuscade, massacrés. Pas un n'a survécu. »

Gwendolyn lut le parchemin avec des mains tremblantes, et son cœur commença à se briser en elle. Elle ne pouvait le croire. Morts. Tous. Elle eut immédiatement le sentiment que c'était de sa faute, comme si elle les avait tous abandonnés. En son for intérieur elle avait envie de mourir. Son sentiment d'avoir une mission, qui la faisait continuer, s'effondra sous ses yeux.

« Non ! » cria une voix, et Gwen se tourna pour voir Sandara pleurant dans les bras de Kendrick. « Mon frère ! »

« Je suis désolé, ma Reine », dit le Roi. « Mais votre foyer est ici maintenant. Avec nous. »

Avec cela, le Roi se détourna et un cor fut sonné. La foule commença à se disperser, et Gwen se tint là, se sentant vidée, déchirée par des émotions partagées. Retrouverait-elle un jour Thorgrin ? Guwayne ?

Et à quoi, se demandait-elle, ressemblerait leur futur désormais ?

Chapitre dix-sept

Godfrey, éveillé, les yeux cernés, debout toute la nuit, enleva lentement l'écharpe rouge, retenant son souffle pour ne pas être infecté par la peste, le levant par-dessus sa tête tout en examinant les environs dans la pénombre précédant l'aube. Tout était enfin silencieux et immobile dans la cellule de la prison, le seul son qui pouvait être entendu était la respiration du garde, constante et régulière, et le ronflement léger des prisonniers. Le temps était venu.

Cela avait été une des nuits les plus éprouvantes de sa vie, allongé dans une fosse infectée par la peste, respirant dans l'écharpe rouge et tentant de son mieux de détourner sa bouche pour ne pas l'attraper. Godfrey s'assit lentement, les muscles courbaturés, après avoir impatiemment attendu ce moment durant toute la nuit. Cela avait été une nuit pénible, un des prisonniers à côté duquel il était resté allongé était mort à un moment dans la nuit. Godfrey se souvenait du moment exact où c'était arrivé, son visage contre le sien, laissant échapper un dernier souffle, le corps tremblant, puis devenant aussi raide qu'une planche. Godfrey s'était à peine retenu de vomir.

Godfrey avait fait de son mieux pour respirer dans l'autre direction, et priait Dieu de toutes ses forces pour ne pas attraper la peste que ce type avait, quelle qu'elle soit. Godfrey pensa qu'il n'avait pas grand-chose à perdre : s'il ne réussissait pas à s'échapper, il serait exécuté d'ici quelques heures, de toute manière.

Godfrey, grâce à son Roi de père autoritaire, avait été jeté dans une cellule bien trop de fois, même pour seulement quelques jours, son père avait toujours essayé de lui donner une leçon qu'il ne pouvait jamais vraiment apprendre. Vigilant aux rythmes à l'intérieur d'une cellule de prison, Godfrey analysa tous les sons et sens de l'environnement de la prison, s'assurant que tout était prêt avant de bondir. Une prison, Godfrey le savait, avait ses propres bruits et rythmes : il connaissait le son dans une prison juste avant que des prisonniers soient sur le point de déclencher une émeute ; il connaissait le bruit qui précédait un garde mettant une raclée à quelqu'un ; il connaissait le bruit d'un nouveau prisonnier entrant dans un bloc ; et il connaissait le bruit de quelqu'un sur le point d'être emmené.

Et plus important, il connaissait le son d'un garde en train de s'endormir.

Godfrey se tourna et braqua les yeux sur le garde de l'Empire, qui se tenait à côté de la cellule, sa tête tombante, le menton touchant la poitrine, les épaules avachies et détendues. Juste comme Godfrey les voulaient. Ses yeux se concentrèrent sur les clefs, un petit trousseau de clefs d'argent à la taille du garde, et il sut que c'était le moment.

Godfrey s'assit subrepticement, son corps trop lourd, souhaitant avoir perdu vingt kilos. Un de ces jours il arrêterait de boire – mais définitivement

pas aujourd'hui. Godfrey baissa lentement l'écharpe rouge et l'enroula à la place autour de sa taille ; il savait qu'elle se montrerait utile plus tard.

Godfrey grimpa et poussa le corps mort, repoussant le prisonnier infecté par la peste comme il en avait été mort d'envie toute la nuit, ravi de ne plus avoir son poids sur lui, puis lentement il se mit à genoux. De là, il se mit sur ses pieds, accroupi. Ses jambes s'étaient engourdies, et il leur donna un moment pour se ranimer avant de bouger.

Godfrey regarda le corridor à gauche et à droite, ne vit aucun signe de gardes patrouillant dans les halls. Évidemment, c'était logique : c'était le milieu de la nuit, et un garde debout devant une cellule verrouillée aurait dû être suffisant – en particulier avec des prisonniers aussi pathétiques que Godfrey, son équipe et les autres pauvres âmes là-dedans avec eux. En effet, alors que Godfrey regardait derrière ces barreaux, il vit Akorth et Fulton endormis profondément, même s'il leur avait dit de rester éveillés, ronflant si bruyamment que cela lui donnait une couverture. Pour une fois, il était heureux qu'ils ronflent.

Ario et Merek, cependant, Dieu merci, l'avaient écoutés et étaient assis là, chacun dans son coin, le fixant avec leurs yeux hagards, l'observant, parfaitement réveillés. Encore une fois, Godfrey se demanda si ces deux-là ne dormaient jamais.

Godfrey s'élança comme une flèche à travers le couloir, sur la pointe des pieds comme un chat, se déplaçant aussi silencieusement qu'il le pouvait, impressionné par son propre silence. Il alla droit vers les clefs du garde, et avec des mains tremblantes, il s'accroupit à côté de lui et batailla avec son mousqueton. Il réussit à les détacher, et ce faisant, il tint le trousseau de clefs serrées ensemble, pour qu'elles ne tintent pas. Il les examina rapidement, détermina laquelle était la bonne, l'inséra délicatement dans le verrou, et tourna aussi silencieusement et doucement que possible.

Avec le doux bruit du loquet tournant, la porte de la cellule ouvrit, et Godfrey la regarda fixement, surpris, stupéfait que cela ait vraiment fonctionné.

Merek et Ario, qui n'avaient nul besoin d'être aiguillonnés, étaient déjà à la porte – mais Godfrey fit un geste en direction d'Akorth et Fulton, Ario pivota et se dépêcha vers eux, leur donna durement un coup dans le dos et couvrit leur bouche pour qu'ils ne crient pas. Ils se mirent maladroitement sur pieds et commencèrent à se glisser vers la porte de la prison.

Godfrey était impressionné. À part Akorth et Fulton qui n'étaient pas réveillés et prêts, tout se passait bien, selon le plan dans sa tête. Avec une poussée d'optimisme, il réalisa que son plan fou pourrait en fait fonctionner.

Juste quand ils atteignaient tous la porte, un prisonnier au fond de la cellule, un homme en surpoids avec un énorme ventre et des yeux étroits, bondit sur ses pieds.

« Où est-ce que vous allez tous ? » tonna-t-il. « Attendez-moi ! »

Godfrey ressentit une poussée de rage face à la stupidité de ce gars, qui

fit un vacarme tandis qu'il se hissait à travers la cellule. Le cœur battant, Godfrey commença à se tourner pour voir si le garde s'était réveillé.

Il n'en eut pas l'occasion. Godfrey sentit les mains puissantes du garde attraper l'arrière de ses cheveux et sentit soudain sa tête percuter les barreaux de fer, encore et encore, sa tête douloureuse à chaque assaut.

Le prisonnier bruyant se précipita en avant et essaya de se passer la porte ouverte, et comme il le faisait, le garde la ferma en claquant ; le prisonnier hurla alors que son bras était écrasé dedans, coincé.

Finalement, le garde relâcha sa prise, et Godfrey se retourna pour voir Ario courir derrière lui et donner un coup de pied à l'arrière du genou du garde, le faisant tomber sur un genou.

Merek plongea ensuite en avant et écrasa sa tête contre les barreaux.

Mais ce garde était invincible. Il rebondit, tendit le bras, agrippa Merek, et le lança, et lui fit heurter les barres ; puis il fit volte-face et donna un coup de coude à Ario, le faisant tomber à terre. Akorth et Fulton se tenaient là, inutiles, et Godfrey sut qu'il devait agir rapidement ou alors risquer de tout perdre.

Godfrey se souvint de l'écharpe rouge à sa taille. Alors que le garde lui tournait le dos pour achever Merek, Godfrey se jeta en avant, bondit sur le garde, et enroula l'écharpe autour de son cou. Il s'accrocha de toutes ses forces et tira.

Le garde devint fou, grognant, tournoyant, courant dans tous les sens – mais Godfrey tint bon de toutes ses forces, serrant, refusant de lâcher. Il savait que cette écharpe était sa planche de salut.

Le garde pivota et écrasa son dos, avec Godfrey dessus, dans les barreaux de fer encore et encore ; Godfrey eut le souffle coupé, eut l'impression d'être écrasé.

Et pourtant, à son crédit, il tint bon.

Merek se remit sur pieds, se précipita en avant, et donna un coup de poing dans le ventre du garde. Enfin, par bonheur, il tomba à genoux, Godfrey tenant toujours bon.

Ario, Akorth et Fulton se précipitèrent en avant, rouant tous le garde de coups, encore et encore et encore, jusqu'à ce qu'il tombe enfin à plat ventre.

Merek s'élança en avant, aida Godfrey à tenir l'écharpe, et tous deux serrèrent même plus fort.

Pourtant le garde, invincible, comme un animal qui refusait de mourir, continuait à haleter.

En fin de compte, il arrêta de bouger.

Godfrey lâcha prise, les mains tremblantes, et tous quatre se dévisagèrent en silence, tous sous le choc de ce qui venait de se produire.

« Ouvrez cette fichue porte immédiatement ! » cria l'autre prisonnier, son bras toujours coincé dans la porte.

Godfrey se mit debout et le fixa des yeux, furieux.

« Tu as de la chance que je ne te tue pas », dit-il.

Godfrey se tourna avec les autres, et comme un, eux quatre, une équipe endurcie maintenant, coururent le long des couloirs, gagnant en vitesse, prenant des tours et détours, la lumière du jour droit devant.

« Vers où maintenant ? » demanda Ario, regardant vers Godfrey, enfin avec respect.

« N'importe où », répondit-il, « sauf ici. »

Chapitre dix-huit

Ragon se tenait au bord du tertre herbeux à l'extrémité de l'Île de Lumière, et contempla le vaste océan devant lui, se demandant où Thorgrin pouvait être. Il était parti si abruptement, cela avait pris Ragon par surprise – et rarement dans sa vie Ragon avait été pris au dépourvu. D'une manière ou d'une autre, pour la première fois dans sa vie, il ne l'avait pas prévu.

Ragon avait été si certain de la manière dont les choses allaient se dérouler : il avait prévu l'arrivée de Thorgrin sur l'île, et avait pensé qu'il avait prévu la réunion de Thorgrin et Guwayne, bien que sa vision sur cela ait été trouble.

Et pourtant il était certain qu'il n'avait pas anticipé le départ si brutal de Thorgrin, en particulier au milieu de la nuit. Au début il avait été complètement décontenancé quant à la raison pour laquelle c'était arrivé – jusqu'à ce qu'il voie, haut dans les cieux, l'ombre passer, un démon relâché de l'enfer, et il avait réalisé exactement ce qu'il s'était passé. Thorgrin avait été trompé ; il avait été induit en erreur, était devenu la proie d'une des forces ténébreuses du monde souterrain. Cela devait être des forces très puissantes, en effet, se rendit compte Ragon, si elles pouvaient atteindre jusqu'à l'Île de Lumière et pouvaient affecter un guerrier et druide tel que Thorgrin.

Cela faisait craindre Ragon pour le futur de Thorgrin. Quels pouvoirs colossaux pouvaient potentiellement être à l'œuvre dans l'univers, pouvaient utiliser Thorgrin comme leur jouet ? Pourquoi Thorgrin était-il si important pour qu'ils le visitent personnellement ? Thorgrin était manifestement plus puissant que ce dont Ragon s'était rendu compte ; il avait sous-estimé sa grande destinée. Il l'avait sous-estimé, et avait sous-estimé les forces à l'œuvre autour de lui.

Guwayne, dans les bras de Ragon, commença à pleurer, et Ragon le berça, baissant le regard dans ses yeux, gris comme ceux de Thorgrin.

« Shhh. »

Ragon berça Guwayne, et ce dernier se fit immédiatement silencieux. Il sentait la chaleur du jeune enfant tandis qu'il l'apaisait pour l'endormir. Il ressentait un grand honneur en tenant cet enfant, pour qui il avait vu les présages d'un destin encore plus grand.

Mais Ragon était dérouté d'être encore en train de tenir Guwayne, que Thorgrin ne soit pas encore réuni avec lui et ne l'ait pas encore emporté. Il s'était attendu à abriter Guwayne seulement pour une courte période, seulement jusqu'à ce que Thorgrin revienne. Et maintenant il était là, toujours avec l'enfant, pendant que Thorgrin était là dehors quelque part à sa recherche. Ragon savait que quelque chose n'allait pas. Un grand tort avait été perpétué dans l'univers, et Thorgrin, égaré, devait être corrigé. Il fallait lui donner de la clarté et le réunir avec son fils.

Ragon leva les yeux vers les cieux, vit Lycoples décrivant des cercles, il

ferma les yeux et le ordonna silencieusement :

Va, mon enfant.

Haut en dessus se fit entendre en réponse un cri perçant, et Lycoples vola en cercle, encore et encore, s'éloignant – mais ensuite, curieusement, fit demi-tour. Ragon était déconcerté ; Lycoples avait toujours obéi à ses ordres. Et pourtant maintenant, elle semblait hésitante.

Va. Fouille les mers. Trouve Thorgrin. Ramène-le à moi.

Ragon ouvrit les yeux et s'attendit à ce que Lycoples exécute son ordre – mais elle ne partait pas.

Ragon ne pouvait pas comprendre. Pourquoi Lycoples serait-elle réticente à partir ? Il pouvait sentir qu'elle essayait de lui dire quelque chose, et pourtant cela, aussi, était obscurci. Était-il gardé dans le flou ? Lycoples présentait-elle un futur sombre qu'il ne pouvait voir ?

Ragon ferma les yeux et essaya de voir le futur, essaya de voir Thor revenant, réuni avec Guwayne... Mais pour une raison quelconque, sa vision était brouillée. Il ne pouvait rien voir. Seulement l'obscurité.

« Va ! » cria Ragon, la voix surnaturelle, ferme, élevant sa voix et son bâton. Guwayne commença à pleurer.

Cette fois-ci, Lycoples poussa un cri de protestation, puis soudain tourna, battit des ailes, et s'envola vers l'horizon.

Ragon l'observa partir, disparaissant dans le ciel écarlate, et malgré lui, il ne put s'empêcher d'avoir l'impression qu'une grande obscurité était en route.

Chapitre dix-neuf

Thor se tenait à la proue de son navire pendant qu'ils naviguaient à travers la nuit noire de l'océan, plus rapides que jamais, un vent fort dans le dos, tandis qu'il scrutait l'obscurité et pensait à sa sœur.

Alistair. Où es-tu ?

Ils naviguaient dans des eaux agitées, les embruns des vagues éclaboussant son visage, en direction du sud, suivant l'instinct de Thor. Ce dernier sentait qu'Alistair était là ; il sentait qu'elle était en danger, si intensément que c'était comme si elle était juste là avec lui. Il savait que c'était là que le dragon les avait menés, et ne pouvait aller nulle part ailleurs jusqu'à ce qu'il l'ait aidée.

Mais que faisait-elle là dehors, sur cette mer vaste et déserte ?

Il essaya de se rappeler de la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle quittait l'Anneau, en route vers le sud, pour appareiller vers les Îles Méridionales avec Erec. Elle avait paru si heureuse, et lui aussi. La seule chose dans laquelle Thorgrin avait trouvé un peu de réconfort depuis la chute de l'Anneau était sa sœur, sachant qu'elle était partie avant l'invasion, sachant qu'elle était quelque part en sûreté dans les Îles Méridionales avec Erec.

Et maintenant cela. Comment était-il possible qu'elle soit là ?

Thor ignorait la réponse. Il n'en avait pas besoin – il avait appris à se fier à son intuition.

« Es-tu sûr que nous nous dirigeons dans la bonne direction ? » dit une voix.

Thor se tourna pour voir Ange debout à côté de lui, le regard levé vers lui avec des yeux pleins de confiance et d'espoir.

Thor tendit le bras et posa une main sur son épaule.

« Je ne suis sûr de rien, Ange », dit-il, « seulement de ce que mon instinct me dit. »

Elle hocha la tête, gravement.

« C'est-à-dire aussi incertains que nous pouvons l'être », répondit-elle.

Comme toujours, Thor était surpris par sa sagesse ; parfois il avait l'impression, quand il lui parlait, de parler à un homme âgé, rempli de sagacité.

« Thor ! » cria une voix.

Thorgrin regarda en arrière pour voir O'Connor, qui se tenait en haut sur le mât, pointant du doigt dans les ténèbres.

Thor se retourna et vérifia l'horizon à nouveau, et ne vit rien.

Mais ensuite, alors qu'ils continuaient à avancer, il commença à voir une faible lueur à l'horizon. Il vit de la fumée, et sentit un feu en mer. Il pouvait voir qu'il n'y avait pas de terre devant, donc il fut confus ; il ne pouvait pas comprendre comment il pouvait y avoir un incendie.

À moins que quelque chose d'autre soit là-bas. Des navires. Des navires en flammes.

Les sens de Thor s'accrurent.

« Plus vite ! » ordonna Thor. « Pleines voiles ! »

Reece, Elden et Matus s'occupèrent tous des voiles, et tandis qu'ils gagnaient en vitesse, Thor prépara ses armes.

« Préparez-vous ! » hurla Thor. « Nous allons au combat ! »

Tandis qu'ils approchaient, les nuages de fumée se faisant plus grands, à peut-être quelques centaines de mètres, Thorgrin commença à distinguer ce qu'il se déroulait devant eux : une lueur de flammes, une flotte de navires en feu, et les cris des hommes. Il y avait des centaines de navires de l'Empire, une flotte immense, et à l'intérieur de celle-ci, il pouvait voir une demi-douzaine d'autres navires, pris dans un blocus, mais se dégageant. Et sur ces navires flottait, son cœur bondit de le voir, la bannière des Îles Méridionales.

Sans même avoir besoin de le voir, Thor sut immédiatement qu'Alistair et Erec étaient sur ces navires, en danger, piégés par l'Empire. Il vit la flotte de l'Empire sortir leurs arcs, lever leurs flèches, visant la flotte d'Erec, tandis qu'ils décochaient volées après volées. Il pouvait voir les deux vaisseaux massifs qui bloquaient leur chemin, et pouvait voir qu'ils étaient sur le point d'être détruits pour de bon.

« Plus vite ! » commanda Thor, sentant leur navire élané se pencher dans le vent, les embruns se faire plus forts.

Ils étaient à présent à cinquante mètres et alors qu'ils approchaient, Thor se rendit compte qu'ils avaient un avantage : l'Empire ne s'attendait pas à être attaqué par derrière, depuis la haute mer, et avec tous les yeux tournés vers l'intérieur, vers la flotte d'Erec, ils n'avaient personne de guet pour même se soucier de regarder.

Même ainsi, ce n'était pas assez rapide ; Thor savait qu'ils ne les atteindraient pas à temps. Sa sœur, Erec et tous les leurs seraient tués.

Thor ferma les yeux et se concentra, tentant de sentir sa sœur dans l'obscurité.

La chose la plus étrange arriva. Tandis qu'ils arrivaient plus près, tandis qu'il se concentrait sur sa sœur, Thor sentit lentement un pouvoir monter en lui, un pouvoir plus grand qu'il n'en avait jamais ressenti. C'était comme si être proche d'Alistair lui permettait d'accéder à ses pouvoirs plus aisément. Cela les changeait, les rendait plus forts.

Thor ferma les yeux et sentit le pouvoir jaillir en lui, un pouvoir commun entre lui et Alistair, et alors qu'il levait les deux paumes, il sentit le pouvoir voler à travers elle sans même faire d'effort. Il ouvrit les yeux, dirigea les deux mains, et de chacune fut émise une boule de lumière d'un orange flamboyant. Elles partirent comme une flèche, chacun en direction de chacun des deux grands vaisseaux de l'Empire qui bloquait la route à Erec.

Les balles les percutèrent juste avant que les archers puissent décocher leurs flèches. Chaque navire fut secoué par une explosion, s'embrasèrent dans des flammes qui illuminèrent la nuit tout entière, et envoyèrent des morceaux de bois éclaté, s'envolant dans les airs et retombant en pluie dans la mer dans

toutes les directions.

Les deux vaisseaux se brisèrent immédiatement, commencèrent à gîter, et à couler rapidement dans la mer.

Erec, voyant sa chance, hissa les voiles et fonça droit à travers les restes des débris enflammés, créant une voie pour le reste de ses navires, tous naviguant en file indienne derrière lui.

En quelques instants ils étaient sortis de l'autre côté, rejoignant le navire de Thorgrin, venant à côté d'eux.

Thorgrin jeta un regard vers les visages stupéfaits d'Alistair, Erec et tous ses hommes, illuminés par la lumière des torches, et ils le dévisagèrent tous en retour, sidérés. Le visage d'Alistair rayonnait de larmes.

« Thorgrin ! » s'écria-t-elle.

Il pouvait voir leurs visages s'effondrer de soulagement.

Mais il n'y avait pas de temps pour les retrouvailles. Thor rejoignit la flotte d'Erec en faisant immédiatement faire demi-tour à son navire, et navigua avec eux, fuyant l'Empire.

Derrière eux, les centaines de vaisseaux de l'Empire se lancèrent à leur poursuite. Thor regarda par-dessus son épaule, les vits se ruant sur eux et sut, alors qu'ils se dirigeaient vers la haute mer, qu'ils avaient peu d'espoir de s'échapper. Mais au moins étaient-ils ensemble. Et si besoin était, ils se battraient tous, ensemble, jusqu'à la mort.

Ils voguèrent et voguèrent à travers la nuit, Thor poussant son navire de pirates élané pour aller aussi vite qu'il le pouvait, et Alistair et Erec suivant à côté de lui. Un brouillard s'était levé, apparaissant et disparaissant, et alors qu'il se dissipait momentanément, Thor vérifia par-dessus son épaule, comme il le faisait toutes les quelques minutes ; il vit que la flotte de l'Empire était toujours là, à seulement quelques centaines de mètres. Ils ne pouvaient simplement pas les semer ; en fait, ils réduisaient lentement mais sûrement l'écart. Thor et les autres étaient chanceux d'avoir un vent fort dans leur dos maintenant – mais si ce vent devait tomber, il le savait, ils seraient tout encerclés et tués.

Pire, Thor était exténué d'avoir utilisé son énergie, par ces boules de feu, et quand il essaya de faire appel à plus de pouvoir, cette fois quand il ferma les yeux, rien ne vint. Il savait qu'il n'avait d'autre option que de les combattre au corps-à-corps, d'homme à homme – et cela, il le savait, était un combat qu'il ne pouvait gagner.

Thor jeta un œil au navire, et fut rassuré en voyant le visage d'Alistair, si calme, si tranquille, debout à côté d'Erec ; Thor sentait qu'ensemble, avec leurs pouvoirs combinés, il n'y avait aucun danger qu'ils ne pourraient affronter.

Mais tandis que les navires de l'Empire se rapprochaient, l'air fut rempli du son des flèches sifflant, Thor et les autres se mirent à couvert.

« Ils sont à portée ! » s'écria Erec.

Une nuée de flèches et de lances s'abattit sur eux, et les hommes d'Erec

poussèrent des cris, alors que bien trop étaient touchés, tombant par-dessus le bastingage.

Un cri strident s'éleva à côté de Thor, et il jeta un œil, horrifié, pour voir son ami Reece s'agenouiller près de lui, une flèche plantée dans la poitrine.

Le cœur de Thor s'arrêta en voyant la blessure. Il le savait, sans aucun doute, qu'elle était fatale.

« Accroche-toi », dit Thor à Reece, tenant sa tête. « Ça va aller ! »

Il y eut un grand bruit, et Thor sentit soudain le navire heurter quelque chose de dur, son fond raclant, comme s'il avançait par-dessus quelque chose – puis, tout aussi vite, cela disparut. Thor regarda les autres et ils le regardèrent en retour, également déroutés.

Mais alors que cela se reproduisait, Thor se précipita vers le bastingage, baissa le regard vers les eaux, et fut surpris par ce qu'il vit : devant eux, s'étirant aussi loin que l'œil pouvait voir, se trouvaient des bancs peu profonds, des rochers alternant avec de l'eau, tous les cinquante mètres ou à peu près. Il leva les yeux et, regarda attentivement à travers le brouillard, les vit s'étendre aussi loin qu'il pouvait le voir. Tandis qu'il scrutait à travers la brume, Thor vit quelque chose d'autre qui le surpris. Il y avait une énorme formation rocheuse qui s'élevait de l'océan, et à l'intérieur d'un grand rocher se trouvait l'entrée d'une grotte, à la voûte assez haute pour dissimuler leurs navires. Il regarda au-delà, et vit une autre grotte – puis une autre. Alors qu'il n'y avait aucune terre en vue, cette étendue tout entière de l'océan était pleine de bancs et de grottes, d'étranges rochers affleurants au milieu des eaux.

Thor eut une idée.

« Qu'en est-il des grottes ? » hurla-t-il par-dessus le bastingage, à Erec et Alistair.

Ils jetèrent un œil et les examinèrent, eux aussi.

« Si nous pouvons nous y cacher, peut-être nous dépasserons-il » ajouta Thor.

Erec revérifia par-dessus son épaule, puis secoua la tête.

« Ils sont trop proches », s'écria-t-il. « Ils nous verraient. »

Alistair tendit le bras et posa une main sur le poignet d'Erec, et il la regarda.

« Il y a d'autres manières », répondit-elle.

Alistair s'avança, regarda Thorgrin, et tendit une seule paume vers son navire.

« Mon frère » cria-t-elle à Thor, « amène ton navire plus près. Lève ta paume et joins-la à la mienne. »

Thorgrin dirigea son bateau, et ils naviguèrent plus près, et alors qu'il venait au bord de son embarcation et faisait selon ses dires, tendant une paume vers elle, il ressentit une chaleur formidable s'en élever.

Pendant que les autres observaient, captivés, frère et sœur joignirent leurs paumes – et lentement, une lumière blanche commença à se former entre

eux. La lumière commença à se métamorphoser, à prendre la forme d'un nuage, et il commença à se propager à travers tous les navires à la fois, puis passa derrière eux.

Thor regarda en arrière et vit qu'il formait un mur parfait de brouillard derrière leur flotte, les dissimulant tous à la vue de l'Empire.

« Vers la grotte ! » s'écria Alistair.

Tous les navires tournèrent et naviguèrent ensemble dans la grotte, de plus en plus profondément. C'était calme à l'intérieur, et illuminé par les étranges eaux d'un bleu clair, se reflétant sur les murs, fournissant assez de lumière pour y voir.

Alors que le dernier bateau entrait, Alistair tendit la main, et elle et Thor joignirent encore leurs paumes.

Le nuage apparut à nouveau, et cette fois dissimula l'entrée de la grotte – puis la grotte tout entière.

Thor entendit le bruit de la flotte de l'Empire, juste au delà de la grotte, fendant l'eau, les dépassant.

Ils n'avaient aucune idée qu'ils étaient là.

Finalement, il poussa un gros soupir de soulagement.

Ils l'avaient fait.

Chapitre vingt

Darius était assis dans la petite cour de pierre avec les autres gladiateurs, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, soignant un terrible mal de tête. Il se pencha lentement en arrière, vérifiant son corps en se tournant et retournant, et il sentit mille douleurs fulgurantes. Couvert d'égratignures, de contusions et de coupures, il avait l'impression d'avoir été écrasé par un rocher après ce combat dans l'arène. Ses mains semblaient enflées, dures, et il était douloureux de seulement les ouvrir. Ses membres, eux aussi, paraissaient courbaturés tandis qu'il essayait d'étirer ses coudes, de se pencher en arrière, et il se demanda comment il serait capable de se battre à nouveau. Il avait besoin de temps pour s'en remettre, et il avait le sentiment désagréable qu'il ne l'aurait pas.

Alors que Darius regardait autour de lui, il éprouva du chagrin et de la culpabilité qui lui faisaient plus mal que ses blessures. Il vit Raj, Desmond et Luzi assis non loin, tous soignant leurs blessures, chacun le regard fixé dans le vide. Darius supposa que, comme lui, ils pleuraient Kaz.

Darius eut un creux à l'estomac en pensant à lui. Lui et Kaz avaient pratiquement grandi ensemble, s'étaient entraînés ensemble pendant des jours innombrables, Kaz toujours le plus grand et le plus fort de tous, gagnant toujours chaque compétition. Au début, Kaz avait été quelque peu une brute.

Mais au fil du temps, lui et les autres s'étaient liés à Kaz, qui avait toujours été là pour lui, et qui maintenant avait donné sa vie pour Darius. La mort planait à présent sur eux tous, désormais une réalité, tandis que son groupe d'amis s'était réduit de quatre à trois. Il savait que la mort pouvait survenir pour n'importe lequel d'entre eux – et que rien ne pouvait l'arrêter.

Darius sentait que les autres pensaient la même chose pendant qu'ils étaient assis là, le regard fixe, soignant leur plaies. Il vit que plusieurs des garçons qui étaient venus avec eux dans l'arène manquaient eux aussi, morts, et il sut que leurs rangs décroissants n'annonçaient rien de bon. C'était un petit miracle, réalisa-t-il, qu'ils aient gagné le premier match. Ils pourraient ne pas être aussi chanceux la fois suivante, il le savait. Il était certain que l'Empire leur enverrait des adversaires encore plus véhéments, un armement plus intense. Ils voulaient du spectacle, et cela ne serait qu'une question de temps jusqu'à ce que lui, et tous les autres, meurent dans cet endroit, en tant qu'objets de divertissement pour l'Empire.

Darius ricana, détestant l'idée. Il avait toujours voulu mourir au combat, en terrain ouvert, combattant pour une cause qu'il chérissait. Pas de cette manière. Pas en tant que prisonnier pour un spectacle de sauvages.

Darius vit des visages découragés sur tous les autres gladiateurs, des garçons qu'il ne connaissait pas, leurs visages éraflés, leurs corps pleins de cicatrices après le combat, et il suspecta qu'ils se sentaient pareil. Ils fixaient tous le néant comme s'ils fixaient leur mort imminente. Tous assis là, voulant

mourir.

Darius ferma les yeux et secoua la tête. Il ne craignait plus la mort. Une partie de lui, il en avait le sentiment, était vraiment morte là bas, avec ses hommes, quand ils avaient été pris en embuscade à l'intérieur des murs de Volusia. Son cœur était toujours avec son frère mort, qu'il avait mené au massacre. Une partie de lui avait l'impression qu'il n'avait plus le droit de vivre.

Darius fut surpris par le soudain claquement de la porte de fer d'une cellule, et il leva les yeux pour voir Morg rentrer dans la cour en se pavanant, accompagné par plusieurs grands gardes de l'Empire. Il leur lança à tous un regard noir et désapprouvateur.

« Aucun d'entre vous ne devrait s'imaginer pendant un instant que vous survivrez à ça », tonna-t-il, dévisageant chacun d'entre eux. « Vous avez été chanceux aujourd'hui, avec seulement quelques-uns d'entre vous de morts. Mais demain sera un autre jour, et plus, sinon vous tous, mourront. »

Il étudia leurs visages.

« Un seul d'entre vous survivra, si un y arrive. Le dernier homme debout après le troisième match, si aucun d'entre vous arrive aussi loin, se verra accorder la liberté – en quelque sorte. Il sera envoyé dans la capitale de l'Empire, où il combattra dans la plus grande arène connue de l'Empire. Ce n'est pas vraiment la liberté ; c'est plus une mort différée. Car pour la véritable liberté vous devriez gagner là-bas, aussi – et personne ne l'a jamais fait. Ils s'en assurent. »

Les yeux de Morg arrêtaient de fouiller quand ils tombèrent sur Darius. Son air renfrogné s'accrut tandis qu'il faisait plusieurs pas en avant et le regardait dans les yeux.

« Tu t'es bien battu aujourd'hui », dit-il. « Je suis surpris. Je ne pensais pas que tu l'avais en toi. Tu m'es utile en tant qu'objet de divertissement. Pour cela je vais te récompenser : je t'emmènerais dans une arène séparée, où tu auras une chance de te battre seul, sans chaînes, dans des rencontres pour l'amusement, et pas pour la mort. Tu vivras plusieurs années et sera bien traité. »

Darius, éprouvant le sentiment d'une grande injustice s'élever en lui, se mit debout et fit face à Morg.

« Je quitterais cet endroit », répondit Darius, « seulement si mes frères peuvent se joindre à moi. Autrement je resterais en arrière, et me battrais avec eux. »

Morg regarda Darius, incrédule, et son air renfrogné s'intensifia.

« L'offre est pour toi seulement – pas pour tes amis. Si tu restes en arrière, tu mourras avec eux. »

Darius serra la mâchoire.

« Alors je mourrais avec eux », répondit-il, inflexible.

Les yeux de Morg s'écrouillèrent.

« Tu mourrais alors, pour tes amis ? »

Darius le fixa des yeux en retour.

« Si j'abandonne mes amis », répondit-il, « alors je n'ai jamais réellement vécu. »

Morg secoua la tête, grimaça, puis il cracha aux pieds de Darius.

« Je vais apprécier te voir mourir demain », dit-il. « Toi, et tous tes amis. »

« Ne savourez pas encore tout à fait », intervint Raj. « Il pourrait aussi bien vous surprendre. Et s'il le fait – je suis sûr qu'il vous tuera d'abord. »

Morg sourit, d'un sourire cruel, pivota, et partit comme un ouragan de la cour, ses hommes se mettant en rang derrière lui, la porte de fer claqua derrière eux quand ils partirent.

« Tu n'aurais pas dû faire ça », dit Luzi, venant à côté de lui.

« Tu aurais dû saisir ta liberté », dit Desmond.

Darius secoua la tête et demeura silencieux.

« Aucun homme n'est laissé en arrière », répondit-il. « Pas maintenant, jamais. C'est ce que l'amitié signifie. »

Darius pouvait voir le respect et la reconnaissance dans les yeux de ses frères, tandis que chacun s'avavançait et serrait son avant-bras.

« Tu fais grand honneur à la mémoire de Kaz », dit Desmond.

Un air d'inquiétude se dessina sur le visage de Luzi.

« Je n'arrive toujours pas à croire que Kaz soit mort », dit Luzi. « Je ne le comprends pas. Il était le plus grand et le plus fort de nous tous. S'il a été tué, quel espoir y a-t-il pour nous de toute façon ? » L'expression sur son visage se changea en panique. « Je dois sortir d'ici », ajouta-t-il. « Je dois sortir d'ici ! »

Luzi courut à travers la cour et commença à tambouriner sur la porte de fer. Darius le regarda, surpris, et il commença à prendre conscience que Luzi faisait une crise de nerfs.

« Faites le taire ! » cria un des garçons. « Il continue à taper comme ça et ils reviendront et nous tueront tous. »

« Tu aurais dû me laisser le tuer là-bas dans l'arène », prononça une voix sombre.

Darius se tourna pour voir Drok debout à côté de lui, lançant un regard furieux à travers ses petits yeux.

« Ça aurait été propre et net », ajouta-t-il. « Et je n'aurais eu à le tuer qu'une fois. »

Darius fut empli d'une vague nouvelle de rage en se remémorant la tentative de Drok de tuer Luzi dans l'arène.

Drok commença à marcher fièrement à travers la cour, vers Luzi, et Darius traversa la cour avec précipitation, oubliant toutes ses douleurs, et se tint entre eux, bloquant le passage. Il soutint le regard de Drok, et ce dernier le regarda en retour avec surprise.

« Pour l'atteindre tu devras passer par moi », dit Darius.

Le garçon grimaça vers lui.

« J'aurais dû te tuer là-bas, toi aussi », dit Drok. »Je serais heureux de le faire maintenant – toi et ton petit ami pathétique. »

Drok chargea Darius, et ce faisant, il se baissa furtivement, pris une poignée de poussière par terre, et la lança dans les yeux de Darius.

Darius, qui ne s'y attendait pas, fut temporairement aveuglé, et tout à coup il sentit des bras puissants autour de sa taille, la taclant et le faisant chuter par terre. Il tomba en arrière et heurta durement le sol, chaque muscle de son corps endolori, tandis que le garçon luttait et le clouait sur place.

Tous les autres garçons se rassemblèrent immédiatement autour.

« Bats-toi ! » criaient-ils. « Tue-le ! »

Après la prestation de Drok dans l'arène, sa tentative de tuer les autres, Darius savait qu'ils l'encourageaient.

Darius lutta pour enlever la poussière de ses yeux, pour reprendre son souffle, et il sentit des jointures de doigts dures contre sa joue tandis que Drok lui donnait des coups de poing au visage, encore et encore.

Alors qu'il frappait encore, Darius tendit la main et cette fois attrapa son poignet au vol ; en même temps, il réussit à rouler, se mettant dessus de Drok, et lui donna deux coups de poing au visage.

Drok donna un coup de pied à Darius entre les jambes, se pencha en arrière et lui donna un coup de tête, Darius ressentit une immense douleur tandis que le garçon roulait à nouveau sur lui. Darius balança son bras et lui donna un coup de coude dans la mâchoire, et le garçon s'effondra près de lui.

Darius se dégagea de sous lui et reprit son souffle.

Desmond, Raj et Luzi apparurent, chacun prenant le garçon par-derrière, et le mirent sèchement sur ses pieds, chacun tenant un bras.

Darius se remit debout et baissa les yeux sur lui.

« Achève-le », dit Desmond.

« Achève-le pour de bon », intervint Luzi.

« Tue-le ! » scandèrent les autres.

Darius scruta longuement le garçon, luttant pour se libérer, et prit conscience qu'il pouvait le tuer. Pas ici. Pas tant qu'il était prisonnier.

« Non », répondit Darius. « Laissez-le. »

À la seconde où ils le lâchèrent, Drok se jeta vers l'avant, grognant, du sang gouttant de sa bouche. Il se précipita pour le tacler, mais cette fois-ci Darius, prêt, attendit le dernier moment puis fit un pas de côté. Tandis que Drok passait à toute vitesse, Darius tendit le bras et lui donna un coup de coude dans la mâchoire.

Drok tomba tête la première dans la poussière.

Il resta étendu là, gémissant, et Darius le vit tendre la main et refermer ses doigts sur une poignée de poussière ; il réalisa cette fois qu'il était sur le point de lui jeter du sable.

Darius marcha sur son poignet, le clouant au sol, juste avant qu'il ne puisse pivoter et l'envoyer. Darius se pencha en arrière et lui donna un coup de pied avec son autre botte dans le visage, le retournant sur le dos.

Mais Drok était robuste. Il roula et roula, se mit sur pieds, et se tint là, faisant face à Darius, ensanglanté, mais indestructible. Il se tourna et s'élança vers le mur, saisit une épée en bois pour l'entraînement, et fit face à Darius.

« Darius ! » dit une voix.

Darius se tourna pour voir Raj lui lancer une épée de bois ; il l'attrapa au vol et la leva juste à temps pour contrer le premier coup de Drok.

Darius et Drok croisèrent le fer d'avant en arrière dans un grand claquement de bois, frappant et parant, se repoussant l'un l'autre. Darius devait l'accorder au garçon : il était rapide, implacable et motivé par la haine.

Toutefois il n'était pas aussi rapide que Darius. Son entraînement avec Raj et Desmond lui revint, et il mit ses capacités à profit, attaquant et frappant à peine plus vite que Drok, et il était sur le point de porter un coup – quand Drok le prit au dépourvu et lui balaya les pieds.

Darius trébucha et tomba sur le dos, Drok leva immédiatement son épée, bondit en avant, attrapa la garde, et abattit la pointe droit sur la gorge de Darius.

Ce dernier roula hors de la trajectoire à la dernière seconde, la pointe alla dans la poussière, et il donna un grand coup, la faisant voler de sa main, puis se remit sur pieds.

Drok, furieux, prit son épée de bois et la brisa sur son genou, rendant son extrémité irrégulière, puis chargea et cria, avec comme objectif de plonger son épée droit à travers le cœur de Darius.

Darius patienta et patienta, calme et serein, puis au dernier instant il fit un pas de côté et donna un coup de coude à Drok en travers de la gorge, le faisant tomber à plat sur le dos.

Drok resta étendu là, immobile et alors qu'il tendait lentement la main vers son épée, Darius l'éloigna d'un coup de pied.

Darius s'agenouilla à côté de lui, attrapa son épée dentelée, et tint le bout pointu contre la gorge de Drok. Ses mains tremblaient tandis qu'il réfléchissait à le tuer ou non.

« Tue-le ! » hurlèrent les autres garçons, rassemblés autour.

Drok grimaça, du sang coulant de sa bouche.

« Fais-le », le pressa-t-il. « Tu me rendrais service. »

Darius jeta finalement l'épée.

« Non », dit-il. « Je ne te rendrais pas service. Ce serait déshonorant de te tuer pendant que tu es sans défenses. Et je ne souillerais pas mon honneur, pas même pour des gens comme toi. »

Darius se mit debout et grimaça.

« L'arène décidera qui vivra et qui mourra », conclut-il. « Et s'il y a un vrai Dieu là dehors, demain, tu mourras. »

Chapitre vingt-et-un

Volusia se tenait sur le balcon, au sommet d'un immense dôme d'or qui s'élevait au centre de la capitale, et scrutait l'horizon avec un intérêt grandissant. Là, soulevant un nuage de poussière, se trouvait une suite de sept chars noirs, tirés par les plus grands chevaux que Volusia ait jamais vus, faisant irruption dans le jour du désert. Ce qui la surprenait le plus n'était pas la taille des chars, ou les chevaux – ou même leur vitesse –, mais le fait que les légions de soldats de l'Empire qui campaient à l'extérieur de sa cité s'écartaient immédiatement pour eux. Une mer de corps s'ouvrait, avec déférence envers ces chars en approche, et Volusia réalisa que, manifestement, cette suite de personnes, qui qu'elles soient, se voyait accorder beaucoup de respect.

Les chars continuèrent à charger, droit vers les portes de la capitale, et Volusia se demanda qui pouvait être si insolent pour penser qu'ils pouvaient approcher.

« Qui se dirige vers nos portes ? » demanda-t-elle à Koolian, un de ses sorciers, qui se tenait à côté d'elle avec une dizaine d'autres conseillers, étudiant l'horizon.

Il s'éclaircit la gorge, un air grave sur le visage.

« Déesse », répondit-il. « Ceux devant vous sont les Chevaliers des Sept. Ils représentent les quatre cornes et les deux pointes de l'Empire, et sont les représentants directs du Grand Conseil. Ils représentent la force collective et le pouvoir de négociation de tout l'Empire. »

« Il y a peu de choses sur lesquelles s'accordent toutes les Cornes et Pointes, Déesse », dit Aksan, son assassin, s'avançant de l'autre côté, « mais s'il y a une chose qu'elles partagent en commun, c'est le Grand Conseil. Un mot du Grand Conseil est un mot de tout l'Empire. On n'ose les défier. On ne peut les défier. »

« Vous seriez sage de les recevoir courtoisement, Déesse », dit Gibvin, son commandant.

Volusia observa tandis que les chars au noir brillant se ruant à travers le désert, droit vers ses portes, si fiers, si régaliens – et si arrogants – ne s'attendant à l'évidence pas à ce que quiconque ou quoi que ce soit ne se mette en travers de leur chemin.

« Et que supposez-vous qu'ils me veulent ? » demanda-t-elle.

« Ils viennent seulement pour une raison », dit Gibvin, « pour imposer des conditions. Ils vous feront une offre, et ils ne le feront qu'une fois. Quoi que ce soit, vous seriez sage d'accepter, Déesse. »

Elle se tourna vers lui avec un air de défi.

« Ce n'est pas seulement le conseil de la capitale », dit-il. « C'est le Grand Conseil, de tous les hommes. Ils ne représentent pas seulement une cité, mais des dizaines de milliers. Ils n'ont pas seulement des armées – ils ont

des sorciers, aussi, aussi puissants que les vôtres – et un nombre infini d’hommes à perdre. Je vous en implore – ne provoquez pas la bête. »

Volusia l’étudia, calme, impassible, puis se retourna et regarda la suite approcher des portes dorées de la capitale.

Ses soldats, en contrebas, levèrent les yeux vers elle, attendant une réponse.

Un épais silence planait dans l’air, et Volusia garda le regard fixé en bas, débattant.

« Déesse, je vous en supplie », dit Gibvin. « Ne les faites pas attendre. Ouvrez ces portes sans tarder. »

Volusia attendit un peu plus, la cité tout entière si silencieuse qu’on aurait pu entendre une mouche voler, puis finalement, quand elle se sentit prête, elle hocha lentement de la tête.

*

Volusia était assise autour de la table du Grand Conseil, à l’opposé du représentant des Chevaliers des Sept, et l’étudiait avec curiosité. Il n’était pas du tout ce à quoi elle s’était escomptée. Elle s’était préparée à voir un grand guerrier de la race de l’Empire, un homme endurci, grand fort, revêtu d’une armure, portant des armes.

Mais elle voyait devant elle un simple homme – un être humain, pas moins – avec des yeux intelligents, portant une robe brune, les mains soigneusement croisées dedans. Il était assis calmement, la regardant impassiblement, peut-être un léger sourire sur le visage, comme s’il ne craignait rien au monde. Et pourtant, d’une manière ou d’une autre, Volusia trouvait son comportement calme encore plus effrayant que tous les grands guerriers de l’Empire. Elle sentait qu’il était un homme avec des pouvoirs illimités à sa disposition, qui pensait tous les mots qu’il disait.

« Vous êtes très courageux de venir ici sans gardes », dit-elle, rompant le silence.

Il rit.

« Je suis un délégué des Chevaliers des Sept », répondit-il. « Je n’ai pas besoin de gardes. Personne ne serait assez imprudent pour m’attaquer. »

Gardant son sourire, il s’éclaircit la gorge et hocha doucement de la tête.

« Déesse », dit-il, « je ne suis pas venu pour des menaces. Je ne les crois pas. Je ne suis pas non plus venu pour marchander. Je viens seulement pour prononcer la vérité telle que nous la voyons. Vous avez commencé une grande guerre ici. Vous avez pris par la force plusieurs divisions de l’armée de l’Empire, et la capitale de l’Empire. Vous avez tué le Grand Conseil de cette cité, et avec eux, des milliers d’hommes. Vous dirigez cette capitale désormais », dit-il, et il soupira. « Et pourtant même vous devez vous en rendre compte, vous dirigez par la force. Pas par le choix de l’Empire. »

« Par la force », répéta-t-elle. « De la même manière que Romulus et Andronicus avant lui le dirigeaient. »

Il acquiesça, souriant.

« Vrai », répliqua-t-il. « Et aucun de ces hommes n'est là aujourd'hui. »

Elle hocha de la tête, concédant ce point.

« Ce que vous ignorez », poursuivit-il, « ce que personne ne sait, c'est que même les plus grands, les plus puissants dirigeants de l'Empire rendent des comptes à quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'est *nous*. »

Elle l'examina nonchalamment, cet homme, à la voix si douce, mais pourtant quelque chose en lui fit remonter un frisson dans son dos.

« Finissons-en », dit-elle sèchement, impatiente. « Menacez-vous, alors, de me prendre le pouvoir ? » demanda-t-elle, la voix dure comme l'acier.

Il sourit.

« Comme je l'ai mentionné, je ne menace pas. Du reste nous, les Chevaliers des Sept, voyons en vous quelque chose de bien plus intéressant. »

Elle le regarda, curieuse.

« Le destin l'a voulu », dit-il, « vous représentez une chance d'unifier enfin l'Empire. Romulus et Andronicus étaient des sauvages, des généraux au mauvais tempérament qui se sont emparés du trône par la force brute. Vous, évidemment, n'êtes pas une princesse non plus – et êtes, en fait, d'après ce que j'ai entendu, assez sauvage, vous aussi. »

Il l'examina.

« Mais vous êtes jeune et belle », ajouta-t-il, « vous gouverniez Volusia, comme votre mère avant vous, et les masses, au moins, peuvent être dupés par votre apparence, par votre ascendance, pour penser que vous êtes une dirigeante pure et légitime. Le pouvoir, après tout, est une affaire de perception, n'est-ce pas ? »

Il sourit et l'examina, et Volusia plissa les yeux, se demandant où il voulait en venir avec cela.

« Alors vous n'êtes pas venu ici avec une menace ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

« Je suis venu vous offrir la souveraineté – la véritable souveraineté – sur l'Empire », dit-il. « De la part des quatre Cornes et deux Pointes. Une souveraineté couvrant la moitié de l'Empire. D'ici jusqu'à la rivière Espian, ce sera à vous. L'Espian et au delà, les Chevaliers des Sept gouverneront. Notre offre vous donne plus de terres que vous n'auriez pu en rêver. Vous aurez aussi une vie de paix, et resterez assurée que nos armées – toutes nos armées – seront à vous. »

Il se leva et marcha vers la fenêtre, regardant dehors.

« Regardez à l'extérieur », dit-il. « Hors des murs de cette cité, des centaines de milliers de soldats demeurent les armées de l'Empire. Ils campent là dehors, attendant de venger leur commandant, et ils n'oublieront jamais. »

« Derrière eux, il y en a des millions de plus. Acceptez mes termes, et

ces hommes que vous voyez déposeront les armes et répondront à vous. Le million d'hommes de Romulus, eux aussi, de retour de l'Anneau au moment où nous parlons, s'en remettront à votre commandement. Tout comme les millions d'hommes supplémentaires dispersés parmi les Cornes et les Pointes. Vous n'aurez plus d'inquiétudes, plus de craintes, et tout ce que vous avez toujours voulu sera à vous. »

Il se tourna et lui fit face, les yeux rayonnants.

« Acceptez maintenant », dit-il, « et devenez le Dirigeant Suprême. »

Il sortit un long rouleau de papyrus de sa chemise, le déroula, et le plaça sur la table devant elle. Il tendit un sceau, pour qu'elle le tamponne, gouttant de cire chaude.

Volusia, des dizaines de ses conseillers observant, marcha lentement vers lui, la pièce remplie d'un silence épaïs.

Volusia prit le sceau et l'examina.

« Vous m'offrez la moitié de l'Empire », dit-elle, fixant le sceau du regard. « Mais une Déesse ne règne pas sur la moitié du monde. Une Déesse règne sur tout. »

Elle baissa les yeux sur lui, les yeux perçants, et croisa son regard.

« J'aurais tout l'Empire », ordonna-t-elle. « Même s'il y a des terres, comme vous l'avez dit, que je n'atteindrais, ne verrais, ne sentirais, ne toucherais jamais – je saurais que *tout* est mien. Vous pouvez retourner à vos Sept et leur délivrer ce message : ils ont une chance de déposer les armes. »

Il éclata de rire, puis secoua lentement la tête alors qu'il roulait son sceau.

« Je m'étais attendu à ce que vous soyez plus sage », dit-il. « Vous réalisez, évidemment », ajouta-t-il, « que vous et tous vos hommes mourront. »

À présent ce fut à son tour de sourire.

« Tout le monde meurt », dit-elle. « Mais tout le monde ne vit pas. »

Volusia prit la cire et, toujours en souriant, s'avança soudain et enfonça le sceau brûlant dans son front.

Il poussa un cri strident et essaya de résister, tandis que l'insigne de l'Empire était gravé sur son front, mais elle lui agrippa l'arrière de la tête et la tint, poussant de plus en plus profondément. Quand elle eut terminé, l'emblème imprimé, elle leva les deux mains et en un seul geste net, lui tordit la nuque, la brisant net.

Il s'effondra, sans vie, à ses pieds.

La pièce entière fit silence, choquée, incapable de croire ce dont ils avaient été témoins.

Elle leva les yeux vers ses hommes.

« Découpez son corps en six morceaux », ordonna-t-elle, la voix sombre et autoritaire, « et envoyez les aux quatre Cornes et deux Pointes de l'Empire. La tête – envoyez-la aux Sept. »

Elle esquissa un grand sourire.

« Je veux qu'ils reçoivent personnellement ma réponse. »

Chapitre vingt-deux

Gwendolyn se réveilla dans un lit luxueux, tirée du sommeil par le doux chant distant des oiseaux, une légère brise agitant les rideaux et dans sa chambre – et pour un moment elle oublia où elle était. Elle ouvrit les yeux et s'étira dans le lit, se sentant plus à l'aise que jamais, ayant l'impression qu'elle avait dormi pendant des millions d'années, puis elle se souvint : la Crête. Elle était dans le château du Roi.

Gwen s'assit, réfléchissant. C'était la première fois qu'elle avait dormi confortablement depuis l'abandon de l'Anneau, et alors qu'elle se tournait et regardait dehors les rayons doux du soleil couchant recouvrir le royaume de la Crête, elle réalisa qu'elle avait dormi durant la plupart de la journée. Après avoir rencontré le Roi et été menée à ses luxueux quartiers, elle s'était attendue à s'allonger et à reposer sa tête pendant une heure, plus ou moins. Mais maintenant elle se rendit compte que tant de temps s'était écoulé. Après ce long périple à travers la Grande Désolation, elle devait, prenait-elle conscience, être exténuée.

Gwen avait trouvé dans la pièce, attendant pour elle, un assortiment de mets délicats – gâteaux et dattes, noix et fruits de toutes sortes, des cruches d'eau et de jus – et la première chose qu'elle avait faite avait été de tout partager avec Krohn, qui était maintenant roulé en boule, satisfait, au bord de son lit, dormant bien pour la première fois depuis aussi longtemps qu'elle pouvait s'en souvenir. Elle se leva du lit et traversa la pièce, le pavé lisse sous ses pieds nus, atteignit une citerne et s'éclaboussa plusieurs fois le visage avec de l'eau fraîche. Elle prit une figue fraîche, posée à côté de l'eau, et la mangea tout en bougeant vers la fenêtre cintrée, les rideaux gonflés par la brise. C'était délicieux, et la remplit d'énergie.

Gwen contempla dehors cette cité glorieuse, et fut encore plus impressionnée que quand elle y était rentrée : elle était magnifique. La lumière du soleil ruisselait, illuminant les vergers aussi loin qu'elle pouvait voir, entrecoupés d'anciens bâtiments de pierre. Des jardins à la française s'étendaient depuis le château jusqu'aux rues de la cité, le lieu tout entier débordait d'abondance. Les citoyens, vêtus de capes pourpres et de fines soies, se promenaient tranquillement dans les jardins. C'était subjuguant.

Tandis que Gwen regardait à l'horizon, elle se sentit accablée par un sentiment de tristesse et de perte. Dans son esprit, elle ne pouvait pas arrêter d'entendre les mots du Roi, sa déclaration de la mort de Darius et tous les siens, et elle se sentit consumée par perte. Elle avait été menée à traverser le désert, à survivre, pour eux, pour rassembler une armée, pour revenir et les aider. Elle leur avait donné sa parole. Et maintenant qu'elle avait trouvé cet endroit, il ne restait plus de cause pour laquelle repartir. Même si elle savait qu'elle avait fait de son mieux, elle avait le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, elle les avait abandonnés. Elle haïssait l'idée ce village de

l'Empire, tous ces bons hommes, femmes et enfants qui les avaient tous accueillis, tous massacrés par les mains de l'Empire. Cela lui faisait éprouver un sentiment de désespoir, comme si l'Empire ne pourrait jamais être vaincu.

Gwendolyn pensa à son frère, Godfrey, à la dernière fois qu'elle l'avait vu, s'aventurant vers la cité de Volusia, contre toute chance, pour aider la cause. Elle se demanda s'il avait survécu. Elle secoua la tête, sachant que lui aussi, devait sûrement être mort, et la pensée la peina infiniment. Si elle avait su que tout cela arriverait, elle ne se serait jamais lancée, mais serait restée là-bas avec eux. Gwen semblait toujours survivre, pendant que les autres autour d'elle, ceux qu'elle aimait, périssaient. Le sentiment de culpabilité que Gwen sentait peser sur elle devenait plus fort.

Elle étudia les cieux tout en essayant une larme, et ce qui l'attristait plus que tout, plus que tout cela, était l'idée de Guwayne là dehors, quelque part sur les mers, seul – s'il était même en vie. Et, évidemment, Thorgrin. Elle aurait donné n'importe quoi pour savoir qu'ils étaient tous deux en vie, qu'ils étaient en sécurité. Elle avait une pensée troublante : même si par chance ils revenaient dans l'Empire, comment pourraient-ils savoir où elle était, maintenant qu'elle se trouvait là, au milieu de la Grande Désolation, dissimulée derrière un mur de sable, derrière la Crête ? Et s'il revenait et ne pouvait pas la trouver ? Serait-elle à nouveau réunie avec eux ?

Pendant que Gwendolyn examinait ce nouvel endroit, elle se demanda si la vie pourrait continuer. Pourraient-ils rassembler les pièces, reconstruire ici ? Voudrait-elle même le faire sans Thorgrin et Guwayne à ses côtés ? Aurait-elle la force de continuer ?

La Crête était un lieu magnifique, et elle se sentait chanceuse d'être là, d'être en vie. Mais ce n'était pas son foyer, pas l'Anneau. Reverrait-elle encore l'Anneau ?

Quand elle vit le soleil couchant, la fête du Roi, se rappela-t-elle, était dans quelques heures, et elle fut contente de s'être réveillée à temps. Elle voulait du temps pour se préparer ; après tout, elle était impatiente de rencontrer la famille du Roi, sa cour tout entière. Elle brûlait d'envie d'en savoir plus à propos de cet endroit, plus sur leurs ancêtres communs et leur histoire. Le fait que la Crête exista même était encore comme un rêve pour elle. Après avoir cheminé à travers la Grande Désolation, à travers tant d'étendues mornes, de vide et de désolation, Gwen pouvait difficilement croire qu'il restait un lieu quelconque dans le monde. Elle aurait accepté avec joie même une petite grotte comme abri. Mais de trouver cet endroit – c'était plus que ce qu'elle pouvait potentiellement concevoir.

Gwendolyn entendit pleurer doucement, comme un écho à ses propres pensées et son humeur songeuse, elle regarda dehors et au loin, en contrebas, dans les jardins royaux, elle repéra Sandara, avec Kendrick, tous deux assis sur un banc de marbre, Kendrick avec un bras autour d'elle tandis qu'elle pleurait. Gwendolyn sentit immédiatement ce pour quoi elle versait des larmes : la perte de Darius, son frère. Elle ressentait sa souffrance et son

malheur, et elle compatissait.

Gwen éprouva le besoin de la réconforter. Elle enfila une robe, et tandis que Krohn se levait et la suivait, elle se dépêcha de sortir de la chambre, à travers les couloirs du château de pierre, et le long d'un escalier en spirales, en route vers les jardins royaux.

Gwendolyn jaillit du château, Krohn sur ses talons, et pénétra dans les jardins, submergée par leur beauté. C'était si calme ici, si paisible, en particulier alors que le soleil se couchait. L'odeur des fleurs était lourde dans l'air, et le bruit des oiseaux exotiques emplissait ses oreilles. Elle marcha à travers des haies parfaitement taillées, jusqu'à ce qu'elle passe un tournant et tombe sur Kendrick et Sandara.

Ils se tournèrent à son approche, et alors qu'ils commençaient à se lever, Krohn s'élança vers eux, sauta sur Kendrick et lécha le visage de Sandara. Cette dernière ne put s'empêcher de sourire.

Gwendolyn examina Kendrick, vit à quel point son visage était décharné, et celui de Sandara, et ressentit instantanément une pointe de culpabilité. Tous ces jours sans manger ni boire avaient laissés des traces sur eux tous – ils ressemblaient tous à des squelettes ambulants. Au moins, se consola Gwen, avaient-ils survécu.

Kendrick s'avança et l'enlaça, tout comme Sandara, tous unis par un lien invisible, tous ceux qui avaient souffert tant ensemble.

« Je suis désolée, ma dame », dit Sandara.

« Pour quoi ? »

« Pour mes larmes », répondit-elle. « Je devrais être reconnaissante. Nous avons survécu. Vous nous avez tous amenés à survivre. »

Gwendolyn hocha lentement de la tête, compréhensive.

« Pas tous n'ont réussi », dit-elle. « Nous pleurons ceux qui ne l'ont pas fait. Tu pleures ton frère, n'est-ce pas ? »

Sandara acquiesça, les larmes lui montant aux yeux, et Gwendolyn passa un bras sur ses épaules tandis qu'elle pleurait. Gwendolyn pleurait elle aussi, mais pas pour la même raison. Son esprit était rempli de pensées pour Thorgrin, de tous ceux qu'elle avait laissés derrière. C'était toute la pression des dernières lunes, réalisa-t-elle, qui s'évacuait finalement son corps.

« Ton frère était un noble guerrier », dit Gwendolyn. « Il a donné à ton peuple un avant-goût de liberté. Il est mort avec honneur. »

« Merci, ma Reine », dit-elle, « mais je refuse de croire qu'il soit mort. »

Gwendolyn la regarda en retour, surprise.

« Darius n'est pas du genre à tomber facilement », ajouta Sandara. « Je ne peux pas y croire, dans mon cœur, qu'ils aient tous été anéantis. Je crois qu'il vit. Je peux le sentir. »

« Tu es exténuée, mon amour », dit Kendrick, enroulant un bras autour d'elle.

« Je peux croire ce que je veux », dit-elle sèchement, repoussant sa

main. « Jusqu'à ce que je vois son corps, je n'y croirais pas. Ma dame », dit-elle, se tournant vers Gwendolyn, « il a besoin de notre aide. Nous devons y retourner pour eux. Nous devons l'aider ! »

Gwen regarda Kendrick, qui rougit, paraissant embarrassé.

Gwen soupira.

« Je compatissais avec toi », lui dit-elle. « Mais je ne peux pas nous ramener, même si je le choisis, même si ton frère était en vie. Nous ne sommes nous-mêmes pas en position de repartir – en effet, nous sommes chanceux d'avoir survécu. Perdre un frère est quelque chose d'affreux, de terrible. Mais nous sommes en vie. Nous avons besoin de protéger ce qu'il nous reste, et être reconnaissant pour cela. »

Sandara éclata en plus de pleurs, pivota et partit, en larmes, disparaissant parmi les jardins royaux.

Kendrick se tourna vers sa sœur d'un air confus.

« Je suis désolé », dit-il.

« Ne le sois pas », répondit-elle. « Je comprends le chagrin. C'est illogique ; c'est dévorant ; et ça demande une cible pour ta colère. »

« Ces gens de la Crête », dit Kendrick, regardant au loin d'un air méditatif, « penses-tu que nous pouvons leur faire confiance ? »

Gwendolyn pensait la même chose.

« Il semblerait », dit-elle.

Kendrick hocha de la tête.

« C'est troublant », dit-il, « les similarités entre ici et l'Anneau, à l'autre bout du monde. C'est presque comme si nous étions une famille, séparée. »

Il fit une pause.

« Retournerons-nous un jour dans l'Anneau ? » demanda-t-il, la voix emplie d'espoir, et à ce moment il sonna comme elle se souvenait de lui quand il était un petit garçon.

Gwen le regarda, put voir la nostalgie dans ses yeux, put voir qu'il se languissait de son foyer autant qu'elle, et que lui aussi s'attendait à ne jamais y retourner.

Elle soupira, et posa une main sur son épaule.

« Peut-être, mon frère », dit-elle, « ceci sera notre nouvelle maison. »

*

Gwen était assise seule dans les jardins royaux tandis que le soleil tombait, Kendrick étant parti depuis bien longtemps, profitant du calme, réfléchissant – quand elle entendit les branches bruire, elle se tourna pour trouver une jeune et jolie fille, le visage rempli d'un mélange de détermination et d'anxiété. Alors qu'elle se rapprochait, Gwen vit qu'il s'agissait de Stara, regardant par terre, perdue dans ses pensées, elle aussi. Tout en la regardant, Gwen fut abasourdie par le fait que, quelques lunes auparavant, elle ait

presque été mariée dans un double mariage avec Thorgrin, Reece et Selese – tout cela abrégé à cause de Stara et de son amour pour son frère. Pourtant ce mariage n'était jamais arrivé – et tant de choses avaient changé si rapidement. Stara ressemblait à présent à une survivante de guerre, perdue sans Reece, et perdue sans sa famille des Isles Boréales – en particulier son frère Matus.

« Ma Reine », dit Stara, surprise de la voir.

« Stara », répondit Gwen, heureuse de voir un visage familier, et heureuse de voir qu'elle avait survécu. Gwen nourrissait encore quelque ressentiment envers elle à cause de Selese – et pourtant, Reece aimait Stara, et cela lui suffisait.

« Votre frère me manque énormément », dit Stara.

« Reece me manque, à moi aussi », dit Gwen.

« Pensez-vous qu'il vit ? » demanda Stara.

Gwen soupira.

« S'il ne vit pas, alors il est probable que Thorgrin non plus – et ce n'est pas une image que j'aimerais imaginer », répondit-elle.

Stara acquiesça.

« J'étais prête à épouser Reece », dit-elle. « J'en ai toujours l'intention. Chaque jour que je ne le vois pas, cela me brise le cœur. Je dois le voir – j'ai besoin de le voir. »

Gwendolyn hocha de la tête, compréhensive.

« Thorgrin me manque tout autant que Reece pour toi », répondit-elle. « Cependant ils sont en mer, et nous sommes ici. Il n'y a rien que je puisse faire. »

« Il y a quelque chose que vous pouvez faire », rebuffa Stara, soudain féroce, déterminée.

Gwen fut déconcertée par sa passion.

« Nous pouvons quitter cet endroit », dit Stara. « Nous pouvons trouver un océan – n'importe quel océan – et mettre le cap sur eux. Non seulement nous pouvons le faire – nous *devons* le faire. Il n'y a aucune voie vers ici pour Thorgrin et Reece. Comment sont-ils censés nous trouver maintenant ? »

Stara commença à pleurer, et Gwen, entendant son tourment, posa une main réconfortante sur son épaule.

« Je comprends ce que tu ressens », dit-elle, « mais nous ne les trouverons jamais en mer. Nous devons rester ici jusqu'à ce qu'ils nous trouvent. Tu dois avoir foi. »

Stara la dévisagea avec des yeux pleins de larmes.

« Il ne me reste plus beaucoup de place pour la foi », répondit-elle. « La foi a été cruelle envers moi. Reece est ma vie. Sans lui, je ne peux pas fonctionner, je ne peux pas survivre. Je ne peux penser à rien d'autre. Je veux être avec lui. Je ne peux pas attendre plus longtemps. »

« Je suis désolée », dit Gwen, « mais tu n'as pas le choix. »

Stara riposta avec un regard dur et déterminé.

« Il y a *toujours* un choix », dit Stara.

Alors qu'elle pivotait et partait en trombe, Gwen la regarda partir et eut le désagréable sentiment que Stara était sur le point de prendre une très mauvaise décision.

Chapitre vingt-trois

Reece gisait grièvement blessé sur le navire, profondément à l'intérieur de la grotte lumineuse, Thorgrin et les autres à ses côtés, tandis qu'il se tordait de douleur provenant de sa blessure. Le brouillard planait toujours lourdement dans l'air, et leurs flottes demeuraient bien cachées par le mur de brume. Reece savait qu'il aurait dû en être reconnaissant.

Mais il ne se sentait pas reconnaissant pour l'instant. Il éprouvait une douleur cuisante à travers les côtes, il baissa les yeux et vit l'entaille laissée par la flèche dans sa poitrine, saignant gravement. Elle avait été retirée, et ses bandages depuis avaient été trempés de sang. Il était à l'agonie, et savait que cela ne s'annonçait pas bien ; il sentait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre.

Reece leva les yeux vers ceux de Selese, et elle le fixait de regard, ses yeux d'une si belle teinte de bleu, grands ouverts, le regardant comme un ange. Elle avait revêtu une qualité éthérée depuis qu'elle s'était levée du Pays des Morts, avait presque une aura lumineuse qui correspondait à celle de la grotte. C'était comme si une partie d'elle était ici, et qu'une autre s'attardait encore en bas.

Reece l'aimait tant que ce qui lui faisait le plus mal quant à l'idée de mourir était de la quitter. Enfin, ils avaient été à nouveau réunis, seulement pour que lui, ironiquement, soit celui qui meure.

Reece leva les yeux et vit Thorgrin ainsi que ses frères de la Légion, eux aussi, blottis autour de lui, l'inquiétude dans leurs yeux. Des gémissements planaient dans l'air, et Reece sut qu'il n'avait pas été le seul blessé ; il avait vu des dizaines de blessés étendus sur les navires d'Erec. Des dizaines d'autres, morts, étaient jetés par-dessus bord, les éclaboussements ponctuant l'air nocturne. Ils avaient atteint la liberté, pour le moment, mais au prix d'un lourd tribut.

Et lui plus que tout. De toutes les manières de mourir, Reece n'avait jamais voulu être tué par une flèche anonyme. Il voulait tomber au combat, faisant face à son ennemi, au corps-à-corps. Il serra la main douce de Selese, et il se souvint d'elle, se souvint de combien il avait voulu l'épouser. Il n'était pas encore prêt.

Une autre douleur déchira son corps.

Thorgrin, agenouillé près de lui, étreignit son bras.

« Ne nous quitte pas, mon frère », dit Thorgrin. « Il nous reste bien des batailles à mener ensemble. »

Selese serra sa main dans la sienne, les yeux emplis de larmes.

« Tu ne peux pas me quitter », dit-elle, appliquant un linge mouillé sur son front. Selese parlait lentement, ravalant ses larmes. « Pas maintenant. Nous avons une vie entière à passer ensemble. »

« Je n'en ai pas envie », répondit-il, chaque mot étant un effort. Mais

alors même qu'il les prononçait, il sentit sa vie s'échapper ; il n'y avait plus beaucoup de temps maintenant.

Tandis qu'il regardait dans les yeux de Selese, il put voir la détermination en eux.

« Je mourrais avec joie pour toi », dit-elle.

« Jamais », répondit Reece. « Je dirais le Seigneur des Morts, quand je le verrais, qu'il peut m'avoir, mais il ne t'aura pas encore. »

Selese tendit les paumes et posa ses mains sur sa blessure, et ce faisant, soudain, quelque chose rougit au-dessus de Reece. Ses mains étaient glaciales, comme la mort – et pourtant, étrangement, elles envoyaient une énergie froide comme la glace dans sa plaie. Elle courrait dans ses veines, à travers ses entrailles tout entières, le faisant se sentir plus froid que jamais, ses dents claquaient. Il leva les yeux et vit une lumière blanche et bleue comme de la glace venant de ses mains, dans un éclat rapide, et il sentit quelque chose comme un vent glacial pénétrer dans son corps.

Au début ce fut incroyablement douloureux, disloquant son corps de la tête aux pieds, et il hurla tandis qu'elle ravageait son corps. Il sentit qu'il s'agissait de l'esprit de la mort, que Selese portait en elle maintenant, entrant en lui.

Puis, tout aussi rapidement, cela se termina. Reece gisait là, baissa les yeux et vit avec stupéfaction que sa blessure était entièrement guérie.

Reece cligna des yeux plusieurs fois, en sueur, sous le choc.

Puis, lentement, incroyablement, il s'assit. Il vérifia sa plaie, et elle était complètement guérie. Le plus étrange de tout, à part la sueur froide coulant le long de la nuque, il se sentait normal – comme s'il n'avait jamais été blessé.

Reece jeta un regard à Selese, sidéré, et les autres aussi.

Selese baissa les yeux sur ses mains, comme si elle était elle-même surprise par ce qui était arrivé, et elle regarda par terre avec humilité.

« Comment as-tu fais ça ? » demanda Reece. « Tu m'as sauvé. »

Reece, se sentant comme un nouveau-né, s'assit joyeusement, tandis que les visages de tous ceux autour de lui s'illuminaient, et il agrippa Selese. Il lui donna un gros câlin et la fit tourner encore et encore, puis ils s'embrassèrent. Elle pleura de joie en l'embrassant en retour.

« Je n'avais aucune idée que tu pouvais la vie », dit-il.

Elle rougit.

« Moi non plus, mon seigneur. »

Reece étreignit Thorgrin, Elden, O'Connor et les autres, tous débordant de joie de l'avoir de retour, en vie. Il regarda Selese, interrogatif. Le monde souterrain l'avait-elle changé ?

Alistair s'avança et l'examina.

« Tu portes en toi les mystérieux pouvoirs de ceux qui ont traversé vers le Pays des Morts », lui dit Alistair. « Et de la mort ils donnent naissance à la vie. »

Alistair se tourna et désigna d'un geste les blessés étendus sur le navire

d'Erec.

« Il y en a d'autres qui ont besoin de toi, eux aussi », dit-elle.

Selese regarda les rangées de blessés, incertaine.

« Je ne sais pas... », commença-t-elle « ...si je peux encore le faire. »

Alistair sourit et fit un pas en avant.

« Tu le peux », dit-elle.

Selese traversa le pont du navire d'Erec, marchant le long des rangs de blessés, et s'arrêta devant un homme avec une coupure cruelle à travers l'épaule. Selese tendit la main avec circonspection et toucha la blessure ; ce faisant, la lumière bleue jaillit à nouveau, et un instant après, sa blessure était complètement guérie, aucune trace d'elle ne restait.

Selese regarda Alistair avec étonnement.

« Je ne comprends pas ce pouvoir », dit-elle à Alistair.

Alistair lui sourit en retour.

« Parfois nos plus grands pouvoirs », répondit-elle, « sont ceux que nous ne pouvons jamais comprendre. »

*

Tandis qu'Alistair marchait sur le pont du navire, admirant l'ouvrage de Selese, tous les soldats guéris, elle entendit son frère, Thorgrin, appeler son nom. Elle se tourna et son cœur bondit en le voyant approcher. Elle se précipita dans ses bras, l'enlaça tandis qu'il lui donnait une longue étreinte. Elle n'avait jamais imaginé qu'elle le reverrait.

Ils avaient tous deux traversé tant de choses, avaient tant soufferts depuis qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois dans l'Anneau, c'était presque comme s'ils étaient des personnes différentes à présent. Quand elle était partie de l'Anneau pour les Îles Méridionales, elle n'aurait jamais pu imaginer que tant de choses se seraient produites. Elle n'aurait jamais pu imaginer que l'endroit qu'elle avait aimé, qui était devenu son foyer, ait été complètement détruit – ou que la fois suivante où elle verrait son frère serait à l'autre bout du monde, dans une grotte au milieu de l'océan, se cachant de l'Empire. Elle se sentait submergée par des vagues de remords, souhaitant avoir pu être là pour eux tous.

Elle était enchantée d'être aux côtés de Thor à nouveau, la seule personne au monde qui pouvait comprendre l'éducation qu'elle avait eue, son père, le monstre Andronicus ; qui pouvait comprendre la mère qu'elle n'avait rencontrée que dans ses rêves. C'était leur pouvoir conjoint, réalisa-t-elle, en tant que frères et sœurs, qui leur avait permis d'échapper aux griffes de l'Empire, et en étant prêt de Thor, elle se sentait plus forte, plus puissante, que quand ils étaient séparés. Elle pouvait sentir qu'il le ressentait, lui aussi.

Elle pouvait aussi voir la tristesse dans les yeux de Thorgrin, pouvait sentir toute la souffrance qu'il avait traversé, et elle sentit qu'il avait plus que jamais changé. Toutes ses souffrances, d'être séparé de son épouse, son

enfant, l'avaient façonné. Il y avait un air bien plus sérieux, plus âgé, dans ses yeux. Un regard de guerrier.

« Je pensais ne plus jamais te revoir », dit Thorgrin.

« Moi non plus », dit-elle.

Elle se tourna et regarda vers le mur de brouillard les protégeant de l'Empire.

« Tu nous as tous sauvés par ton travail », dit-elle.

« C'est autant ton travail que le mien », répondit-il. « Je n'aurais pas pu faire ça tout seul. » Il la regarda d'un air interrogateur. « Tes pouvoirs...te sens-tu plus forte quand nous sommes ensemble ? »

Elle avait été en train de penser exactement à la même chose ; c'était étrange – c'était comme si tous deux partageaient des pensées. Elle n'aimait pas discuter de ses pouvoirs – mais avec Thorgrin, c'était différent.

« Oui », répondit-elle. « Je me sens comme si la moitié de mon pouvoir m'avait été rendue. »

« Mais comment en es-tu venu à être là ? » demanda-t-il. « Je te pensais en sécurité dans les Îles Méridionales. »

Elle secoua la tête.

« Nous avons été informés de ce qui était arrivé à l'Anneau. Nous avons immédiatement appareillé pour l'Empire, pour aider à vous libérer, toi, Gwendolyn, et tous les autres. Mais pourquoi n'es-tu pas avec elle ? » demanda-t-elle, déroutée.

Elle remarqua que son visage se décomposait, sentit son chagrin.

« Mon garçon », dit Thorgrin, « Guwayne. Il est perdu. »

Le souffle d'Alistair se bloqua dans sa gorge en entendant la nouvelle. Alors que Thor mentionnait son nom, elle ne comprit pas ce qu'il lui arrivait : elle fut soudain envahie par des visions noires, troublantes, traversant son esprit, des visions qu'elle ne pouvait pas vraiment comprendre.

Thor l'examina.

« Est-ce que tu vas bien ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Alistair secoua la tête.

« Ce n'est rien », répondit-elle. « Je...ressens de la peine à tes nouvelles. »

« L'as-tu vu ? » demanda Thorgrin, la voix tendue avec l'espoir d'un parent. « As-tu une idée d'où il pourrait être ? »

Lentement, tristement, elle secoua la tête.

« J'aurais aimé pouvoir te dire autrement » dit-elle.

Il baissa les yeux avec déception.

« Et qu'en est-il de Gwendolyn ? » demanda Alistair.

Thor secoua la tête.

« Je ne sais pas », répondit-il. « La dernière fois que je l'ai laissée, elle voguait vers l'Empire, pour trouver un refuge sûr pour notre peuple. Je ne peux pas retourner vers elle jusqu'à ce que je trouve Guwayne. »

Thor regarda Alistair, l'examinant.

« Et toi ? » demanda-t-il. « As-tu vu notre mère finalement ? As-tu été au Pays des Druides ? »

Le cœur d'Alistair gonfla à cette pensée ; c'était ce qu'elle voulait, plus que tout sur terre.

« Seulement dans mes rêves », répondit-elle. « Elle me rend visite toutes les nuits. Un jour je m'aventurerais là-bas. Mais ce n'est pas le moment. Pour l'instant, mon destin est aux côtés d'Erec. Il a besoin de moi. Et nous allons nous marier. »

Thor hocha de la tête, compréhensif. Elle eut soudain envie de lui annoncer la nouvelle, la nouvelle qu'elle n'avait partagée avec personne, de l'enfant en elle.

« Il y a quelque chose d'autre que je dois te dire... » commença-t-elle.

Les yeux de Thor s'illuminèrent, et elle était sur le point de le dire – mais ensuite, elle s'arrêta elle-même. Comment pouvait-elle ? Elle ne l'avait même pas encore dit à Erec. Ce serait injuste.

Thor la dévisagea patiemment, mais elle secoua la tête et détourna le regard. Elle le remarqua jeter un œil à son ventre, et d'une certaine manière elle sentit qu'il avait lu dans son esprit.

« Quoi que ce soit, ma sœur », dit-il, « tu pourras me le dire quand le moment sera bon. »

Alistair fut soulagée qu'il lui accorde son silence et ne la presse pas.

« J'ai besoin de ton aide », lui dit Thor, de l'urgence dans la voix, et elle se retourna vers lui. « J'ai besoin de ta vision. Ton pouvoir. Ta vue. Je suis perdu. Peux-tu m'aider à trouver Guwayne ? »

Alistair ferma les yeux, tentant de sentir où Guwayne pouvait être – mais elle ne vit que des ténèbres une fois encore et, apeurée, elle les ouvrit rapidement.

« Je suis désolée », dit-elle. « Je ne sais pas. Mais je prierais. Et je m'attarderais dessus. Cette nuit, demain et tous les jours suivants. Je prierais pour que la réponse te parvienne rapidement. »

Thor opina, reconnaissant.

Alistair sentit soudain une main puissante sur son épaule, et elle se tourna pour voir Erec approcher, souriant à Thor.

« Je suis désolé, mon amour », lui dit-il, contrit, « je ne veux pas vous interrompre, mais on a besoin de toi sur les navires. »

Alistair hésita, et Thor lui fit un signe de la tête, compréhensif.

« Va, ma sœur », la pressa-t-il. « Nous nous reverrons à nouveau demain. »

Alors qu'Alistair se tournait et traversait le pont avec Erec, tenant sa main, elle sentit soudain un picotement dans son ventre. Elle posa sa main là, et ressentit une vibration phénoménale – plus puissante que ce qu'elle avait jamais senti.

« Qu'y a-t-il, ma dame ? » demanda Erec, inquiet. « Te sens-tu mal ? »

Alistair baissa rapidement sa main et détourna le regard, secouant la

tête. Elle débattait de lui dire, et à cet instant, tous les deux seuls, elle le voulait plus que tout. Elle n'avait jamais été plus fière de quoi que ce soit.

Mais pour une raison quelconque, elle n'avait pas l'impression que ce soit le bon moment. Pas là, pas maintenant. Quelque chose la retenait. Il y aurait un meilleur moment, un meilleur endroit.

« Non, mon amour », dit-elle, « il n'y a rien. »

Chapitre vingt-quatre

Godfrey courait à toute vitesse dans les rues nocturnes de Volusia, bougeant aussi vite qu'il le pouvait, rasant les murs et se cachant dans les ombres pour ne pas être vu. Il luttait pour reprendre son souffle, de la sueur coulait le long de son dos. Ils n'avaient pas arrêté de courir depuis qu'ils s'étaient échappés de cette prison, se dirigeant vers les portes à l'opposé de la ville, et s'en rapprochant enfin. Il était émerveillé de ne pas encore s'être effondré, en particulier après la nuit éprouvante qu'il avait eue, et stupéfait que les autres suivent tous : il n'avait jamais su qu'Akorth et Fulton pouvaient bouger aussi vite. Impressionnant, pensa-t-il, ce que la peur pouvait faire.

Ils firent tous à nouveau irruption dans les rues pavées, Merek et Ario en tête, les plus rapides du groupe, et Godfrey les admira en chemin, impressionné par combien ils avaient réussi à se gérer eux-mêmes là-bas. Godfrey n'avait pas été si mauvais, il le savait, mais sans eux deux, ils auraient tous été morts à présent. D'une manière improbable, réalisa-t-il, il avait assemblé la meilleure équipe possible pour cette situation. Tous, sauf Akorth et Fulton. Mais même eux, Godfrey le savait, avaient leurs talents uniques, et il savait que de grandes choses sortiraient d'eux – même si ce devait être dans les moments et manières les plus invraisemblables.

Tandis que Godfrey courait dans les rues, il remarqua ses piles de corps, les hommes de Darius, empilés haut contre les murs, comme des chiens, laissés là à pourrir dans la chaleur du désert. Une nouvelle vague de colère et de remords déferla sur lui. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir responsable pour toutes leurs vies ; après tout, c'était lui qui les avaient menés à l'intérieur de ces murs, tout cela, car il avait naïvement fait confiance aux Finiens. Il jura de ne plus jamais être à nouveau naïf.

Essoufflé, Godfrey rentra dans Merek et Ario alors qu'ils s'arrêtaient soudain à un coin. Il regarda au delà, et son cœur bondit en voyant, devant eux, les portes de la cité, non surveillées à cette heure si tardive. C'était leur chance.

Ils se préparèrent tous à bouger, quand Godfrey fut soudain envahi par une idée, il tendit une main et les stoppa.

Merek et Ario, haletants, se tournèrent et le regardèrent comme s'il était fou.

« Maintenant c'est notre chance ! » s'écria Merek. « Tu es fou ? »

« Qu'est-ce que tu fais ? » siffla Ario. « Nous ne sommes qu'à quelques mètres de la liberté ! »

Godfrey ne pouvait s'en empêcher. Il savait que c'était leur chance et savait qu'il devrait fuir avec les autres. Ce serait la chose rationnelle, disciplinée à faire. »

Mais Godfrey n'avait jamais été discipliné – et n'avait jamais été rationnel. Il avait mené une vie gouvernée par ses passions – et le moment

présent n'allait pas être une exception.

Godfrey se tourna et examina la cité calme de Volusia, et sentit un désir neuf pour la vengeance. Au loin, se dressant au-dessus des bâtiments de la cité, il vit le palace doré des Finiens. Il regarda dehors et vit tous les corps morts de ses amis, et il ne parut pas juste que les Finiens dussent s'en tirer. Un mal avait été commis qui devait être réparé.

Godfrey savait que c'était un de ces moments dans sa vie. Il pouvait faire comme il l'avait toujours fait – prendre la sortie facile – ou il pouvait faire la chose honorable : venger la mort de ses amis. Pour ceux qui compté sur lui. Godfrey savait que ce serait la voie difficile, la voie la plus susceptible de le faire tuer.

Mais pour la première fois dans la vie de Godfrey, il ne s'en souciait plus. Pour la première fois depuis longtemps, il comprenait ce que son père ressentait, et son père avant lui – il y avait plus dans la vie que la sécurité. Il y avait l'honneur. Et l'honneur avait un prix.

« Je ne sais pas pour vous », dit Godfrey aux autres, examinant le palace doré, « mais ça ne va pas pour moi. Ces Finiens sont en train de dormir paisiblement durant la nuit. Nos frères et sœurs sont morts. »

Ils se tournèrent tous, reprenant encore leur souffle, en sueur, et suivirent le regard de Godfrey vers le palace doré, et il put voir le même air les submerger lentement.

« Donc qu'est-ce que tu dis ? » demanda Akorth. « Que nous faisons demi-tour ? »

Godfrey sourit.

« Nous avons fait des choses plus stupides », dit-il. « Cela semble terriblement calme ici. Je dis que nous fassions un peu bouger les choses. »

Merek esquissa un large sourire, mains sur les hanches.

« Tu sais, Godfrey », dit-il, « je pense que je commence à t'apprécier. »

Godfrey sourit en retour.

« C'est un oui ? » demanda-t-il.

Merek sourit encore plus, se tourna et fit son premier pas vers la cité.

« Je choiserais la vengeance plutôt que la liberté n'importe quand. »

*

Godfrey fonçait avec les autres à travers l'énorme porche voûté doré en plein air, menant au palais des Finiens, pénétrant dedans sans accroc. Au premier abord Godfrey fut surpris qu'il n'y ait pas de gardes postés à l'extérieur – mais ensuite il réalisa que c'était logique. Ils n'avaient personne à craindre. Les Finiens dirigeaient la cité, et personne ici ne serait assez stupide pour oser les attaquer. C'était la peur qui gardait tout le monde éloigné. La plus grande forme de pouvoir, Godfrey le savait, était quand on n'avait plus besoin de gardes du tout.

Godfrey courut dans le porche et entra dans le palais, ses pieds nus

froids sur les sols de marbre, et tandis qu'ils se dirigeaient plus loin dans le grand salon, il commença à se demander vers où aller. Il repéra une statue d'or massif et une fontaine, et derrière, un escalier doré, tournant vers les niveaux supérieurs. Godfrey sut immédiatement que c'était là qu'ils devaient aller ; il supposa que les Finiens seraient en train de dormir dans les étages.

Il courut avec les autres dans l'escalier, ses pieds nus amortis sur le tapis rouge, et ils grimpèrent les marches quatre à quatre, montant, de plus en plus haut, dépassant palier après palier, jusqu'à ce finalement arriver à un sol tapissé d'or, les murs tendus d'or. Godfrey, courant à toute allure, fut surpris de trouver un garde là-haut, somnolant, dos à eux, ne s'attendant à l'évidence pas à ce que quiconque attaque.

Ils s'arrêtèrent net, pris par surprise, tandis que le garde se retournait, alerté par leur présence. Avant qu'il ne puisse crier, Merek s'avança puis lui trancha rapidement la gorge avec sa dague, et Ario courut derrière le garde, couvrit sa bouche pour qu'il ne fasse pas un bruit. Ils travaillaient bien ensemble : le garde s'effondra sur lui-même, en silence, mort.

Ils continuèrent tous à courir le long du hall, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la première grande embrasure de porte, faite d'or. Godfrey ouvrit la voie tandis que le groupe faisait irruption, prêt à tuer n'importe quel Finien qu'ils trouveraient.

Mais quand ils pénétrèrent dans la chambre sombre, éclairée seulement par des torches, Godfrey s'arrêta net, médusé par ce qu'il vit.

C'était un trésor. La pièce était emplies de bijoux et de trésors de toutes les sortes possibles. Godfrey s'immobilisa et regarda fixement à l'intérieur. Il était habitué à voir de l'or à la cour de son père – mais il n'avait jamais rien vu de tel. Cette quantité de richesse, presque entassées jusqu'au plafond, était ahurissante. Même un des colliers qu'il voyait devant lui, incrusté de diamants et de rubis, pouvait financer une armée.

Merek, Ario, Akorth et Fulton se précipitèrent et commencèrent à les rassembler, remplissant leurs mains et leurs poches de précieux colifichets, jusqu'à ce que finalement Godfrey coure vers eux et les arrête.

« Notre temps est limité », dit-il. « Préfereriez-vous avoir des bijoux, ou préféreriez-vous vous venger ? »

Ils cessèrent tous, compréhensifs, emportés par leur cupidité, se détournèrent et le suivirent, abandonnant le reste.

Godfrey, suivi par les autres, tourna et courut le long du hall jusqu'à ce qu'il arrive à une autre porte cintrée, dorée, plus petite que la dernière. Cette fois-ci il essaya la poignée, elle était verrouillée.

Il y mit un coup d'épaule, Merek et Ario se joignirent à lui, mais elle ne voulait pas céder.

Akorth et Fulton se précipitèrent et les rejoignirent, donnant des coups d'épaule et poussant de tout leur poids.

Ils la percutèrent tous à la fois, et à la troisième tentative, elle s'ouvrit, pulvérisée, partant en morceaux.

« Finalement », dit Akorth, « je suis bon pour quelque chose. »

Godfrey fut la première personne à l'intérieur et quand il entra, il vit le chef Finien, Fitus, l'homme qui l'avait trahi, assis dans un luxueux lit aux draps de soie. Il ressemblait à un enfant effrayé, avec son visage pâle et de grosses mèches de cheveux roux, le visage couvert de taches de rousseur.

« Comment êtes-vous en vie ? » s'écria Fitus, choqué, tendant la main vers une dague au pommeau d'or à côté de son lit.

Godfrey bondit en avant, atterrit sur son bras, et le cloua au sol, pendant qu'en même temps Akorth et Fulton sautaient sur lui, le maintenant allongé eux aussi. Ario arracha la lame de la main de l'homme, tandis que Merek lui donnait un coup de poing dans le plexus solaire.

Ario tint la dague contre la gorge de Fitus.

« Vous avez tué nos amis », dit Godfrey.

Fitus, la terreur dans ses yeux, commença à trembler.

« J'ai fait ce que je devais faire », dit-il. « Vos amis étaient des esclaves – ils n'avaient aucune valeur de toute manière. »

Ario regarda Godfrey, qui lui donna son approbation d'un hochement de tête, et en un seul geste rapide il trancha la gorge de l'homme.

« Aucun d'entre nous ne vaut rien », dit Ario.

Fitus poussa un cri de surprise, les yeux exorbités, puis enfin il resta immobile, mort, son sang tachant les draps – et Godfrey prit la dague puis la plongea dans son cœur.

« C'était pour Darius », dit-il.

Godfrey entendit le cri distant d'un garde, et se tourna vers les autres.

« Allons-y ! » dit-il. « Maintenant ! »

Comme un, ils jaillirent de la pièce et coururent le long du hall, atteignant presque l'escalier quand Merek s'arrêta et cria : « Attendez ! »

Il se tint là et regarda en arrière dans le hall, vers la pièce avec les bijoux.

« Nous allons avoir besoin de monnayer notre sortie d'ici », dit-il.

Ils avaient tous ce regard dans les yeux, un air d'avidité, et aucun d'eux ne put résister. La vengeance était assouvie – à présent c'était l'heure du pillage. Godfrey, lui aussi, ne pouvait pas lutter.

Ils firent tous demi-tour et chacun remplit sa chemise et ses poches avec autant de bijoux qu'ils pouvaient en transporter. Godfrey prit un saphir et un bracelet de rubis, un stylo d'or, un sac de pièces d'or, et une poignée de colliers de diamants. Il en accapara encore et encore, se sentant de plus en plus alourdi, et prit conscience que ce seraient assez de richesses pour financer sa propre armée. Pour se venger. Pour faire tout ce qu'il voulait.

Quand ils eurent tous leur lot, ils pivotèrent et s'apprêtèrent à partir – seulement pour découvrir que leur sortie était bloquée.

Une dizaine de soldats Finiens étaient à la porte, et devant eux se tenait une seule femme Finienne, avec des cheveux roux vifs et de blancs yeux perçants, les contemplant tous calmement. Elle les fixa du regard, un sourire

amusé sur son visage. Godfrey se demanda pendant combien de temps elle avait été là.

« Vous allez quelque part ? » demanda-t-elle.

Chapitre vingt-cinq

Darius marcha dans l'arène et fut accueilli par les applaudissements tonitruants des citoyens de l'Empire, avides de voir plus de mort. Il marchait bizarrement, enchaîné à ses trois frères Desmond, Raj et Luzi – et plusieurs autres gladiateurs – et il ressentit l'absence de Kaz. L'arène grondait plus fort, si cela était possible, que le jour d'avant, et Darius, bien qu'épuisé par les combats, demeura aussi abasourdi qu'il l'avait été la première fois qu'il l'avait vue. La lumière était si brillante ici, se réfléchissant sur le sol en terre battue lumineux, et alors que des vagues de chaleur le frappaient, cet endroit empestait de l'odeur corporelle de milliers de citoyens de l'Empire étouffant sous les soleils. Marcher là-dedans était comme entrer dans maison de la mort.

Darius, endolori par ses contusions, couvert d'égratignures et de coupures, étira ses mains, ouvrant et fermant les poings sur les épées qui leur avaient été données, et se demanda comment il pourrait être capable de combattre ce jour-là. Les épées courtes étaient émoussées, pas assez tranchantes pour sectionner ses chaînes. On leur avait donné des épées, au moins, pas des masses, et cela était de bonne augure – ou, encore une fois, peut-être ne l'était-ce pas.

On avait dit à Darius que le second jour d'affrontements était plus intense que le premier, et il ne savait pas comment c'était possible ; le jour auparavant, il lui avait fallu toutes ses compétences pour seulement survivre. Il avait le mauvais pressentiment que leurs chances de survie en ce jour étaient peu prometteuses, en effet. Malgré tout, Darius ne craignait pas la mort. Ce dont il avait peur était de mourir déshonorable.

Darius sentit un petit coup à ses chevilles et trébucha sur le côté, perdant l'équilibre. Il baissa les yeux et maudit ses chaînes, la peur que les autres garçons tirent dessus, tous chancelant d'avant en arrière, de gauche à droite, tandis qu'ils marchaient plus vers l'intérieur. Non loin il repéra Drok, qui lui lançait des regards furieux avec ses petits yeux, son visage arborant une expression plus malveillante que jamais. Ses yeux étaient froids et durs, et Darius vit en eux un désir intense de le tuer. Il se demanda s'il avait fait une erreur en se montrant clément envers lui et en le gardant en vie.

« Que penses-tu qu'ils nous réservent aujourd'hui ? » demanda Luzi, debout à côté de lui, changeant nerveusement son épée de main tout en examinant les murs de l'arène.

« Ça ne peut pas être pire qu'hier », dit Desmond, enchaîné derrière lui.

« Oh, si ça le peut », dit Raj, debout à côté de lui.

Darius était en train de penser la même chose. Il se tourna et étudia les murs de l'arène, usés par des années de combat, et ce faisant, un cor sonna et la porte principale s'ouvrit. En sortit Morg, et la foule rugit, comme folle, tandis qu'il s'avançait et levait les mains, s'imprégnant de leurs applaudissements comme un mauvais artiste de cirque.

Finalement, il atteignit le centre de l'arène et, se tournant dans toutes les directions, savourant l'attention, il baissa les bras. La foule se calma.

« Citoyens de l'Empire ! » tonna-t-il. « Je vous présente aujourd'hui les survivants du combat d'hier ! Ces braves garçons qui ont prouvé leur valeur – et qui doivent maintenant la prouver à nouveau ! »

Un autre rugissement s'éleva de la foule, tandis que Morg attendait qu'ils s'apaisent.

« Aujourd'hui, il n'y aura que trois survivants – ou aucun. Pas plus que trois garçons ne peuvent être autorisés à vivre. Qu'ils soient tués par nous, ou par les uns les autres, nous nous en fichons ! »

La foule applaudit, et avec cela, Morg se tourna et sortit cérémonieusement de l'arène en se pavanant, les grandes portes de fer claquant derrière lui.

Soudain se fit entendre le son des trompettes, et la foule se déchaîna.

Darius, sur les nerfs, préparé à n'importe quoi, pouvait sentir son cœur tambouriner dans sa poitrine.

« Quoi qu'ils nous envoient », pressa-t-il ses amis, « restez ensemble. »

Les portes de fer s'ouvrirent, cette fois de tous les côtés de l'arène, et s'en élancèrent deux douzaines de guerriers de l'Empire, vêtus d'une armure toute noire et armés des pieds à la tête, portant des heaumes menaçants et d'énormes boucliers. En examinant ces derniers, Darius put les voir tourner, et put voir que leurs bords étaient bordés de petites pointes. Ils étaient plus nombreux que Darius et les autres, et ils chargeaient depuis toutes les directions, les cernant dans un cercle.

En infériorité numérique, enchaînés ensemble et seulement armés de ces petites épées, Darius sut que leurs chances étaient sombres en effet.

« Rapprochez-vous ! » cria Darius.

Cette fois, les autres garçons l'écoutèrent, et Darius sentit ses chaînes se détendre, lui donnant plus d'espace pour manœuvrer tandis que les garçons se rassemblaient plus près – tous sauf Drok, qui s'en tenait à lui-même, seul à l'extrémité de sa chaîne.

« « Nous devons choisir un homme et frapper à l'unisson ! » cria Darius. « Douze d'entre nous ne peuvent pas tuer vingt-quatre d'entre eux – mais douze peuvent tuer l'un d'eux ! Et tout ce dont nous avons besoin c'est d'en tuer un à la fois ! Dos à dos ! »

Ils reculèrent tous jusqu'à ce que leurs dos se touchent dans un cercle serré, le dos de Darius touchant celui, musculeux et en sueur, d'un autre garçon.

Darius se tint là, tandis que les soldats se rapprochaient, chargeant vers eux, soulevant de grands nuages de poussière, et il attendit. Il savait que la discipline était la clef : s'ils restaient tous disciplinés, alors ils auraient une chance.

La foule poussait des cris à la perspective tandis que les soldats se rapprochaient de plus en plus près. Darius regarda par terre et jaugea la

longueur de sa chaîne, et il attendit, attendit. Il pouvait sentir la chaîne tirer à ses pieds, et alors que les autres garçons devenaient nerveux, il pria pour qu'ils obéissent à ses ordres.

« Attendez ! » hurla Darius.

Les soldats se rapprochaient, cinquante mètres, puis quarante, puis trente...

« Attendez ! »

Soudain, un des garçons prit peur et sortit du groupe comme une flèche ; Darius sentit ses chaînes commencer à tirer brusquement, mais ensuite il vit Desmond faire un pas en avant et marcher sur la chaîne du garçon, l'empêchant de fuir.

Un soldat de l'Empire, à seulement dix mètres, lança son bouclier, et il tournoya, les pointes en rotation, et un instant après il trancha la tête du garçon errant.

La foule applaudit, et Darius craignit que les autres garçons du groupe tentent de fuir eux aussi ; mais à sa surprise, ils ne bougèrent pas, patientant, comme il l'avait ordonné.

Darius attendit que les soldats viennent encore plus près, le cœur battant dans sa poitrine.

« Maintenant ! » hurla-t-il.

Tous les garçons coururent soudain comme un seul homme, baissant les épaules, suivant Darius et se mouvant comme une seule unité. Ils pointèrent tous leur arme et se jetèrent sur un soldat, le plus proche, devant Darius, tous le poignardant et le lacérant, transperçant son armure jusqu'à ce qu'il s'effondre au sol, mort.

« Luzi, attrape son bouclier », commanda Darius. « Raj – son épée ! Libère-nous ! »

Raj plongea dans la poussière et se saisit de l'épée lourde, faite d'un acier robuste, tourna et sectionna la chaîne, les libérant du garçon qui avait été décapité. Il n'avait pas le temps, cependant, de trancher d'autres chaînes, alors que le reste des soldats était sur eux.

Luzi donna le bouclier à Darius, et ce dernier le lança aussitôt, ses lames tournoyant, et il siffla dans les airs puis coupa le bras d'un soldat, juste quand il le levait pour lancer une hache dans leur direction. Le soldat tomba à genoux, et la foule applaudit.

Les soldats, cependant, arrivèrent sur eux rapidement – trop rapidement. Darius balança son épée vers le soldat se ruant sur lui, mais son bouclier tournoyant était comme l'éclair, ses lames attrapèrent son épée et la lui arrachèrent des mains, l'envoyant voler et le laissant désarmé. Le chevalier riposta ensuite et frappa Darius au visage avec son bouclier, l'envoyant tituber en arrière et atterrir au sol.

Darius saisit son épée, gisant au sol près de lui, et roula hors de chemin juste quand l'extrémité hérissée de piques d'un bouclier s'abattait vers son visage. Les pointes logèrent le bouclier dans la poussière, et alors que le

soldat essayait de se libérer, Darius prit l'avantage, frappa horizontalement et trancha la tête du soldat.

La foule rugit.

À côté de lui Raj se baissa rapidement, tandis qu'un soldat faisait se balancer un fléau vers sa tête. Raj s'avança brusquement et planta son épée à travers le pied du soldat, le clouant au sol. Il fut exposé par le mouvement cependant, et un autre soldat se précipita pour le poignarder dans les côtes. Darius, tiré en arrière par ses entraves, ne pouvait pas y arriver à temps.

Darius regarda Luzi s'élancer en avant, sauter dans la trajectoire du coup pour sauver Raj – et ce faisant, à la stupéfaction de Darius, il fut poignardé au cœur.

Luzi gémit et s'effondra au sol, mort, et la foule poussa des acclamations.

Darius était si médusé qu'il pouvait à peine respirer. Mais il n'y avait pas de temps pour réfléchir. Les soldats continuaient à arriver, et il devait continuer à se battre, ou alors connaître le même sort.

Darius passa le bras par-dessus, saisit le bouclier et l'arracha des mains du soldat exposé, puis le tourna et le fit tourner, coupant le ventre du soldat. Il fit ensuite demi-tour derrière lui et enfonça les pointes sur le côté du visage d'un autre soldat, le tuant.

La foule rugit tandis que les deux soldats tombaient.

Darius avait un bon angle de frappe sur un soldat, et il bondit en avant, sur le point d'en tuer un autre – quand soudain ses chaînes le tirèrent en arrière. Énervé, il regarda par-dessus son épaule pour voir deux autres garçons se précipitant dans la direction opposée. Deux soldats surgirent et prirent avantage du désordre, du manque d'organisation, et utilisèrent le bord de leurs boucliers pour les tuer sur place.

Le reste des soldats se refermait sur eux, et le combat devint plus effroyable et sanglant, au corps-à-corps ; des cris s'élevaient, tandis que Darius voyait le nombre de garçons s'amenuiser. Bientôt il ne resta plus que sept d'entre eux debout – et une poignée de soldats.

Darius ouvrait la voie, et les garçons dépouillèrent les soldats morts de leurs armes et boucliers supérieurs, et les employèrent contre eux. Cette fois-ci ils obéirent à Darius, se serrèrent les uns contre les autres et se battirent comme un seul homme, bougeant dans la même direction. Un à la fois, ils commencèrent à abattre des soldats.

Darius commençait tout juste à se sentir optimiste, quand soudain il entendit un cri s'élever, et pivota pour voir Drok lever son épée et la planter à travers le dos d'un des autres garçons. Drok se tourna ensuite et trancha la tête d'un autre. Sous les yeux de Darius, il agrippa Desmond par-derrière, mit son épée contre sa gorge, et le tira en arrière. Darius savait que dans quelques instants il serait mort – personne ne s'était attendu à une attaque de l'intérieur.

Darius ne perdit pas de temps : il se détourna des soldats de l'Empire, s'élança à travers le terrain, priant pour que ses chaînes lui laissent assez de

mou, et bondit vers le dos de Drok. Il était juste à trente centimètres de l'agripper, quand soudain ses chaînes furent tirées brusquement en arrière par un des autres garçons affrontant un soldat. Juste hors de portée, Darius vola en arrière.

C'était trop tard : Darius regarda, horrifié, la gorge de Desmond être tranchée par-derrière par Drok. Drok sourit en retour, les yeux tournés droit vers Darius tout en le faisant, victorieux.

Darius eut l'impression que sa propre gorge était en train d'être tranchée ; à cet instant, il se blâma, et il se haït pour avoir gardé Drok en vie, et pour avoir laissé son ami mourir. Desmond, son ami le plus proche, mort.

« Non ! » hurla Darius.

Darius, toujours hors de portée, toujours limité par ses chaînes, ne pouvait pas atteindre le garçon – à la place, il se tourna et passa sa colère sur les soldats de l'Empire. Il chargea et donna coup pour coup, épée contre épée, se battant comme un possédé, trouvant des ouvertures, esquivant leurs boucliers mortels, et abattit les trois derniers soldats.

La foule tonitrua.

Darius, essoufflé, regarda autour de lui et vit que seuls quatre garçons restaient : Raj, Drok, et deux autres garçons, des combattants acharnés qu'il ne connaissait pas. Il se demanda si le match était terminé, alors qu'il y avait une accalmie dans les combats. Morg avait annoncé que l'affrontement du jour serait achevé s'ils les tuaient tous ou si seulement trois d'entre eux restaient. Mais il en restait cinq. Cela signifiait-il que le match était fini ? Y avait-il d'autres soldats pour eux ? »

Plus que tout, Darius voulait tuer Drok. Il prit l'épée d'un des soldats morts et sectionna sa chaîne, se libérant pour pouvoir se jeter sur Drok. Maintenant, il n'était relié qu'à Raj. Darius était sur le point de lui sauter dessus, quand soudain des cors sonnèrent.

Un rugissement s'éleva, plus fort qu'avant, et alors qu'une nouvelle porte cachée s'ouvrait, sortit en chargeant vers eux quelque chose qui fit s'arrêter le cœur de Darius : trois immenses Razifs, des animaux féroces avec des peaux au rouge flamboyant, des cornes et de longues griffes, fondant droit sur eux. Ils baissèrent leurs cornes et chargèrent avec fureur, encouragés par la foule.

Darius ne savait pas comment ils pourraient possiblement survivre à ce nouveau défi. Il se sentit envahi par la peur, mais se força à la contrôler, à s'élever au-dessus d'elle.

Et soudain, il eut une idée.

« Reste près », dit Darius à Raj. « Attends mon signe. Puis cours de l'autre côté et accroche-toi à ta chaîne ! »

Darius savait que Raj lui faisait confiance, et ils tinrent tous deux position, attendirent jusqu'au dernier moment, laissant le Razif qui menait le groupe se rapprocher.

Finalement, au dernier moment, Darius cria : « Maintenant ! »

Darius et Raj coururent dans des directions opposées, et ce faisant, leur chaîne se tendit, et Darius s'accrocha comme si sa vie en dépendait.

Le Razif courut droit dedans, et l'impact envoya Darius voler en arrière. Mais Raj tint bon, lui aussi, et la chaîne s'enroula autour de ses pattes, le Razif trébucha et tomba tête la première dans la poussière.

La foule applaudit.

Darius et Raj, pensant à la même chose, bondirent tous deux sur le dos du Razif et entourèrent leur chaîne autour de son cou. Ils tinrent bon, l'étouffant tandis qu'il ruait sauvagement, jusqu'à ce qu'enfin il cesse de bouger.

Ils avaient à peine achevé de le tuer qu'un autre Razif chargeait sur eux ; cette fois, il n'y avait pas le temps de réagir.

Darius et Raj roulèrent sur le côté, mais le Razif baissa sa corne et s'empêtra dans leur chaîne ; tous deux se retrouvèrent volant dans les airs, chacun d'un côté du Razif, se balançant violemment tandis qu'il galopait à travers l'arène, les foules poussant des hurras. Le Razif devint finalement enragé, tourna la tête et les jeta.

Darius tomba à la renverse, tête par-dessus pieds, enchaîné à Raj, chaque roulade lui donnant l'impression qu'elles lui brisaient les côtes.

Enfin, ils se remirent sur leurs pieds, juste au moment où le Razif décrivait un cercle et chargeait à nouveau vers eux.

« Rapproche-toi », cria Darius à Raj.

Ils se tinrent côte à côte, puis au dernier instant, ils sautèrent ensemble, hors du chemin.

Le Razif les dépassa à toute vitesse, et la foule les hua pour l'avoir échappé belle.

« Suis ! » hurla Darius.

Darius se mit à courir à toute vitesse après lui, et Raj le suivit alors que Darius le rattrapait, au moment où il ralentissait et s'apprêtait à tourner, et bondit sur son dos. Raj sauta rapidement, lui aussi.

La foule applaudit tandis que le Razif ruait sauvagement, tentant de les faire tomber.

Mais Darius ne voulait pas lâcher, et finalement, il se rendit maître de lui, et tandis qu'il s'agrippait à son cou et enfonçait ses talons dans sa peau semblable à du cuir, il le força à obéir à sa volonté. Il le dirigea vers l'autre Razif, qui était en train de charger les trois garçons restants.

Le Razif de Darius baissa sa corne tandis qu'il se ruait sur l'autre, et il l'encorna dans l'abdomen. La foule se déchaîna quand il le mit à terre, le tuant juste avant qu'il puisse tuer les autres garçons. L'impact envoya Darius et Raj dans les airs, tombant au sol, et alors que Darius se remettait sur pieds, il fut soudain accueilli par Drok, qui lui donna un coup de pied au visage. Darius tomba sur le dos, et Drok atterrit sur lui, l'étrangeant, tentant de les tuer.

Darius lui donna un coup de genou entre les jambes, et alors que Drok desserrait son étreinte, Darius se tourna et le frappa du coude au visage, le

faisant tomber.

Darius vit un des garçons se ruer sur Drok, épée levée, voulant lui donner ce qu'il méritait tandis qu'il abattait son arme sur son dos. Mais Drok, l'ayant senti se retourna au dernier instant et bloqua l'épée avec sa chaîne. Le garçon était surpris tandis que Drok lui arrachait l'épée des mains, puis l'utilisa pour le tuer.

La foule vociféra. Ça en laissait quatre s'entre eux.

Le Razif, toujours en vie, tourna et se rua vers eux, et Darius ne put réagir à temps. Il vit sa corne se profiler, sur le point de le tuer.

Alors qu'il se préparait à mourir, Raj bondit en avant et poussa Darius hors de sa trajectoire. Il le sauva, mais se retrouva lui-même sur le chemin de la bête, et sa corne traversa sa chair, lui infligeant une terrible blessure le long de son côté, et il poussa un cri de douleur, couvert de sang.

Darius, horrifié, se tourna et bondit sur le dos de l'animal. Il rua violemment, tandis que Darius levait son épée, et il ne pouvait pas arriver à stabiliser. Il jeta son dévolu sur le quatrième garçon, et alors qu'il courait l'encorna à travers le dos.

La foule était galvanisée.

Darius réussit finalement à saisir son épée, et l'abattit des deux mains, décapitant le Razif.

Il tomba à genoux, du sang se déversant, mort, et Darius chuta par terre à côté de lui.

Darius resta agenouillé là tandis que la foule était se déchaînait et que des cors sonnaient. Les Razifs étaient tous morts. Seuls trois d'entre eux restaient.

Le combat était terminé.

Darius resta là à genoux, ressentant un doux sentiment de victoire, mélangé au remords. Il avait survécu. Raj avait survécu.

Mais à quel prix ?

Chapitre vingt-six

Les Seigneurs des Sept se tenaient en cercle, proches les uns des autres dans la sombre chambre de pierre, éclairée seulement par le seul rayon de lumière se déversant à travers l'oculus au plafond, et se faisaient face en silence, vêtus de leurs robes et capuchons entièrement noirs. Êtres immortels qui avaient dirigé l'Empire à travers les siècles, qui avaient toujours été là depuis la Grande Formation, ces sept hommes se tenaient debout dans les ténèbres, à la périphérie de la lumière du soleil, la fixant silencieusement du regard, comme ils l'avaient fait pendant des millénaires.

Pendant des millénaires, ils s'étaient tenus là et avait contemplé la lumière, avaient eu des visions, observant le passé, formant le futur tandis qu'il tourbillonnait à travers la poussière dans la lumière, décidant d'un cours pour l'Empire. Ces êtres représentaient les quatre Cornes et les deux Pointes de l'Empire, et le septième était le vote décisif. Ils étaient l'Un Qui Gouverne Tout, ceux à qui même les Commandants Suprêmes devaient se soumettre. Ils étaient ceux dont la volonté était absolue, et qui n'avaient jamais été défiés. Jamais.

Maintenant, pour la première fois, tandis qu'ils contemplaient le rayon de soleil, la table circulaire de granit noire en dessous n'était pas vide – mais à la place se tenait la tête tranchée de leur messenger. Ils l'avaient envoyé à Volusia, et elle le leur avait renvoyé sans vie.

Ils la regardaient tous fixement avec solennité, s'entendant silencieusement sur un plan d'action.

Ce fut le septième Seigneur qui s'avança, comme il le faisait souvent, pour parler en leur nom. Il tendit la main, saisit les cheveux mêlés de sang, les souleva, et regarda dans ses yeux. Ils étaient encore ouverts, et le dévisageaient avec un air d'agonie dans la mort.

« Cette Volusia », commença-t-il, la voix sombre et rauque, « cette jeune fille qui pense qu'elle est une Déesse – elle pense qu'elle peut nous défier. Elle en est venue à croire qu'elle peut gagner. »

« Nous enverrons nos forces de tous les coins de l'Empire », intervint un autre, « et écraseront la capitale. Dans quinze jours, elle sera déposée. »

Le septième Seigneur leva la tête plus haut et la regarda dans les yeux, comme s'il cherchait une réponse. Le silence était pesant.

« Non », répondit-il finalement.

Tous les autres se tournèrent vers lui.

« Ne voyez-vous pas ? » dit-il. « C'est exactement ce qu'elle veut. Elle a tissé un piège. Elle a un pouvoir à sa disposition, un pouvoir ténébreux, un que je ne peux distinguer. Un auquel je ne me fie pas vraiment. Nous ne tomberons pas dedans. »

« Alors la laisserons-nous juste s'en tirer librement, diriger la capitale avec dédain ? » demanda un autre, outré.

Le septième attendit un long moment, puis finalement s'avança dans la lumière, révélant un visage trop pâle, des yeux bleus effrayants, un visage marqué par des siècles de mal et de tromperies. Il regarda les autres et esquissa un large sourire malfaisant.

« Nous lui donnerons ce à quoi elle ne s'attend pas », ajouta-t-il. « Nous la ferons souffrir là où cela lui fera le plus mal. »

Il respira profondément.

« Volusia », dit-il.

Les autres le dévisagèrent, et il pouvait les sentir réfléchir.

« Nous enverrons nos armées non pas vers la capitale, mais vers sa cité d'origine. Elle est sans défense désormais, laissée sans garde. Elle ne s'y attendra jamais. Nous détruirons tout ce qu'elle a connu et aimé. Tout son peuple. Jusqu'au dernier. Cela l'attirera dehors, irrationnellement, à la guerre. Et alors nous la rencontrerons, puis nous lui ferons savoir le pouvoir des Sept. »

Il y eut un long silence, et finalement les six Seigneurs s'avancèrent dans le cercle, chacun levant leurs poings.

Ils les posèrent sur la table, le symbole sacré, et ce fut décrété.

Bientôt, Volusia ne serait qu'un souvenir.

Chapitre vingt-sept

Alors que le second soleil se couchait, Gwendolyn pénétra à l'intérieur de la salle de banquet royale dans le magnifique château de la Crête, passant à travers de grandes portes d'argent, tenues ouvertes par plusieurs serviteurs, et fut époustoufflée par la vue s'offrant devant elle. Accompagnée de Kendrick, Sandara, Steffen, Arliss, Stara, Aberthol, Brandt, Atme, Illepra et une demi-douzaine de membres de l'Argent, avec Krohn sur ses talons – tout ce qu'il restait de l'Anneau, tous ceux qui avaient survécu à ce long périple – Gwendolyn entra dans le hall et leva les yeux, émerveillée par les hauts plafonds fuselés, les murs ici tapissés d'armes, de trophées de guerre, d'armures, de bannières, et les trophées, des têtes montées et empaillées. Sous ses pieds se trouvait un pavé usé, sur le sol se déployaient des tapis tissés à la main, sur lesquels étaient étendus des chiens paisibles et bien nourris. De la musique flottait dans l'air, et quand Gwen regarda au delà, elle vit des groupes de musiciens, dispersés parmi les tables de banquet. Ces dernières étaient toutes faites d'argent, hormis pour celle du Roi, qui était faite d'or, grande et ronde, juste au centre de la pièce. Tout brillait, et c'était comme marcher dans un rêve.

Également impressionnants étaient les gens, ce hall bondé de centaines de personnes de la cour royale, vêtus des plus beaux atours, parés des bijoux les plus délicats que Gwen ait jamais vus. Les hommes portaient le manteau pourpre de la famille royale, chacun des guerriers, tous avec la tête rasée caractéristique et les longues barbes blondes et raides de ces gens. Quelques-unes des barbes, remarqua Gwen, étaient tressées, indiquant peut-être un certain rang, pendant que d'autres étaient longues et raides. Des buches ronronnaient dans l'énorme cheminée de marbre, et plusieurs chiens paraissaient devant elles, rongant des os avec contentement. C'était une pièce éclatante de splendeur et d'abondance, avec joie et prospérité, avec de la musique, de l'animation – et plus que tout de la nourriture. La délicieuse odeur des viandes en train de rôtir et des sauces la faisait chavirer. Elle ne pouvait pas se souvenir de la dernière fois qu'elle avait eu un repas décent.

Gwen sentit la douleur de la faim dans son estomac, et elle sut qu'elle était prête pour son premier gros repas – tous les siens l'étaient ; en effet, quand elle jeta un coup d'œil, elle vit qu'ils regardaient, subjugués par les monceaux de viandes, de fromages et de gourmandises de toutes sortes sur chaque table, et salivant presque face à l'abondance devant eux.

« Ma dame. »

Gwendolyn se tourna pour voir un serviteur approcher avec déférence.

« Si vous vouliez bien m'autoriser à vous mener à la table du Roi. Il a réservé une place pour vous et vos hommes. »

Gwendolyn opina et le suivit à travers la chambre, touchée par le fait que le Roi réserve des places pour elle. Elle savait que c'était un grand

honneur.

Alors qu'ils passaient à travers la foule, elle pouvait sentir les yeux de centaines de personnes sur elle, tous hochant de la tête avec affabilité, souriant et les examinant tous comme s'ils étaient des objets de curiosité. Gwen se sentit soudain embarrassée à propos de ses habits, craignant pendant un instant d'être encore dans la même tenue que celle qu'elle avait pour traverser le désert. Puis elle baissa les yeux et se souvint qu'elle portait une luxueuse parure de soie noire que les serviteurs du Roi avaient courtoisement laissée pour elle dans sa chambre.

Alors qu'elle approchait de la table du Roi, Gwen regarda et vit le Roi assis à sa tête, et à côté de lui, son épouse, la Reine, assise parfaitement droite et arborant un sourire gracieux, avec ses longs cheveux blonds et des yeux verts, l'image même de la beauté et de la royauté. Elle portait le plus beau collier que Gwen ait jamais vu, comprenant des rubis, des saphirs, et des diamants, et sur sa tête elle portait une couronne incrustée de diamants. Elle paraissait être de l'âge du Roi, peut-être la quarantaine.

Elle se leva et fit face à Gwendolyn.

« Ma Reine », dit-elle à Gwendolyn, prenant sa main et l'embrassant pendant qu'elle était présentée.

« Ma Reine », répondit Gwendolyn, souriante. Puis elle secoua la tête. « Vous êtes Reine ici, ma dame », ajouta Gwendolyn, « pas moi. C'est moi qui devrais m'adresser à vous. »

La Reine sourit en retour.

« Une fois Reine, vous êtes toujours une Reine », répondit-elle gracieusement. « Tout ce que vous avez eu vous a été enlevé. Je m'assurerais que l'honneur et le titre de votre rang ne soient pas ôtés eux aussi. Tous nos hommes ont reçu l'ordre de s'adresser à vous par votre rang – j'y ai veillé. »

Gwen rougit, surprise, bouleversée par la bonté de cette femme, et elle éprouva un élan d'amour pour elle. Même la propre mère de Gwendolyn n'avait jamais été aussi gentille avec elle, et Gwen ne put s'en empêcher – elle s'avança et l'étreignit.

La Reine sembla d'abord prise au dépourvu, en particulier alors qu'un cri de surprise se propageait à travers la pièce ; mais ensuite elle étreignit Gwen, chaudement.

Le Roi tendit le bras et serra chaleureusement les deux mains de Gwendolyn, puis l'embrassa sur les deux joues, comme le voulait, supposa Gwen, leur coutume, tandis qu'il la menait à son siège, à l'opposé du sien. Kendrick était assis d'un côté, Steffen de l'autre, et les autres tous autour de la table, se joignant non seulement au Roi et à la Reine, mais aussi plusieurs autres, paraissant tous être des membres de sa famille. Gwendolyn se retrouva assise dans la plus luxueuse et moelleuse des chaises.

Gwen se sentait soulagée que tous les siens soient là – tous excepté Argon, qui était entre les mains des soigneurs du Roi, et le bébé, qu'Illepra avait donné aux nourrices pour la nourrir. L'Argent était assise à sa propre

table non loin, rejointe par ses guerriers qui semblaient être l'élite du Roi, qui les avaient accueillis chaleureusement. Manifestement, ils étaient impatients de partager des histoires de batailles.

« Nous pouvons toujours parler », tonna le Roi, alors que tous les yeux se tournaient vers lui, « mais d'abord, vous devez manger. Après tout ce que vous avez traversé, laissons la nourriture passer en premier. La discussion peut venir après. »

Le Roi fit un signe de la tête, et un moment après des plateaux de nourriture et de mets délicats furent placés devant elle par une nuée de serviteurs. Gwen vit le Roi et les autres manger, et elle ne put se retenir longtemps. Elle tendit la main et fit éclater le premier met dans sa bouche, une figue couverte de noix de coco râpée. Elle mâcha, et ce faisant, elle sentit son corps tout entier rétabli.

Incapable de résister, elle en mangea encore plusieurs avant de finalement se maîtriser.

Gwen entendit un gémissement, et elle s'en voulut d'avoir oublié Krohn ; il était assis à ses pieds, patiemment, et elle tendit la main pour lui en donner une. Il l'avalait en entier, se lécha les babines, et elle lui en donna une autre. Puis une autre.

Gwendolyn mangea et mangea, tout comme les autres, des steaks finement coupés recouverts de sauces délicieuses, ainsi que plusieurs fruits et légumes qu'elle n'avait jamais vus avant. Elle donna à Krohn une bouchée de chaque chose qu'elle prenait. Plat après plat arrivaient, plus qu'elle n'en avait jamais vu, même à un mariage, et Gwen fut impressionnée par l'abondance infinie de cet endroit. La table, toujours, était remplie de rires, ces gens étaient détendus, insouciantes, et prompts à rire.

Quand elle ne put plus manger, Gwen leva les yeux et fut soulagée de voir tous les siens autour de la table également satisfaits. Même Krohn, à côté d'elle, était enfin repu, en boule à ses pieds, endormi. Finalement, elle put se pencher en arrière et se détendre, pour la première fois depuis elle ne savait combien de temps. Elle regarda la chambre tout autour d'elle, le bel ouvrage de ce château, et elle fut submergée par la beauté de cet endroit, par son ordre et sa sophistication. D'une certaine manière, c'était comme être de retour à la Cour du Roi – mais en plus grand.

Gwen se rassit, rassasiée, et elle sentit son énergie revenir lentement en elle. Elle leva les yeux vers le Roi et la Reine et se sentit envahie de gratitude. Sans eux, elle et tous les siens seraient en train de mourir de faim dans le désert en ce moment même.

« Je ne peux pas vous remercier assez », dit sincèrement Gwendolyn. « Vous nous avez ramenés à la vie. Puisse les Dieux vous récompenser pour votre bonté. Un jour, d'une manière ou d'une autre, je trouverais une façon de vous remercier. »

Le Roi sourit.

« Vous l'avez déjà fait », dit-il de sa voix profonde et retentissante, et

les autres se turent tandis qu'il parlait. « Vous nous honorez de votre présence et nous permettez d'appliquer la loi sacrée de l'hospitalité. Sens mentionner que vous êtes nos parents éloignés, après tout. Nous partageons les mêmes ancêtres, descendons de la même lignée de roi et de reine. Il y avait un temps où nous dinions tous ensemble, ici dans la Crête. Maintenant cette époque pour notre peuple est revenue. Car après tout, même séparés par une grande mer, nous sommes un peuple. »

Gwendolyn n'y avait jamais pensé de cette manière, mais elle savait que c'était vrai en examinant leurs visages ; elle vit une ressemblance dans leur structure osseuse, un air en eux qui aurait parfaitement pu s'intégrer dans sa famille, son peuple. Elle pouvait voir quelque chose d'elle-même en eux, aussi, et elle trouvait remarquable d'envisager qu'elle pouvait ressembler à quelqu'un de si loin, de l'autre côté du monde. C'était comme si une grande famille avait été séparée en deux durant toutes ces années.

Maintenant qu'elle avait mangé et pouvait penser clairement, Gwendolyn examina lentement son environnement ; elle regarda autour de la table, remarqua les autres assis à côté du Roi, et elle était curieuse.

Le Roi avait dû remarquer sa curiosité, car il s'éclaircit la voix et parla.

« Permettez-moi de vous présenter à ma famille », dit le Roi. « Assis là se trouvent six de mes enfants – quatre garçons et deux filles – tous la fierté de ma vie. Ici à ma droite mon fils aîné, Koldo, un bon guerrier et le chef de mes Légions. Il sera celui qui héritera de mon royaume. »

Gwendolyn jeta un regard et fut surprise de voir un grand homme aux épaules larges et la peau noire, peut-être dans la fin de la vingtaine. Il sourit courtoisement, révélant de parfaites dents au blanc éclatant et, comme les autres, il avait la tête chauve, parcourue par une cicatrice, et une barbe courte. Il avait l'assurance d'un guerrier, et du premier-né d'un Roi.

« Ma Reine », dit-il, la voix profonde et forte, « un plaisir de faire votre connaissance. »

Gwendolyn sourit et fit un signe de la tête.

« Tout le plaisir est pour moi », répondit-elle.

Gwen était curieuse de savoir comment le fils aîné et héritier du Roi pouvait être d'une race différente, mais elle savait que ce n'était pas le moment pour demander.

« Assis à côté de lui », poursuivit le Roi, « se trouvent mes seconds fils, mes jumeaux, Ludvig et Mardig. »

Deux hommes, au début de la vingtaine environ, la regardèrent, et Gwen fut surprise au premier abord qu'ils soient jumeaux. Ils étaient de la même taille et la même carrure, mais autrement, ils ne se ressemblaient pas. L'un, Ludvig, était plus musclé, était assis droit, avait l'aura d'un guerrier, la tête chauve et la barbe blonde tressée de son peuple. Il avait un air robuste, avec une mâchoire large et un visage banal et honnête. L'autre, Mardig, semblait similaire, mais était plus fin, plus menu, n'avait pas de barbe, et une tête couverte de cheveux noirs. Ses traits étaient plus raffinés, et contrairement

à son frère, il avait un joli visage, et il la fixait du regard avec des yeux noirs, en contraste avec les yeux bleus de son frère ; Gwen détecta une sorte de noirceur en eux. Elle se demanda pourquoi lui, le seul parmi tous les autres, ne se rasait pas la tête, et elle prit mentalement note de demander plus tard.

À côté de lui, s'accrochant à lui de manière possessive et lançant un regard noir à Gwendolyn, était assise une femme d'à peu près son âge, avec de longs cheveux et des yeux noirs, que Gwen prit, à cause de son alliance, pour sa femme.

Ludvig hocha respectueusement de la tête vers elle.

« Ma Reine », dit-il, la voix forte et pleine de respect.

L'autre, Mardig, ne bougea pas du tout.

« Vous n'êtes pas ma Reine », dit Mardig, « donc je ne m'adresserais pas à vous ainsi. Mais bienvenue, étrangère. »

« Mardig ! » lui cria la Reine de la Crête, le visage assombri. Elle se tourna vers Gwen en rougissant, confuse. « Pardonnez-moi, ma reine », dit-elle. « Il semblerait que tous mes garçons n'ont pas grandi comme ils l'auraient dû. »

Gwen se demanda ce qu'il se passait, mais pensa qu'il était mieux de rester en dehors de cela.

« Ne vous inquiétez pas, ma Reine, dit-elle. « Cela me convient que l'on s'adresse à moi de n'importe quelle manière que quiconque ici le souhaite. »

La tension se dissipa, et pourtant en son for intérieur Gwen prit mentalement note de faire attention à Mardig. Elle n'aimait pas ce qu'elle sentait.

Le Roi s'éclaircit la gorge.

« Assis de mon autre côté vous trouverez ma fille aînée, Ruth. Elle est aussi bonne guerrière qu'aucun des autres. Ne soyez pas dupés par son sexe ou son apparence. »

Gwen jeta un regard et vit une fille de peut-être dix-huit ans, grande, avec de larges épaules, la dévisageant avec de la force dans les yeux, les yeux d'un guerrier, un air qu'elle pourrait reconnaître n'importe où. Gwen fut surprise de voir qu'elle aussi avait le crâne rasé, et portait une légère armure de cotte de mailles. Même si elle était très jolie, ses traits étaient quelque peu masculins, et si on n'avait pas dit à Gwen qu'elle était une fille, elle aurait pu ne pas le deviner.

« Ravie de vous rencontrer, ma Reine », dit-elle, la voix profonde, assurée et forte, la voix d'une guerrière.

Gwen sentait la sincérité en elle, l'esprit d'un guerrier, et elle l'apprécia instantanément.

« L'honneur est mien », répondit Gwen, impressionnée.

« À côté d'elle », poursuivit le Roi, « ma plus jeune fille, Jasmine. Ne laissez pas son âge vous tromper ; elle est plus sage que nous tous. Son érudition dépasse même celle de mon Sage en Chef, tant que cette année,

seulement sa dixième, elle a été nommée le sage officiel du Roi. »

Gwendolyn la regarda avec surprise, et vit une belle jeune fille avec des yeux verts en amande, aux cheveux d'un bond vénitien, les yeux fixés sur elle, brillants d'intelligence. Gwen pouvait sentir qu'il y avait quelque chose de spécial en elle.

« Ma Reine », dit-elle, un léger sourire dans les yeux, « l'histoire des MacGils est intéressante. J'aimerais la partager avec vous un de ces jours. »

Gwen opina, et ne put s'empêcher de sourire ; la fille parlait comme si elle était aussi vieille qu'Aberthol.

« J'en serais ravie », répondit Gwendolyn. Elle pouvait voir Aberthol s'irriter à côté d'elle, et était amusée qu'il soit jaloux.

« Et à côté d'elle », conclut le Roi, « vous trouverez mon plus jeune fils, Kaden, approchant de sa quatorzième année, un âge très spécial pour les guerriers en devenir du royaume. Il entreprendra sa quête de guerrier bientôt et entrera dans l'âge adulte. »

« Je suivrais les pas de mon frère », dit-il, fièrement, à Gwen. Il avait encore une tête pleine de cheveux, bruns, et cela fit se demander à Gwen si les garçons ici se rasaient la tête quand ils devenaient des hommes. »

Gwen sourit, entendant son courage et sa détermination dans sa voix.

« Je suis sûre que tu le feras, jeune guerrier », répondit-elle.

« Voilà mes enfants— », commença le Roi, mais sa Reine le coupa, posant une main sur son poignet.

« Nous avons d'autres enfants aussi », dit-elle mystérieusement. « Bien qu'ils ne puissent pas se joindre nous ce soir. »

Gwen, confuse, était intriguée d'en savoir plus, mais elle acquiesça simplement, ne voulant pas être indiscrete.

Le Roi baissa brièvement les yeux, et Gwen put voir la déception sur son visage. Cela lui fit se poser des questions à propos de ces autres enfants, et ce qu'ils avaient pu faire pour décevoir autant leur père.

« C'est un grand honneur de vous rencontrer tous », répondit Gwen. « Merci de nous accueillir à la table de votre famille. »

« Nous sommes une seule lignée après tout », dit la Reine, « et nous voulons que vous vous sentiez chez vous ici. »

Des serviteurs arrivèrent en portant des outres de vin, remplirent des coupes en or, et quand Gwen but, cela lui monta directement à la tête. Ensuite ils amenèrent plateaux après plateaux de douceurs, de chocolats et de mets délicats de toutes sortes, et tandis que Gwen les mangeait, incapable de résister, ce furent les desserts les plus délicieux qu'elle ait jamais eu.

« Donc dites-nous, ma Reine », retentit la voix du Roi, alors que la tablée s'installait et commençait à être silencieuse, « comment est-il arrivé qu'une suite royale venue de l'autre bout du monde finisse ici ? Pourquoi avez-vous quitté votre foyer ? »

Gwendolyn sentit tous les yeux se tourner vers elle tandis que leur table – et les tables avoisinantes – se taisaient.

« Nous ne sommes pas partis, mon Roi », dit-elle. « Nous avons été forcé à l'exil, par l'Empire. Ils ont détruit tout ce que nous avons connu et aimé. »

Gwen put voir la surprise sur leurs visages, et put sentir la chambre devenir silencieuse.

Le Roi la regarda, dérouter.

« Nos anciens livres disent de votre Anneau qu'il était protégé par un Canyon », dit le Roi, « et par-dessus ce Canyon, un bouclier magique. La rumeur dit que ce bouclier garde l'Anneau imprenable face à toute attaque. »

Gwen acquiesça.

« Ce bouclier a, autrefois, existé », répondit-elle. « Mais plus maintenant. Il a été détruit. Par une magie encore plus puissante. Ce fut l'aboutissement d'une série d'évènements mis en branle par l'assassinat de mon père, le Roi MacGil. »

La pièce poussa une exclamation.

« Votre Roi, assassiné ? » demanda le Roi, mortifié.

Gwen hocha de la tête.

« Par qui ? »

Gwen se prépara mentalement en répondant, embarrassée de dire :

« Mon frère », dit-elle faiblement.

La pièce s'exclama plus fort, tandis que le Roi et sa famille la regardaient, horrifiés.

« Il a payé pour ses crimes », répondit Gwen. « Il a été exécuté. Mais cela ne nous aide pas maintenant. »

Le Roi, sourcils froncés, sembla réfléchir à cela tandis qu'un long silence s'ensuivit.

« Et votre peuple ? » demanda-t-il finalement. « Que leur est-il advenu ? »

Gwen sentit les larmes lui monter aux yeux, elle baissa la tête et secoua tristement la tête.

« Tous morts, mon seigneur », répondit-elle, « tous exceptés ceux que vous voyez devant vous à présent. Et quelques autres », ajouta-t-elle en pensant à Thorgrin, Reece et Erec.

« Mais comment ont-ils pu détruire un si grand pays », demanda la Reine, « et tout son peuple avec ? »

« Ils sont venus avec des dragons, menés d'abord par Andronicus, puis par Romulus. Ils ont transformé tout ce qu'ils voyaient en décombres et en ruines. »

Gwen inspira profondément.

« Mon époux », ajouta-t-elle, puis elle se corrigea elle-même, « mon futur époux, il nous a défendus. Les dragons de Romulus ont été tués à ce moment-là, et aucun dragon n'a survécu. »

« Et où est votre futur époux maintenant ? » demanda la Reine, la voix emplie de compassion.

Gwendolyn baissa les yeux et secoua tristement la tête. Elle voulait répondre, mais s'étrangla avec ses larmes.

« Quelque part en haute mer », répondit-elle, « à la recherche de notre enfant. »

La Reine eut le souffle coupé, et Gwen ne put plus s'en empêcher ; elle éclata en pleurs, puis rapidement essuya ses larmes du dos de la main.

« Je suis désolée, mon Roi », dit-elle. « Je ne me reposerais jamais jusqu'à ce que je sache que Thorgrin et Guwayne sont en sécurité. »

« Il y a des façons de les trouver », répondit le Roi.

Gwen leva les yeux vers lui avec espoir.

« Comment ? » demanda-t-elle.

« J'ai un devin », répondit-il. « Peut-être pourra-t-il trouver votre Thorgrin. »

Le cœur de Gwen bondit de joie, mais elle avait peur d'être optimiste.

« Je donnerais n'importe quoi, mon seigneur », répondit-elle.

Il hocha de la tête.

« Considérez-le comme fait », répondit-il. « À l'aube, je l'en instruirais. »

« Vous êtes tous les bienvenus pour vivre ici avec nous pendant autant de temps que vous le souhaitez », dit la Reine. « Que ce soit un jour, ou une vie. Nous vous invitons à vous joindre à notre peuple. Il peut y avoir bien des grands rôles pour vous et les vôtres ici. Vous avez besoin de nous, et nous avons besoin de vous. »

Gwendolyn hocha de la tête, si reconnaissante.

« C'est une offre des plus bonne et généreuse, ma dame », répondit-elle. « J'aimerais retourner dans l'Anneau, le construire, revoir ma terre natale, et le reconstruire sur ses cendres. Nous tous e voudrions. Mais c'est seulement un rêve désormais. »

« Des empires ont été construits sur des rêves moindres que celui-là », répondit le Roi.

« Si elle veut partir, laissez là partir », dit une voix sombre.

Gwendolyn se tourna pour voir un des jumeaux du Roi, Mardig, la regardant avec une intensité qu'elle n'aimait pas. Son épouse aussi lui lançait un regard furieux, sombrement.

« En fait, je crois que tous devraient partir », ajouta Mardig. « Ils ont tous laissé une piste bien visible dans le désert, qui mènera l'Empire droit vers nous. Ils seront la source de notre ruine. »

« Surveillance ta langue ! » dit la Reine. « Ils sont de la famille. »

« Ils ne sont pas de la famille pour nous ! » rétorqua Mardig. « Peut-être partageons-nous des ancêtres. C'était il y a des siècles. »

« Tu parleras respectueusement en ma présence, mon garçon », dit le Roi. « Tes actions se répercutent sur moi – et ce n'est pas ainsi que nous traitons les étrangers. »

Mardig s'empourpra, et se tut.

Le Roi se tourna vers Gwendolyn.

« Pardonnez-moi », dit-il. « Mon garçon peut être irréflecti. Il parle quand il devrait écouter. »

Le Roi soupira, tandis que Gwen pouvait sentir la pièce regarder vers lui.

« Et pourtant il dit quelque vérité, mon seigneur », s'écria une voix.

Gwen se tourna pour voir un des guerriers du Roi, à une table pleine de soldats, à l'opposé de la pièce.

« L'Empire pourrait suivre. »

« Les renvoyer dans le désert n'empêchera pas cela », s'écria un autre soldat, depuis l'autre côté de la pièce.

« Ça pourrait, tout simplement », dit Mardig.

Le Roi se leva lentement, à l'autorité imposante, tous les yeux tournés vers lui.

« Il est vrai que la piste peut nous compromettre », dit-il lentement, sur un ton décisif, comme s'il voulait clore l'affaire, « et pourtant, nous ne mettons pas en danger des étrangers. Jamais. »

Ce dernier mot il le dit fermement, avec l'autorité d'un Roi, et Gwen put voir les dissidents humiliés. Elle se sentit plus reconnaissante envers lui qu'elle ne pouvait l'exprimer.

« Nous nous occuperons de la piste. À l'aube, j'enverrais une expédition pour s'aventurer au delà de la Crête, au delà du mur de sable, et effacer les traces. »

Un sursaut se propagea à travers la pièce, et Gwen réalisa qu'à l'évidence il s'agissait d'une proposition dangereuse ; elle se sentait terriblement mal que sa présence ici ait causé la discorde.

« J'aimerais me porter volontaire pour y aller, Père », dit Ludvig, l'aîné des jumeaux du Roi.

« Et je me porterais volontaire pour la mener », dit Koldo, son aîné.

« Moi aussi, Père, je souhaite y aller », dit Kaden, son fils adolescent.

« Et moi », ajouta sa plus grande fille, Ruth.

Le seul, remarqua Gwen, qui ne se porta pas volontaire fut Mardig, qui était assis là en silence, rougissant.

Le Roi acquiesça.

« J'ai la chance d'avoir des fils et filles braves », tonna-t-il. « Oui, vous pouvez tous y aller. Et vous tous, assurez-vous de revenir à moi. »

« Moi aussi, j'aimerais me porter volontaire », dit Kendrick, se levant à côté de Gwen.

La pièce le regarda, calme, manifestement prise au dépourvu qu'un étranger veuille les rejoindre.

« Et moi », dit Brandt.

« Et moi », dit Atme.

Tous les membres de l'Argent qu'il restait se levèrent, eux aussi, et Gwen ressentit un élan de fierté – mêlé d'inquiétude pour eux.

Le Roi considéra cela, puis finalement opina gravement.

« Bien que vous soyez des étrangers ici », dit-il, « je ne vous refuserai pas tous une chance de valeur et d'honneur. Vos cœurs sont des cœurs de guerriers, et vos cœurs ont parlé pour vous. Sachez que cela sera une mission dangereuse. Nous ne nous sommes jamais aventurés au delà du mur de sable. Et certains d'entre vous pourraient ne pas revenir. »

« Je donnerais ma vie pour cette mission », dit fièrement Kendrick.
« Après tout, si votre royaume est en danger, il est en danger pour nous. »

Le Roi croisa son regard, puis acquiesça en approbation.

« Mon seigneur », ajouta Gwen, « dans notre pays, Kendrick était le chef de l'Argent, notre élite des chevaliers. Il n'y a pas meilleur homme au combat, et pas meilleur commandant pour les hommes. Il est connu par monts et par vaux comme était un grand chef, et je ne dis pas cela seulement, car il est mon frère. »

Le Roi examina Kendrick, longuement, puis finalement hocha de la tête.

« Alors toi, Kendrick, demain, tu mèneras la moitié de mes hommes. Préparez-vous ! » s'écria le Roi. « Demain, nous chevauchons ! »

« À l'Anneau ! » tonitrua le Roi, levant sa coupe.

« À l'Anneau ! » répétèrent les centaines de guerriers dans la pièce.

Gwen pouvait sentir l'amour, l'approbation, acceptation tout autour d'elle, et pour la première fois depuis longtemps, ici, en compagnie de tous ces grands chevaliers, elle avait le sentiment d'être chez elle.

Chapitre vingt-huit

Godfrey, rejoint par Akorth, Fulton, Merek et Ario, marchait à travers le grand hall d'un palais de marbre et d'or, leur pas résonnaient tandis qu'ils suivaient la mystérieuse femme Finienne, qui s'était présentée en tant que Silis, et sa suite. Après les avoir escortés vers ce grand endroit de l'autre côté de Volusia, Silis les avait menés à l'intérieur et à travers pièce après pièce. Godfrey n'avait toujours aucune idée de qui elle était, ce qu'elle voulait, ou pourquoi elle avait décidé de les garder en vie – mais il n'était pas vraiment en position de poser des questions. Ses hommes les avaient escortés, mais Godfrey avait le sentiment que s'ils émettaient une objection, ils en paieraient le prix. Il était chanceux, il le savait, d'être en vie – en particulier après avoir tué ses proches et pris leurs bijoux.

Ils furent menés en haut d'un grand escalier à révolution, en marbre, puis le long d'une longue terrasse, composée d'une série d'arches de marbre et de balustres ornées, entourant le palais. Elle surplombait la cité, et pendant qu'ils avançaient, Godfrey admira la vue à couper le souffle. C'était une belle cité, avec ses rues immaculées, ses canaux qui les recoupaient, et l'océan à ses pieds. Tout brillait, elle exsudait la richesse, et Godfrey pensa que si ce lieu n'était pas gouverné par de tels monstres, si ses rues n'étaient pas entachées du sang d'innocents, cela pourrait en fait être un endroit formidable pour vivre. C'était le paradoxe de cette culture construite sur l'esclavage.

Pendant qu'ils marchaient, Godfrey se demandait où ils étaient amenés, se demandait s'il pouvait faire confiance à cette femme. Une fois encore, étrangement, il se retrouvait dans une position où il devait se fier à un Finien. Cette fois, cependant, cela semblait différent. Il y avait quelque chose en elle qui paraissait sincère, paraissait différent de tous les autres – après tout, elle aurait aisément pu le faire tuer là-bas. Pour une raison qu'il ne saisisait pas vraiment, Silis le voulait en vie.

Ils s'arrêtèrent devant une terrasse à couper le souffle, faite d'or massif et placée juste à côté des vagues déferlantes de l'océan. Des sièges luxueux étaient dispersés devant eux, et on ordonna à Godfrey et aux autres de s'asseoir.

Godfrey et les autres se coulèrent dans les coussins de velours rouge, ne s'étant jamais autant sentis aussi à l'aise, et ce faisant, ses serveurs arrivèrent, portant un plateau d'argent rempli de mets délicats. Godfrey en prit un et l'examina avec précaution, tandis que Silis, assise à l'opposé de lui, l'observait avec un sourire.

« Ne vous inquiétez pas », dit-elle. « Si je vous voulais morts, il y a des façons bien plus intéressantes de le faire. »

Godfrey, se rendant compte qu'elle avait raison, mangea la bouchée, et fut stupéfait d'au combien il était délicieux. C'était sucré et mou, et avait le goût du chocolat, mais plus léger. Réalisant à quel point il avait faim, il en

mangea plusieurs ; à côté de lui, Akorth et Fulton en fourraient dans leurs bouches et s'en remplissaient les bras. Merek et Ario, cependant, prudents jusqu'au bout, n'y prirent pas part, mais restèrent assis là, sans humour, sur leurs gardes.

Silis analysa tout cela, semblant amusée.

« Pourquoi ne nous avez-vous pas tués alors ? » demanda Merek.

Elle le regarda avec un sourire.

« Ce n'est certainement pas parce que je vous apprécie », répondit-elle.

« Ou parce que je me soucie de vos hommes. »

Elle se pencha en arrière et soupira, tandis qu'un serviteur lui donnait une coupe de vin.

« C'est parce que votre moment est parfait », continua-t-elle. « Et que vous contenez dans mon agenda. Mes cousins Finiens, de l'autre côté de la cité, ceux dont vous avez visité le palais, je les méprise. Ils ont toujours été les personnes d'influence dans cette cité, et ils n'aiment pas partager. Vous m'avez rendu un grand service en les assassinant – vous ne réalisez même pas à quel point. En fait, je l'avais planifié moi-même, mais sans jamais vraiment trouver la parfaite opportunité. »

Godfrey la regarda en retour, surpris, tout cela commençant à prendre son sens.

« Nous ne l'avons pas fait parce que nous sommes des meurtriers », dit Godfrey. « Nous l'avons fait par vengeance, pour ce qu'il a fait aux nôtres. »

Silis soupira.

« Oui, je sais tout à ce sujet. C'est plutôt la honte. Je méprise ceux qui reviennent sur leur parole, et mes cousins étaient assez les experts pour cela. Ce qu'ils ont fait était déshonorable, et le déshonneur nuit au nom des Finiens. Nous ne pouvons pas avoir ça. Non, pas du tout. »

Silis fit une pause, les examinant tous, comme si elle débattait. Elle les observa pendant un long moment, étendue dans sa chaise, et Godfrey pouvait voir son esprit fonctionner. Finalement, elle se pencha en avant.

« Les Finiens sont une grande race ; nous avons survécu ici, dans l'Empire, pendant des milliers d'années, la seule race n'étant pas de l'Empire à le faire. Nous avons survécu oui, parfois grâce à la ruse ; mais surtout grâce à l'honneur. »

Godfrey la cerna et put voir l'authenticité dans ses yeux.

« Je vous crois », dit-il. « Malgré vos cousins. Vous les rachetez très certainement. Ce que je ne comprends pas est ce que vous voulez de nous – à part nous féliciter pour avoir fait votre sale boulot. »

« Si vous vouliez réellement nous remercier, alors vous nous laisseriez partir », intervint Merek.

Silis sourit et fit un geste à ses hommes : ils s'écartèrent de leurs positions gardant la porte.

« Alors partez », déclara-t-elle calmement. « Vous êtes libres. »

Godfrey et les autres la regardèrent avec scepticisme.

« Juste comme ça ? » demanda Ario.

Elle acquiesça.

« Juste derrière notre palais se trouvent les portes de la cité », dit-elle.
« Marchez directement à travers elle : je vous promets, je ne vous arrêterais pas.

« Nous avons entendu ça auparavant », dit Merek. « Vous ne nous arrêterez pas – mais vous nous planterez un couteau dans le dos quand nous serons à mi-chemin. »

Elle rit.

« Regardez autour de vous », dit-elle. « Vous êtes encerclés par deux douzaines d'hommes avec des dagues et des épées. Vous, de l'autre côté, êtes désarmés – et, si j'ose dire », ajouta-t-elle, regardant Akorth et Fulton, qui s'en mettaient plein la panse, avec amusement, « difficilement aptes pour le combat. Pourquoi me donnerais-je la peine d'attendre si je vous voulais morts ? C'est bien plus aisé de le faire ici. »

Un lourd silence planait dans l'air et Godfrey, hésitant, la regarda, se demandant si elle disait la vérité.

« Nous sommes vraiment libres de partir ? », demanda-t-il.

Silis sourit.

« Aussi libres que possible », dit-elle.

Godfrey et les autres échangèrent un regard perplexe ; il la croyait. Et, assez bizarrement, avoir sa liberté le rendait incertain de ce que faire.

« Si vous voulez passer ces portes », poursuivit-elle, « je vous en prie. Mais, pour que vous le sachiez, il n'y a pas de foyer chaleureux qui vous attend. Le désert est une étendue désolée. Les vôtres sont morts. Vous n'avez aucun village dans lequel retourner. Allez là dehors, et vous serez morts d'ici midi – ou attrapés par un marchand d'esclaves. »

Godfrey la regarda, plissant les yeux.

« Alors que suggérez-vous ? » demanda-t-il.

Silis sourit.

« Je vous offre une place ici, avec moi, dans mon château. Considérez-le comme mon remerciement. »

« Mais pourquoi feriez-vous cela ? » demanda-t-il.

Elle soupira.

« Je peux vous faire tous confiance », dit-elle. « Ce n'est pas tous les jours que je rencontre quelqu'un en qui je le peux. Vous n'êtes pas de l'Empire, vous n'êtes pas Finiens, et nous avons des intérêts en commun. Ensemble, nous pouvons subvertir les autres Finiens et je pourrais réclamer la direction légitime de notre branche de la famille. Moi aussi je souhaite être libre ; je n'ai plus envie de rendre des comptes à mes cousins. Je n'ai pas envie non plus de répondre à l'Empire. Nous partageons un même but : libérer Volusia. Déclencher une révolution. C'est ce pour quoi votre peuple est mort. Et je suis prête à faire continuer la cause. »

Silis soupira, les jaugeant.

« Vous avez fait montre d'une étrange capacité à survivre », dit-elle, « une ruse et une débrouillardise qui m'impressionnent grandement. Vous n'avez pas la tête de l'emploi, ce qui est un atout encore plus grand. Je crois que je peux vous utiliser pour faire avancer la cause. »

Godfrey regarda les autres, et il vit Merek et Ario faire un signe approbateur de la tête en retour. Il se pencha en avant.

« Que voudriez-vous que nous fassions ? » demanda-t-il.

Elle sourit.

« La liste est assez longue », répondit-elle. « Il faut beaucoup de travail pour renverser une cité. Le problème le plus pressant, je présume, est de rectifier l'injustice qui a été infligée à vos amis, les esclaves survivants. »

Le cœur de Godfrey s'arrêta.

« Survivants ? » demanda-t-il.

Silis le dévisagea, déroutée.

« Vous l'ignoriez ? » demanda-t-elle. « Votre ami, le chef – Darius. Il est vivant, avec quelques-uns des siens. Bien que je craigne qu'il ne vive pas très longtemps. Ils l'ont condamné à l'arène, à se battre en tant que gladiateur. C'est un combat que personne ne peut gagner. À moins que nous ne changions l'issue. »

Le cœur de Godfrey débordait d'optimisme ; ici, enfin, se trouvait une chance de réparer les maux, de se rattraper pour ce qu'il avait fait à Darius et aux autres. Il se sentit soudain animé d'une nouvelle motivation.

« Comment ? » demanda Godfrey.

Silis esquissa un grand sourire.

« Il y a bien des façons, mon ami », dit-elle, « de gagner une guerre. »

Chapitre vingt-neuf

Darius, la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, était assis dans la petite cellule en pierre de l'enclos des gladiateurs, dévasté. Il ne s'était jamais senti aussi seul, aussi découragé. C'était assurément, réalisa-t-il, le pire moment de sa vie.

Chaque muscle de son corps était douloureux, mais ce n'était pas ce qui le dérangeait le plus ; il ferma les yeux, secoua la tête et essaya de chasser les images horribles du combat du jour de sa tête. Il voyait, encore et encore, Desmond et Luzi être tués, les autres garçons mourir, Raj être blessé. Il ne pouvait pas voir la victoire, mais seulement les morts, la souffrance. Deux de ses plus proches amis, des garçons dont il était certain qu'ils vivraient pour toujours, tués en un jour – et un troisième mortellement blessé. Les images, gravées dans son esprit, ne voulaient pas partir.

Darius leva le regard, les yeux troublés, dans le petit enclos, et vit les deux autres garçons qui demeuraient ici avec lui : Raj, allongé sur le côté, pansant sa plaie et, ironiquement, Drok, le garçon qui ne voulait simplement pas mourir. Darius savait que, d'une manière ou d'une autre, ils seraient forcés à se battre encore une fois, et il savait que le jour de combat suivant serait le pire de tous. Tous trois seraient morts. Il voulait que cela soit fini là, maintenant.

Mais Darius était tant abattu, comme les autres, qu'il avait à peine la force de bouger, encore moins de se battre à nouveau. Morg, réalisa-t-il, avait dit la vérité lors de ce premier jour, quand il avait dit qu'ils mourraient tous, et qu'ils devaient se préparer. Mais comment se préparait-on vraiment à la mort ?

Darius jeta un regard, épuisé, en entendant le bruit d'une porte de fer qui s'ouvrait, et il vit Morg entrer fièrement, seul, cette fois s'il n'avait pas besoin de gardes. Il savait qu'ils étaient trop abattus, trop blessés pour résister.

Il se tint là, les fixant des yeux, mains sur les hanches et un sourire d'autosatisfaction.

« Vous ne pouvez pas gagner, vous savez », dit-il, examinant Darius.

Darius remit la tête dans ses, mais, tentant de soigner la douleur, tentant de faire disparaître Morg et tout le reste.

« Tu aurais dû accepter mon offre », ajouta-t-il.

Darius, tête baissée, l'ignora, trop fatigué pour répondre.

« Aucun de mes gladiateurs n'a survécu au dernier jour des affrontements. Pas un. Pas durant toutes les années que j'ai passées ici. »

Finalement, Darius leva les yeux.

« Je ne crains pas la mort », dit-il, la voix froide et dure, desséchée par le manque d'eau. « Je crains seulement une vie déshonorable. »

Morg, réalisant qu'il s'agissait d'une pique qui lui était destiné, eut un sourire narquois.

« Et pourtant, tu peux encore éviter ça », répondit-il. « Tout ce que tu dois faire est d'accepter. Accepte de terminer le combat dans ta propre arène, où tu seras épargné. Accepte de laisser les autres mourir. Drok, tu le hais de toute façon. Et regarde ton frère Raj : il est en train de mourir pendant que nous parlons. »

Darius grimaça.

« Mais il n'est pas encore mort », répondit-il. « Et tant qu'il vit, je resterais à ses côtés. »

Morg se renfrogna.

« Tu es un idiot », dit-il. « Tu seras dévoré vivant par ton honneur et descendra à la tombe avec. »

Darius réussit à sourire en retour.

« Vous ne comprendrez jamais », dit-il. « Mon rêve sur cette terre n'est pas de simplement vivre – mais de vivre et combattre avec honneur, avec courage. Si j'étais immortel, je n'aurais rien à perdre, et ces choses ne signifieraient rien pour moi. Mon rêve est rendu possible précisément, car je suis mortel. J'ai quelque chose à sacrifier, quelque chose à perdre. Et c'est ce qui le rend honorable. Mon rêve est un rêve de mortel. »

Morg grimaça.

« Tu mourras », dit-il.

« Seuls les couards meurent », répondit Darius. « Les preux perdurent dans la mort. »

Morg, furieux, lui lança un regard noir. Et sans rien d'autre à lui dire, il tourna les talons et sortit en trombe, claquant la porte de fer derrière lui, laissant Darius plus seul qu'il ne l'avait jamais été.

*

Darius était assis près de Raj, tandis que son frère gémissait dans la nuit, serrant son épaule. Darius n'avait pas besoin de regarder cette plaie purulente pour savoir qu'il était dans un état désespéré, pour savoir qu'il ne pourrait pas vivre. Raj gisait là, à l'agonie, et tandis que des mouches se posaient sur sa blessure il n'avait même pas la force de les chasser.

Darius pouvait voir la lumière décroître dans les yeux de son ami, et il était envahi de chagrin. Ici se tenait Raj, le plus confiant de ses amis, le plus audacieux, celui dont Darius avait été sûr qu'il ne mourrait jamais – et lui aussi était sur la pente inarrêtable de la mort.

« Tout ira bien », dit Darius, lui serrant l'épaule après un mauvais accès de gémissements.

Raj secoua la tête.

« Tu as toujours été un mauvais menteur », dit-il.

Darius fronça les sourcils.

« Il est impossible que je te laisse mourir. »

Raj tressaillit.

« Même toi, mon ami, tu ne peux pas arrêter cela. »

Darius haussa les épaules.

« Il nous reste un dernier combat. Nous le mènerons ensemble. Et nous mourrons ensemble. »

« Je ne peux pas me battre », dit-il. « Plus maintenant. Je serais attaché à toi comme un poids mort. Laisse-moi derrière. Laisse-moi mourir. Épargne-toi. »

Darius secoua la tête.

« Aucun homme laissé en arrière », dit-il, insistant. « Pas maintenant. Jamais. »

Raj soupira, sachant à l'évidence combien Daris pouvait être têtu.

« Regarde-moi. Je ne peux même pas me tenir debout », dit Raj.

Darius sourit.

« Alors je m'agenouillerais à tes côtés et nous nous battons ensemble. »

Raj tendit le bras et lui serra la main.

« Tu es mon frère, Darius », dit-il. « Tu l'as prouvé maintenant, plus que jamais. Mais ne meurs pas pour moi. Ça n'en vaut pas la peine. »

Darius le regarda fermement dans les yeux.

« Tu l'as dit », dit Darius. « *Frère*. J'ai toujours voulu avoir un frère, et c'est un mot qui a une grande importance pour moi. Des frères ne s'abandonnent pas les uns les autres ; ils ne s'abandonnent pas derrière. C'est cela que signifie être un frère. Des frères sont forgés pour des temps tels que celui-ci. Et pas même la mort ne peut se mettre sur leur chemin. »

Raj se tut, respirant difficilement pendant un long moment, haletant, puis, finalement, il serra la main de Darius et hocha de la tête.

« Très bien alors, mon frère », dit-il. « Demain, si je vis, nous tuerons autant que nous le pourrons. Et nous tomberons en combattant ensemble. »

Chapitre trente

Volusia se tenait debout devant les immenses portes dorées et cintrées de la capitale, qui s'élevaient à trente mètres de haut, la seule chose à se tenir entre la cité et les hordes de soldats de l'Empire attendant pour la détruire. Elle tendit la main et fit légèrement courir ses doigts sur les gravures complexes, admirant le travail qu'elles avaient dû prendre. Elle se souvint avoir lu qu'il avait fallu cent hommes pendant cent ans pour sculpter ces portes d'or massif – des portes qui n'avaient jamais été percées.

« Ne vous inquiétez pas, Déesse », dit le commandant de ses armées, Gibvin. « Ces portes tiendront. »

Elle se tourna et fit face à sa suite de généraux et conseillers, et s'émerveilla qu'ils n'aient aucune idée de ce à quoi elle pensait. Ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre était qu'elle avait vu son destin. Il lui était venu dans une vision. Et elle était prête, quoi qu'il arrive, à le réaliser.

« Pensez-vous que je crains un million d'hommes seulement ? » répondit-elle en souriant.

Il la dévisagea, déconcerté.

« Alors pourquoi êtes-vous venue ici, Déesse ? » demanda un autre conseiller.

Elle examina froidement ses hommes, jusqu'à ce qu'elle fut prête à donner l'ordre.

« Ouvrez les portes », ordonna-t-elle calmement.

Ses conseillers la fixèrent des yeux comme si elle était folle.

« Les *ouvrir* ? », demanda son commandant.

Son regard glacial fut sa seule réponse, et ils la connaissaient assez bien pour ne pas poser la question deux fois.

Elle regarda la panique se propager sur leurs visages.

« Si nous ouvrons ces portes », dit Gibvin, « l'armée de précipitera à l'intérieur. C'est ce pour quoi ils attendent. Notre cité sera perdue. Tous nos efforts seront anéantis. »

Elle secoua la tête.

« Ne me questionnez pas », répondit-elle. « Et ne craignez pas pour vous-mêmes. Après que je les aie passées, vous les refermerez derrière moi. »

« Les refermer derrière vous ? » répéta-t-il. « Cela vous laisserait seule là dehors, faisant seule face à une armée. Cela signifie votre mort. »

Elle sourit un tant soit peu en retour

« Vous ne voyez toujours pas », dit-elle. « Je suis une Déesse – et une Déesse ne peut pas mourir. »

Elle se tourna vers les hommes manœuvrant les portes, fixa son regard sur eux, et ses hommes, la peur sur leurs visages, se précipitèrent et commencèrent à tourner les immenses manivelles d'or. Un craquement emplit l'air tandis que, lentement, les portes dorées s'ouvraient, trente centimètres à

la fois.

Alors qu'elles s'ouvraient, les rayons orange des soleils couchants passèrent à travers, illuminant Volusia, la faisant ressembler et lui donnant l'impression d'être une véritable déesse. Elles ne furent ouvertes que de soixante centimètres, juste assez pour qu'elle puisse les passer.

Elle marcha lentement entre elles, ses épaules frottant contre le bord des portes, et sortit de la cité, la laissant derrière elle, marchant pieds nus dans le sable chaud du désert.

Derrière elle, elle pouvait sentir le courant d'air des portes se refermant, et un instant après, elle entendit et sentit un claquement définitif, qui fit trembler le sol, le résonnement du métal. Elle savait qu'il n'y avait plus de demi-tour possible. Maintenant, elle était seule là dehors pour de bon – et c'était ce qu'elle voulait.

Tandis que Volusia faisait un pas après l'autre, elle vit devant elle l'immense armée de l'Empire, déployée dans toutes ses légions, couvrant l'horizon comme des fourmis, tous commençant à se lever à sa vue, tous commençant se ruer vers elle.

Ils chargèrent avec toutes leurs forces, un grand grondement s'éleva, tous se ruant droit vers elle. Joint à eux se trouvaient plusieurs nouvelles légions, vêtus des armures entièrement noires de l'Empire, manifestement dépêchés par les Chevaliers des Sept, sûrement les premiers renforts qui étaient arrivés pour faire tomber la capitale.

Volusia sourit. Les Chevaliers des Sept n'avaient pas dû beaucoup apprécier leur cadeau.

Volusia avait observé ce matin toutes les armées se rassembler, tandis que les hommes des Sept s'étaient joints à eux. Elle avait observé tous les équipements de siège être amenés par les Chevaliers des Sept – les catapultes, les béliers, l'horizon tout entier rempli d'engins de guerre conçus pour détruire la cité – et Volusia savait que ce ne serait qu'une question de temps avant qu'ils ne le fassent. Elle n'allait pas ne rien faire et attendre. Non, elle n'avait jamais été du genre à se défendre. Elle avait toujours été quelqu'un qui attaquait.

Elle attaquerait – même si elle devait le faire toute seule.

Volusia marchait sans peur, une femme – une déesse – contre une armée. À chaque pas qu'elle faisait, elle savait qu'elle était en train de marcher vers son destin. Elle se sentait invincible. Elle avait véritablement le sentiment d'être une déesse. Personne au monde n'avait été capable de l'arrêter, juste comme elle l'avait su depuis le jour où elle était née. Pas même sa propre mère. Elle avait marché jusqu'à la capitale de l'Empire, et elle n'était pas sur le point de s'arrêter maintenant. Elle savait que pour avoir le pouvoir, il fallait le saisir – et plus important encore, il fallait le conserver. Elle n'avait pas besoin d'autres hommes pour mener ses guerres. Elle avait, elle le savait, tout le pouvoir dont elle avait besoin, toute seule.

Volusia entendit le grondement phénoménal, sentit la poussière

l'atteindre déjà, tandis que l'armée se ruait sur elle, maintenant à seulement quelques centaines de mètres. Ils chargeaient, l'horizon rempli d'hommes sur des chevaux imposants, des Razifs, des zertas, des éléphants, portant toutes sortes d'armes imaginables, émettant de féroces cris de guerre tandis qu'ils s'élançaient vers leur prise. Elle pouvait déjà voir leurs visages, les voir saliver à sa vue, à la perspective d'avoir une chance de tuer la meneuse dehors en terrain ouvert, toute seule. Comme si c'était trop beau pour être vrai. Ils devaient tous avoir supposé, imagina-t-elle, qu'elle avait abandonné, était venue pour discuter des termes, ou commettait un suicide.

Mais Volusia avait d'autres plans. De meilleurs plans.

L'armée se ruait sur elle, de plus en plus près, maintenant à cent mètres, et gagnait en vitesse. Elle entendait le cliquetis des armures, sentait la sueur, et vit la soif de sang sur les visages des hommes. Certains montraient de la peur, même s'ils avançaient, une armée entière, contre une femme seule. Eux, les plus sages, devaient savoir qu'il y avait quelque chose de différent à propos d'elle, quelque chose à craindre, si elle était prête à faire face à une armée toute seule.

Volusia était prête à leur montrer.

Elle ferma les yeux et leva les bras vers les cieux, lentement de plus en plus haut.

Ce faisant un incroyable bourdonnement s'éleva, comme des millions de sauterelles émergeant de la terre. Il se fit de plus en plus fort, et tous autour de Volusia, le sol du désert commença à craquer et à se rompre. D'abord une griffe apparut, se hissant à travers une fissure dans la terre. Puis une autre.

Puis une autre.

Des milliers de ces petites créatures – des gargouilles avec des ailes noires poussant dans leur dos – commencèrent à sortir de terre. Elles avaient des écailles visqueuses sur le dos, de longs crocs aiguisés et des ailes qui bourdonnaient d'une manière qui frapperait de terre le cœur du plus courageux des guerriers. Elles clignèrent des yeux, invoquées parmi les morts, avec leurs grands yeux luisant et orange, remplis d'un désir de sang.

Volusia leva les mains plus haut, et son armée de créatures mortes-vivantes émergea de la terre puis s'éleva dans les cieux, les obscurcissant tandis que le second soleil passait. Elle les dirigea, et ils se précipitèrent en avant, et déferlèrent, tous ensemble, sur l'armée qui s'élançait pour la tuer.

La première gargouille atteignit le premier soldat, ouvrit sa mâchoire, révélant ses crocs aiguisés comme des rasoirs, et les plongea dans sa gorge, le tuant instantanément. Le premier cri de mort s'éleva.

Puis une autre frappa.

Puis une autre.

Bientôt le ciel fut rempli des hurlements de millions de gargouilles noires, avec une soif de sang infinie, mêlés aux cris des hommes, tombant où ils se tenaient. Volusia rit tout en regardant. C'était le destin qu'elle avait vu pour elle-même.

Combien ils avaient été stupides de penser qu’eux seuls pourraient la tuer. Après tout, ils n’étaient qu’une armée.

Et elle – elle était une Déesse.

Chapitre trente-et-un

Kendrick s'arrêta au sommet de la Crête, accompagné par des dizaines d'autres chevaliers, avec parmi eux Brandt, Atme, la demi-douzaine de membres de l'Argent, et deux douzaines de chevaliers de la Crête, tous regardant au delà le paysage désertique qui s'étendait devant eux. Ils se tenaient tous sur la plateforme, et tandis que les grandes manivelles étaient tournées et que les cordes grinçaient, ils étaient lentement descendus, un cran à la fois, le long de l'autre côté, vers la Grande Désolation.

Kendrick pouvait difficilement croire qu'il était de retour là-bas, à peine un jour après, cet endroit qui l'avait presque tué, cet endroit duquel il s'était à peine échappé en vie. Il pouvait difficilement croire qu'il était à nouveau en armure, sous les soleils du désert, ses hommes à ses côtés et rejoint par de nouveaux chevaliers, des hommes dont il reconnaissait encore peine les visages et noms. Il n'avait pas encore complètement récupéré, il le savait, toujours un peu affaibli par son épreuve ; pourtant il se sentit obligé de participer à cette mission pour recouvrir leur piste, pour la sécurité de la Crête. Son honneur l'y contraignait, et quand l'honneur était en jeu, il ne refusait jamais.

Kendrick étudiait le paysage désolé tandis qu'ils étaient descendus, les soleils gagnant déjà en intensité, vit l'immense mur de sable, tournoyant au loin, et sut qu'une fois qu'ils auraient chevauché au-delà, ils seraient entourés par un monde de néant hostile. Il raffermir sa prise sur sa nouvelle épée et espéra qu'ils seraient capables de trouver un chemin de retour. Il ne se réjouissait pas d'un nouveau séjour prolongé dans le désert.

Kendrick jeta un œil à ses nouvelles troupes, ces chevaliers de la Crête, une dizaine d'entre eux lui répondant maintenant, avec le regard d'un guerrier professionnel. Ils semblaient tous être de bons chevaliers, leurs armures et armes resplendissaient et étaient bien entretenues, tous avec un air endurci qu'il avait fini par bien connaître, l'air des hommes qui craignent peu de choses. Ces chevaliers, il pouvait le voir, plaisaient intimement les uns avec les autres, avaient déjà forgé leur amitié pour la vie. Kendrick ne pouvait s'empêcher de se sentir comme un étranger, une impression étrange pour lui, qui avait toujours été au centre d'une fraternité de guerriers qu'il avait connus durant toute sa vie. Cela n'aidait pas qu'ils tiennent Kendrick à l'écart, l'admettant à peine ; manifestement, ils n'appréciaient pas qu'un étranger soit autorisé à rejoindre leur groupe – encore moins désigné comme leur commandant. Ils se tenaient tous côte à côte, mais sur les hanches, regardant au delà vers le désert, dos à lui, ignorant Kendrick et ses hommes.

Kendrick pouvait le comprendre – il aurait éprouvé de la rancune envers un soldat étranger le commandant, lui aussi, et il n'avait pas demandé ce poste. Tout ce qu'il avait fait avait été de se porter volontaire pour aider le Roi à effacer la piste.

Tandis qu'ils étaient descendus, de plus en plus bas, Kendrick pensa qu'il était mieux de briser la glace maintenant, d'exposer toutes les rancœurs au grand jour et crever l'abcès, avant qu'ils n'aient une chance de s'endurcir.

Il fit un pas en avant et s'adressa aux hommes.

« Je comprends votre réticence à avoir un commandant étranger au-dessus de vous », dit Kendrick aux hommes, dos à eux, et ils se retournèrent lentement puis regardèrent dans sa direction. « Je ne suis pas venu pour prendre la place de vos commandants. Je viens seulement pour servir avec vous, pour aider et vous assister dans votre mission. »

Un d'eux, un grand chevalier avec le crâne rasé et une longue barbe tressée, le regarda durement.

« J'ai été commandant de ces hommes depuis que je sais marcher », dit-il, la voix glaciale. « Puis vous apparaissez et prenez mon poste. Je n'ai aucun respect pour vous – aucun de nous n'en a. pour gagner le respect dans la Crête, il faut le gagner. Nous tous l'avons gagné. Et jusqu'à ce que vous le fassiez, vous n'êtes rien pour nous. »

Le chevalier tourna le dos abruptement, et la plateforme, descendue jusqu'en bas, toucha le sol, tremblant dans un gros bruit sourd. Les portes de bois s'ouvrirent, et un à la fois les hommes filtrèrent à l'extérieur, montant immédiatement sur les chevaux qui avaient été descendus et les attendaient.

Kendrick, blessé par l'échange, jeta un regard à Brandt et Atme, qui le regardèrent en retour avec le même sentiment d'appréhension et d'amertume tandis que les chevaliers enfourchaient leurs chevaux et partaient, laissant un nuage de poussière, sans même les attendre – sans même attendre leur nouveau commandant.

Kendrick monta son cheval, Brandt, Atme et les autres à ses côtés, et se prépara à les suivre. Ce serait un long chemin, il le savait, pour gagner le respect de ses hommes. Mais tandis qu'il éperonnait sa monture et qu'ils partaient tous, dans la poussière, Kendrick ne s'en souciait pas. Il n'était pas poussé par un besoin du respect ou de la reconnaissance de ces hommes ; il était contraint par l'honneur, par le devoir sacré.

Et tandis qu'ils s'élançaient dans le désert, le son des cheveux emplissant ses oreilles, il jura d'accomplir ce devoir, que ces hommes le veuillent ici ou non, au mépris de tous les dangers semés là dehors au delà de ce mur de sable.

*

Gwendolyn marchait à côté du Roi MacGil tandis qu'ils se baladaient au sommet de la Crête, juste tous les deux, admirant les vues magnifiques pendant que le Roi lui faisait visiter. Ils avaient été suivis par sa suite tout entière pendant qu'ils avaient traversé la capitale, traversé le lac, et avaient pris la plateforme là-haut pour qu'elle puisse voir Kendrick et les autres partir pour leur mission. Une fois qu'ils avaient eu atteint le sommet, le Roi avait

laissé ses hommes derrière et à présent seuls eux deux se promenaient, le vent soufflant dans les cheveux de Gwen.

Finalement, ils s'arrêtèrent et contemplèrent l'horizon ; Gwen sentit un creux à l'estomac à la vue de la Grande Désolation, espérant ne plus jamais poser les yeux dessus.

Ils se tinrent là en silence, côte à côte, regardant au loin pendant un long moment, jusqu'à ce qu'enfin le Roi parle.

« J'ai été impressionné par votre requête », lui dit le Roi.

« Ma requête ? » demanda Gwen.

Il opina.

« Je vous ai offert le choix de visiter n'importe quelle partie de mon royaume – et votre seule requête a été de regarder votre frère partir. Vous auriez pu demander à voir mes joyaux, mes trésors, les caveaux, l'armurerie, les salles de bal, les vignes, les jardins... À la place, vous avez demandé à venir dans ce lieu désolé, à visiter les fortifications et à dire au revoir à vos hommes. Ceci est la demande d'un véritable dirigeant, un dirigeant altruiste. »

Gwen sourit en retour.

« Mes hommes sont mes joyaux », dit-elle. « Ils comptent plus pour moi que n'importe quoi. Et quand ils sont en danger, il n'y a nul autre endroit où je puisse être hormis à leurs côtés. »

Le Roi hocha de la tête.

« Vous et moi », dit-il, « nous sommes pareils. Les souverains ne dorment pas quand leur peuple est en danger. C'est la malédiction – et la bénédiction – des responsabilités. »

Gwen acquiesça, heureuse d'avoir la possibilité de parler avec quelqu'un qui comprenait. À certains égards, elle souhaitait ne jamais avoir été Reine ; et à d'autres, elle avait le sentiment qu'il s'agissait de son destin.

Gwen posa les mains sur la balustrade de pierre et regarda au loin vers l'horizon, observant Kendrick et les autres partir en chevauchant, des centaines de mètres en contrebas, créant un nuage de poussière en avançant. Ils s'élançaient vers l'horizon, vers le mur de sable ; en regardant droit en bas elle se sentit soudain nauséuse et recula.

« L'à-pic vous fait ça à chaque fois », dit le Roi avec un sourire. « Je viens ici depuis des années, et à présent, en vieil homme, je ne peux plus le supporter comme j'en avais l'habitude. » Il lui fit un clin d'œil. « Mais ne dites pas ça à mes sujets. »

Gwendolyn sourit.

« Vous n'êtes guère un vieil homme », dit-elle. « Vous êtes bien plus jeune que mon père l'était. »

Le Roi secoua la tête et détourna tristement le regard.

Gwen regarda Kendrick s'éloigner, disparaître, et elle eut mal au cœur. Elle ferma les yeux et pria pour qu'il accomplisse sa quête et revienne sain et sauf. Elle ne pouvait supporter d'autres pertes, pas après ce qu'elle avait traversé. Il était tout ce qu'il lui restait comme famille.

Gwen ouvrit les yeux et regarda au loin, plus loin à l'horizon, et pensa à Thorgrin, à Guwayne, là dehors quelque part sur une mer vaste et solitaire. Elle languissait qu'ils reviennent à elle, comme pour la nourriture ou l'eau. La solitude lui faisait si mal qu'elle pouvait physiquement la sentir, comme un poids sur sa poitrine. C'était comme si une partie d'elle était là-bas avec eux, perdue quelque part.

« Votre fils vous manque, n'est-ce pas ? » demanda le Roi.

Gwendolyn se tourna et rougit en le voyant regarder vers elle, lisant dans son esprit. Elle réalisa que le Roi avait bien plus d'intuition qu'elle ne l'avait suspecté.

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle hocha de la tête.

« Je comprends », répondit-il. « Plus que vous l'imaginez. Le mien me manque, à moi aussi. »

Elle le regarda avec surprise.

« Le vôtre ? » demanda-t-elle. « Votre fils est-il parti quelque part ? »

« Non », dit tristement le Roi, secouant la tête. « Pire. Il est juste ici, dans ma cité. Mais il est perdu pour moi. »

Gwen fronça les sourcils, déroutée.

« Je ne comprends pas », dit-elle.

Il soupira.

« Deux de mes enfants », répondit le Roi, « sont retenus prisonniers par notre chef religieux, et son culte, qui s'est répandu à travers ma cité comme une vigne. C'est une fausse religion, prêchée par un faux prophète, et pourtant ils affluent tous vers lui. Partout se trouvent ses enseignements, tant que je peux à peine contrôler mon propre peuple, et deux de mes enfants s'y sont laissés prendre. Ils sont aussi perdus pour moi que votre fils l'est pour vous. Excepté que votre fils pourrait revenir – et mes enfants jamais. »

Gwendolyn vit la tristesse dans ses yeux, et elle éprouva de la compassion pour lui. Il y avait tant de questions qu'elle voulait poser, mais maintenant, elle le savait, ce n'était pas le moment.

Le Roi tendit le bras et toucha la balustrade de pierre, fit courir sa main le long d'elle, tandis qu'ils regardaient leurs hommes s'effacer dans le désert.

« Ces pierres sont anciennes », dit-il. « Aussi anciennes que le mur de votre canyon. Avez-vous remarqué leur forme ? »

Gwen le regarda, perplexe.

« L'Anneau et la Crête », dit-il. « Ce sont les deux faces d'une même pièce. Ce sont des répliques l'un de l'autre, ont les mêmes dimensions. Votre Canyon, votre Anneau, est précisément du même diamètre que notre Crête, chacun en forme de cercle. Regardez autour de vous : notre Crête est circulaire, et elle rentrerait parfaitement bien dans votre Canyon. »

Gwen se retourna, regarda et fut stupéfaite de voir qu'il avait raison : la vaste Crête s'étalait un cercle, et sa largeur lui paraissait être à peu près la même que celle du Canyon. Elle se demanda ce que tout cela signifiait.

« Comment est-ce possible ? » demanda-t-elle.

« Il y a encore beaucoup de choses que vous ignorez », dit-il. « Tant de choses que je dois vous dire. Nous sommes deux moitiés d'un même cercle, séparés à la naissance. L'Anneau et la Crête : ils ont chacun besoin de l'autre, ils ont toujours eu besoin l'un de l'autre, pour être complets. »

Il dévisagea longuement Gwendolyn.

« Vous pensez que nous vous avons sauvé la vie », dit-il, « mais ce que vous ne comprenez pas c'est qu'il y a une raison pour laquelle vous êtes venus ici. Vous avez besoin de nous, oui – mais nous avons besoin de vous, nous aussi. »

Gwen était perplexe.

« Vous n'êtes pas arrivés ici par chance », ajouta-t-il. « Vous êtes arrivé par destinée. Votre voyage tout entier – votre exil, votre traversée de la mer, votre traversée de la Désolation – tout était destiné à cela. »

Gwen le fixa d'un regard interrogatif, tentant de tout intégrer, ne comprenant pas encore toute son étendue.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

Le Roi détourna les yeux, silencieux pendant un long moment.

Finalement, il dit : « Puis-je vous faire confiance pour garder un secret ? »

Le cœur de Gwen battait la chamade tandis qu'elle se demandait ce qu'il pourrait dire ensuite. Elle acquiesça.

« Je veux vous dire quelque chose que personne d'autre ne sait », dit-il. « Pas même ma famille. Pas même ma propre épouse. »

Gwen pouvait sentir son cœur battre comme celui qui attendait dehors, sentant que quoi que cela soit, ce serait capital.

« La Crête est en train de mourir. »

Gwen poussa un cri de surprise.

« Que voulez-vous dire ? » demanda-t-elle.

« Tout ce que vous voyez là, toute son abondance, sa beauté, tout cela sera bientôt mort. »

« Mais comment ? » demanda-t-elle.

« Notre lac et notre source de vie », dit-il. « Et il s'assèche. Lentement, depuis des années. Assez tôt, tout ce que vous voyez là sera un désert stérile, englouti par la Grande Désolation, par les soleils, tous comme tout ce qui nous entoure. Ragon l'a prévu : et c'est pourquoi il est parti. »

« Ragon ? » demanda-t-elle.

Il hocha solennellement de la tête.

« Le frère d'Argon. Notre sorcier. Il a vécu ici pendant des siècles. Et ensuite, il a été exilé. C'est l'histoire officielle, en tout cas. Mais ce que personne ne sait c'est qu'il n'a jamais été chassé. Il est parti de lui-même. »

Gwen se sentit de plus en plus confuse. Elle n'avait jamais envisagé qu'Argon ait un frère, ou qu'il était le sorcier de la Crête. Elle se demanda soudain si d'une manière ou d'une autre il pouvait l'aider à trouver Thorgrin.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle. « Pourquoi partirait-il ? Où est-il

allé ? »

« Il est parti, car il a vu ce qui arrivait. Et il savait qu'il devait partir avec qu'il ne soit trop tard. »

Gwen était toujours déconcertée.

« Je ne comprends toujours pas. »

« Nous avons besoin de vous, Gwendolyn », dit-il. « J'ai besoin de vous. »

Il tendit la main et lui serra l'épaule, et la dévisagea avec une telle intensité que cela l'effraya. Elle voulut soudain être n'importe où ailleurs ; elle ne voulait pas entendre quoi que ce soit qu'il veuille dire ensuite.

« La Crête est en train de mourir, Gwendolyn – et moi aussi. »

En le regardant en retour, elle vit soudain ce qui l'avait troublée, au fond de son esprit, pendant tout ce temps : l'air fragile dans ses yeux, la pâleur de sa peau. Elle sentit que ce qu'il disait était vrai. Il était en train de mourir. Tout ici, dans cet endroit magnifique, était sur le point de changer.

Et soudain elle sut, d'après ce regard dans ses yeux, le même regard que son père lui avait jeté avant sa mort, qu'il voudrait qu'elle soit la prochaine Reine.

Chapitre trente-trois

Darius plissa les yeux dans la lumière alors qu'il sortait du long tunnel de pierre et pénétrait dans le rugissement de l'arène. La foule, plus nombreuse que jamais, tous étant là pour le grand final, tapait des pieds et applaudissait, le bruit était assourdissant. Darius était incapable d'entendre même ses propres fers cliqueter tandis qu'ils s'enfonçaient dans ses chevilles ensanglantées et contusionnées, Drok d'un côté et Raj de l'autre, boitant lourdement, Darius le tenant.

Ils avancèrent lentement, aussi vite que Raj pouvait aller, jusqu'à ce qu'ils atteignent le centre de l'arène, Darius, pendant tout ce temps, sur ses gardes de peur que Drok ne saute sur lui par derrière. Mais Drok, pour une raison quelconque, attendait son heure – peut-être, supposa Darius, pour l'attaquer à un moment plus opportun. Ou peut-être en attendant de connaître d'abord les règles pour ce dernier match.

Darius se tint là, attendant, le cœur battant d'adrénaline pendant qu'il scrutait la foule étrangère, mais cette fois plus résigné que nerveux. Il savait que la mort arrivait pour lui, et il ne la craignait plus tant qu'il mourait honorablement.

Un cor sonna et la foule poussa soudain des cris alors qu'une porte de fer s'ouvrait à l'opposé de l'arène. Sortant en se pavanant arriva Morg, levant les bras et les écartant largement, satisfaisant la foule, enlevant son chapeau avec une courbette, faisant des signes de la main et se tournant dans toutes les directions jusqu'à ce que la foule se calme lentement. Morg était juste assez mégalomane, Darius le savait, pour penser que tous ces gens l'applaudissaient.

« Chers compatriotes de l'Empire ! » tonna-t-il. « Je vous présente aujourd'hui le troisième et dernier combat des gladiateurs ! »

La foule poussa des cris, tapant du pied, faisant trembler l'endroit, et Morg attendit un long moment jusqu'à ce que la foule se calme à nouveau.

« Aujourd'hui », tonitrua-t-il, « il reste trois gladiateurs. En ce jour, ils connaîtront la mort du gladiateur ! »

La foule applaudit.

« Aucun gladiateur n'a jamais survécu à cette confrontation finale », poursuivit Morg, « mais si l'un d'eux y parvenait, alors le victorieux gagnera le droit de se battre dans la plus grande des arènes : l'Arène de la Capitale. »

La foule l'acclama et Morg se tourna, fit un large sourire à Darius, puis tourna le dos et sortit fièrement du stade, la cellule claquant derrière lui. Une série de trompettes sonna. Les spectateurs rugirent, et Darius se demanda ce qu'ils leur enverraient cette fois-ci.

Darius sentit un tiraillement à sa cheville, et jeta un œil pour voir Drok lui lançant un regard mauvais.

« Ne pense pas que tu vas survivre à ça », grogna-t-il. « Si quoi que ce

soit qui sort de ces portes ne te tue pas, je le ferais. »

Darius en avait eu assez de ce garçon, et il tira sèchement sa jambe, faisant claquer les chaînes, le rejetant en arrière dans l'autre direction.

« Il se peut que je ne survive pas », dit Darius, « mais si je tombe, tu viens avec moi. »

Drok lui lança un regard furieux et commença à marcher d'un air menaçant vers lui ; Darius, pas effrayé, marcha en avant pour le rencontrer – quand il sentit un tiraillement à son autre cheville et vit Raj, agenouillé au sol et secouant la tête.

« Ne le fais pas », dit Raj. « C'est ce qu'il veut, Grade ton énergie. »

Un autre chœur de cor sonna et Darius de tourna pour voir six portes de cellules s'ouvrir et six soldats de l'Empire, gigantesques, vêtus d'une armure et d'une visière noires, chevauchant des chevaux noirs, et maniant de longues halberdes, charger vers eux, pour le plus grand plaisir de la foule.

Darius se prépara et réalisa que ce n'était loin d'être aussi mauvais que cela aurait pu l'être ; après tout, il n'y avait pas de bêtes ou d'armes exotiques, pas d'autres ruses de l'Empire, comme il s'y était attendu. Bien évidemment, ils faisaient toujours face à des hommes à cheval, était toujours surpassés en nombre, à deux contre un – et avec Raj blessé, plutôt trois contre un – et avec Drok dans son dos, cela rendait les chances encore pires. Darius se demanda si Drok se battrait ou utiliserait juste l'opportunité pour le tuer. Drok se préoccupait-il même de vivre ?

« Reste près de moi ! » hurla Darius à Raj. « Reste baissé, et lève ton bouclier ! »

Darius serrait et desserrait la garde de l'épée qu'ils lui avaient donné, à peine assez affûtée pour rencontrer des hommes au combat, et certainement pas assez tranchante pour sectionner ces chaînes le reliant aux autres. Le son familier des chevaux piétinant s'éleva tandis que le premier des soldats l'atteignait, et Darius se précipita en avant pour le recevoir.

Darius leva son bouclier et la halberde du soldat la rencontra avec un grand fracas, l'armement et la taille du soldat supérieurs, et son élan à cause du cheval ébranlèrent Darius, l'envoyant tituber en arrière. Cela lui parut être une explosion ; ses oreilles sifflaient et il sentit les vibrations dans sa main courir le long de son bras.

Mais Darius n'en démordit pas.

Dans le même mouvement, Darius réussit à faire volte-face et à couper les membres du cheval d'en dessous de lui ; il tressaillit, détestant faire du mal aux animaux. Mais c'était une question de vie ou de mort, et il savait qu'il n'avait pas le choix.

La foule poussa des acclamations tandis que le cheval hennissait et tombait droit terre, tête la première dans la poussière, et que le cavalier chutait.

Ne perdant pas de temps, Darius s'élança et l'atteignit juste quand il se tournait, le poignarda et le tua avant qu'il ne puisse se relever.

Juste quand Darius dépouillait le soldat de son épée supérieure, un autre arriva, celui-là bondissant de sa monture, atterrit sur Darius et le tacla. La foule rugit tandis que tous deux roulaient dans la poussière.

Darius se libéra et le repoussa, et se mit debout et se jeta sur le soldat, voyant une ouverture, prête à l'achever – quand soudain, sa chaîne se tendit. Il se tourna et réalisa que le poids mort de Raj le retenait. Darius frappa, mais manqua le soldat de quelques centimètres.

Le soldat se redressa et bondit sur ses pieds, se rua sur Darius et visant sa tête. Darius para avec son bouclier puis frappa, et le soldat le bloqua. Ils firent des allées et venues, épées, boucliers et armure s'entrechoquant.

Darius entendit le galop et sur que les autres soldats se rapprochaient, et qu'il n'avait pas beaucoup de temps ; il était à niveau égal avec son opposant, et il savait qu'il devait faire quelque chose rapidement, avant d'être surpassé.

Soudain il y eut bruit de sable, et son adversaire poussa un cri et agrippa sa visière tandis qu'un nuage de poussière entraînait dans ses yeux, l'aveuglant. Darius, dérouté, regarda par-dessus son épaule pour voir Raj à genoux, haletant, et se rendit compte qu'il venait juste de lancer une poignée de sable.

Le soldat lâcha son épée, Darius s'élança et le transperça, le tuant.

Darius regarda Raj avec reconnaissance.

« Il te reste encore un peu de forces en toi pour te battre », dit Darius.

Raj sourit juste, trop faible pour parler.

Darius entendit les chevaux, se tourna et jeta un œil pour voir Drok se préparer tandis que des soldats le prenaient pour cible pour changer. Ils chargèrent droit vers lui, et Drok attendit jusqu'au dernier moment, puis plongea au sol et étira ses jambes. Ce faisant, il utilisa ses pieds pour soulever les chaînes, jusqu'à ce qu'elles soient tendues. Darius sentit un tiraillement à ses propres chevilles.

Darius tomba alors que les chaînes faisaient trébucher les chevaux. Ces derniers, empêtrés, chutèrent, roulèrent, leurs cavaliers tombèrent ; un d'eux poussa un cri tandis qu'il était écrasé sous son cheval. Drok jeta son dévolu sur l'autre, se retourna, ne perdant pas de temps, enroula sa chaîne autour de son cou et serra. Ensuite il tira une dague de la taille du soldat, tendit le bras et le poignarda à la poitrine.

La foule applaudit de plaisir.

Darius se remit sur pieds et se tint là, instable, tiré d'avant en arrière par les chaînes. Il ne pouvait pas librement choisir sa direction, et il savait qu'il devait convaincre Drok de travailler avec lui – c'était la seule façon.

« Nous pouvons travailler ensemble et nous sauver », cria Darius à Drok, « ou nous pouvons nous opposer et perdre ! »

Drok se tourna et, à la surprise de Darius, hocha de la tête, d'accord.

Darius leva les yeux pour voir deux autres soldats se ruant sur eux.

« Tu prends celui sur la gauche, et je prendrais celui sur la droite ! » s'écria Darius, tandis qu'ils se tenaient tous les deux là, côte à côte, leur

faisant face.

Drok grimâça en examinant les adversaires en approche. À la surprise de Darius, pour la première fois, il semblait d'accord.

« Sépare-toi aussi loin que tu le peux », hurla Drok. « Nous les diviserons ! »

Darius aimait l'idée ; il courut dans une direction pendant que Drok courait dans l'autre, forçant les chevaux qui arrivaient à se séparer en deux.

Darius se prépara tandis qu'un des soldats se déportait vers lui et balançait sa longue hallebarde vers sa tête. Il leva son bouclier, et le coup projeta en arrière, le bruit du fracas métallique résonna dans ses oreilles. Il tituba en arrière et son bras picota, mais il avait évité son bord mortel.

La foule hua tandis que le soldat décrivait un large cercle et se ruait à nouveau vers lui. Cette fois-ci, cependant, le soldat vira vers Raj, s'en prenant évidemment à la victime la plus facile.

Darius, réalisant ce qu'il était en train de faire, s'avança devant Raj, bloquant le passage, et se prépara tandis que la hallebarde arrivait. Il savait qu'un geste hardi était nécessaire s'il voulait sortir de cette rencontre indemne, et il attendit jusqu'au dernier moment, puis leva son épée et chargea, prenant le soldat au dépourvu. Darius visa non pas le cheval, ni le cavalier – mais plutôt pour la longue hampe exposée de la hallebarde.

Ce fut un coup parfait. Il trancha la hampe en deux, la hampe et la tête coupées roulèrent au sol.

Le soldat les dépassa sans causer de mal, frappant avec une hampe brisée et manquant – et Darius ne perdit pas de temps. Il courut vers la partie coupée, la lame à son extrémité, la saisit au sol, la leva haut, tourna, et la lança.

Darius regarda la lame tourner dans les airs et se loger dans le dos du soldat tandis qu'il s'éloignait. La foule poussa des cris de joie alors que le soldat poussait un cri, arqua le dos, puis tomba sur le côté de son cheval.

Drok, pendant ce temps, tenait tête à un soldat tandis qu'il frappait avec sa hallebarde ; Drok attendit le dernier instant, puis sauta sur le côté, dans un mouvement contre-intuitif, atterrissant droit sur le passage du cheval au lieu de s'en éloigner – et alors qu'il faisait cela, il se tourna et planta son épée depuis sous la gorge du cheval jusqu'au crâne.

Le cheval s'effondra, manquant Drok de peu, et son cavalier tomba tête la première dans la poussière, roulant au sol. La foule hua, et Drok se mit péniblement à quatre pattes, courut en avant, agrippa la hallebarde qui était tombée, et l'abattit sur l'arrière de la tête du soldat, juste quand il essayait de se relever.

La foule cria, bondissant sur ses pieds, se déchaînant, tandis que Drok, Darius et Raj se tenaient là, essoufflés. Darius regarda autour de lui avec stupéfaction. Il ne pouvait pas le croire. C'était une scène de carnage tout autour d'eux – et d'une manière ou d'une autre, ils avaient gagné.

Après un long moment d'applaudissements et d'acclamations, Darius

commença à se demander si le match était terminé, quand soudain, plus de cors sonnèrent. Darius sentit un pincement à l'estomac, et se prépara, se demandant ce que cela pouvait être.

Soudain un grondement s'éleva, et Darius n'aima pas la manière dont il sonnait – ou le sentait sous ses pieds. Le sol tout entier tremblait.

La foule se déchaîna tandis qu'une énorme porte de fer s'ouvrait, et il y eut l'appel d'une trompette. Le cœur de Darius se serra : il n'avait pas besoin que les portes s'ouvrent pour savoir ce qui venait en suivant.

Sortant précipitant des portes, à l'opposé de l'arène, vinrent soudain deux des plus grands éléphants que Darius ait jamais vus, l'un noir et l'autre blanc, avec de longues défenses d'ivoire courbées, qui atteignaient six mètres. La foule devint survoltée tandis que les éléphants, chacun monté par un chevalier dans une armure noire, chargeaient droit vers eux.

Darius leva les yeux vers les éléphants, dissimulant le ciel, projetant une ombre longue, et il sut qu'il regardait la mort en face. Il n'y avait aucune chance qu'il puisse survivre à cela.

L'éléphant blanc ralentit et tourna, faisant un tour, tournant lentement autour de l'arène, recueillant les cris d'adulation de la foule – pendant que le noir continuait à charger vers eux. Darius retint son souffle alors qu'il se ruait sur eux et semblait jeter son dévolu sur Raj.

Darius se tint sur son passage, bloquant Raj.

« Laisse-moi mourir », s'écria Raj, la voix faible. « Sauve-toi ! »

« Jamais ! », cria Darius en retour, par-dessus le vacarme de l'éléphant.

Darius se tint là, protégeant son ami, épée brandie haut, sachant qu'il allait mourir, mais qu'au moins il mourrait en protégeant son frère. Darius se prépara à sa mort, faisant défiler sous ses yeux tous les gens qu'il avait connus et aimés. Il se retrouva en particulier à penser à Loti.

Alors que l'éléphant se rapprochait, Darius leva son épée, sachant que c'était futile, mais il avait besoin de tomber, au moins, en guerrier – et alors qu'il se préparait mentalement pour la mort, quelque chose d'étrange arriva. Tandis que Darius observait, l'éléphant ralentit soudain, puis chancela, comme s'il était malade. Ses énormes yeux roulèrent vers le haut dans sa tête, et soudain il tomba sur le côté, faisant trembler le sol en atterrissant dans un fracas. Son élan l'emporta vers l'avant, et il dérapa sur le sol, comme une montagne de poussière impossible à arrêter, glissant droit sur lui. Il allait si vite, et il n'y avait pas le temps de courir. Darius était certain qu'il serait bientôt enterré sous cette avalanche.

Mais Darius tint sa position, déterminé à protéger son ami, quoi qu'il puisse arriver.

L'éléphant glissa de plus en plus près, puis finalement, étonnamment, il s'arrêta à quelques dizaines de centimètres de Darius, figé, mort.

La foule laissa échapper un hoquet stupéfait, à l'évidence aussi perplexe quant à ce qui s'était passé. Darius, lui aussi, était perplexe. Quelque chose, manifestement, avait tué l'éléphant, et pourtant aucune arme ne l'avait

touché. Était-ce une maladie ?

Darius vit de la mousse sortir de sa bouche, et il se demanda s'il avait été empoisonné. Mais par qui ? Et pourquoi ? Quelqu'un avait-il été en train de veiller sur lui ? Qui restait-il ici dans la cité de Volusia qui se soucierait de lui ?

Darius n'avait pas de temps pour comprendre ; son cavalier avait été désarçonné quand il était tombé, et maintenant il se remettait sur pieds et chargeait vers Darius. Ce dernier eut à peine le temps de réagir alors que le soldat jetait une lance vers lui, esquivant au dernier moment, tandis qu'elle sifflait près de sa tête.

Un instant plus tard le soldat était sur lui, baissant la tête et plaquant Darius au sol. Darius fut surpris par le poids de ce soldat, dans son armure toute noire ; il avait l'impression qu'une montagne d'acier avait atterri sur lui.

Darius tenta de se libérer, mais le soldat tint bon, maintenant ses bras. Darius avait l'impression que sa vie était extraite de son corps, et se demanda s'il pourrait se libérer – quand soudain, les yeux du soldat s'écarquillèrent.

Darius entendit le cliquetis des chaînes, et leva les yeux pour voir Raj sur le soldat, enroulant ses chaînes autour de son cou par-derrière. Raj utilisait le peu d'énergie qu'il lui restait, et serrait et serrait, jusqu'à ce qu'enfin le soldat s'enlève de Darius.

Darius roula d'en dessous de lui et saisit rapidement son épée. Il se retourna pour voir le soldat maintenant allongé sur Raj, qui était sur son dos, serrant toujours la chaîne, mais perdant de la force. Le soldat se libèrerait bientôt.

Darius courut en avant, levant haut son épée, et frappa le soldat en plein cœur.

Finalement, il arrêta de bouger.

Un barrissement retentit, et Darius se retourna pour voir l'autre éléphant tourner et se ruer vers eux. Celui-là, à l'évidence, n'avait pas été empoisonné, et Darius fut surpris de voir à quel point quelque chose d'aussi gros pouvait bouger si vite, tandis qu'il chargeait, la terre tremblant à chaque pas.

Alors que son ombre commençait à couvrir Darius, ce dernier sut qu'il ne serait pas aussi chanceux une seconde fois. Quoi que ce soit qui l'avait sauvé la première fois, ce n'était plus là à sa disposition. Maintenant il n'aurait pas d'autre choix que d'affronter cette bête monumentale.

Alors que Darius se tenait prêt, il entendit un cri soudain, suivi par le cliquetis de chaînes, il se tourna et fut choqué de voir Drok s'élancer vers Raj, la mort dans les yeux. Darius ne pouvait pas comprendre ce qu'il se passait.

Il se tourna, courut et bloqua le passage à Drok, se tenant debout entre lui et Raj.

« Qu'espères-tu gagner ? » s'écria Darius, décontenancé. « Même si tu nous tues tous les deux, tu ne seras pas le gagnant. Tu devras encore tuer l'éléphant – et tu ne peux pas faire ça seul ! Tu as besoin de nous ! »

« Idiot ! » cria Drok en réponse. « Nous sommes déjà morts ici. Il n'y a aucune chance de gagner – il n'y en a jamais eu. Mais avant que je meure, je veux d'abord vous voir tous les deux morts ! »

Darius lui lança un regard noir.

« Si tu veux le tuer », dit Darius, « tu devras passer par moi ! »

« Ne t'inquiète pas », s'écria Drok. « Tu seras le suivant ! »

Drok s'avança brusquement avec son épée et Darius para avec son bouclier, et frappa en retour. Drok bloqua le coup de Darius, et ils allèrent d'avant en arrière, à niveau équivalent, se repoussant chacun l'un l'autre, aussi loin que les chaînes le permettaient.

Drok se baissa, tira brusquement sur les chaînes, et Darius trébucha en avant, droit vers lui, déséquilibré. Drok abattit ensuite son épée, et Darius esquiva juste à temps. Darius frappa ensuite vers son dos, mais Drok tourna et para. Aucun d'entre eux ne pouvait prendre l'avantage.

Darius entendit un mugissement venir vers eux, et du coin de l'œil il vit le ciel s'assombrir et l'éléphant foncer. Il savait qu'il devait tourner son attention vers lui, mais Drok ne voulait simplement pas s'éloigner.

Darius savait qu'il devait faire un geste risqué. Il vit une ouverture, se jeta en avant, et tacla Drok, lâchant son arme et le mettant au sol.

Au même moment, l'éléphant abaissa ses défenses vers eux et manqua Darius de justesse. Mais ce dernier entendit un cri écœurant, entendit le bruit d'une défense percutant la chair, et il regarda en arrière pour voir, avec horreur, que l'éléphant avait empalé Raj. Sa défense entraînait d'un côté et sortait de l'autre.

Raj poussa un cri strident tandis qu'il était élevé dans les airs, et alors que l'éléphant le soulevait de plus en plus haut, Darius sentit un tiraillement à ses chaînes, puis se sentit soudain hissé dans les airs. Il prit Drok avec eux, tous trois se balançant haut, à six bons mètres du sol, tandis que l'éléphant partait en flèche. La foule se déchaîna.

Darius avait l'impression que chaque os de son corps allait se briser tandis qu'il rebondissait de haut en bas, s'agitant dans les airs tête à l'envers, sa chaîne accrochée à la défense de l'éléphant – jusqu'à ce que finalement, heureusement, l'éléphant se lasse d'eux et les jette.

Darius, Raj et Drok, encore attachés ensemble, tombèrent et atterrirent au sol dans un bruit sourd ; Darius eut l'impression que ses côtes se cassaient.

La foule rugit de joie, et l'éléphant s'éloigna dans un grondement vers le fond de l'arène, faisant un tour d'honneur avant de tourner pour en avoir plus.

Darius ouvrit un œil et se força à se mettre à quatre pattes, le visage recouvert de poussière, et jeta un regard pour voir son ami Raj étendu là, à seulement quelques mètres, du sang gouttant de sa bouche et les yeux grands ouverts.

Mort.

La respiration de Darius se bloqua dans sa gorge à cette vue, il avait

l'impression qu'une part de lui était morte, elle aussi.

Mais il n'avait pas le temps d'y penser ; il entendit un bruit de pas, et jeta un regard pour voir Drok se remettre péniblement sur pieds et charger. Drok laissa échapper un cri guttural en atterrissant sur Darius, le clouant au sol, tentant de l'étouffer jusqu'à la mort.

Darius sentit ses mains puissantes autour de sa gorge, percutant sa tête dans la poussière, et il se sentit à court d'air. Il était stupéfait que Drok puisse encore avoir tant d'énergie en lui, et ait encore tant de haine qui lui était réservée.

Darius réussit à lever les bras et à agripper ses poignets, puis à tourner sur lui et à la clouer au sol. Drok, cependant, roula à nouveau, et cloua Darius.

Ils roulèrent encore, luttant, chacun couvert de poussière et de sang, tous deux sans énergie, excepté assez d'énergie pour se tuer l'un l'autre. Ils étaient tous deux au-delà de l'épuisement, et ils savaient tous deux que l'éléphant fonçait à nouveau sur eux – et pourtant ils ne se souciaient de rien d'autre à part de se tuer.

L'éléphant gronda et le sol trembla tandis que Darius sentait la bête approcher. Il savait qu'il n'était qu'à un instant de la mort, incapable de se défaire de Drok – et il l'accepta.

Puis Drok, les mains glissantes de sueur, perdit momentanément sa prise sur Darius et glissa ; ce faisant, Darius en profita, agrippa Drok, roula, et avec un dernier effort, il réussit à le jeter.

Drok atterrit à quelques trentaines de centimètres, sur le côté – et droit sur le passage de l'éléphant qui chargeait. L'énorme pied de ce dernier s'abaissa et se posa sur Drok, l'écrasant à mort. La dernière chose que Darius vit était Drok levant les mains en signe de protestation, ses cris étouffés, tandis que l'éléphant l'aplatissait.

La foule rugit tandis que l'éléphant passait en courant, et Darius, essoufflé, couvert de blessures, stupéfait d'être en vie, se remettait lentement sur ses pieds. Toujours enchaîné aux autres, il ne pouvait pas courir. Et alors que l'éléphant tournait et revenait, Darius savait qu'il faisait face à sa dernière charge mortelle.

Soudain, Darius entendit le bruit d'une petite porte de fer s'ouvrant, suivi par l'abolement d'un chien sauvage. La foule poussa un cri de surprise, Darius se tourna et fut abasourdi de voir un chien sauvage entrer dans l'arène, courant à toute vitesse à travers, s'élancant vers lui. Il fut encore plus stupéfait de réaliser qu'il le reconnaissait : c'était son chien. Dray.

Le cœur de Darius bondit en revoyant son cher ami en vie, aussi décontenancé qu'il fût. Il réalisa immédiatement que quelqu'un avait dû le trouver, avait dû le libérer ici quand Darius en avait le plus besoin. Quelqu'un dans l'Empire veillait sur lui. Mais qui ?

Alors que Dray s'approchait, Darius repéra une unique arme attachée à son cou, et quand le chien l'atteignit, il se baissa, la saisit et se rendit compte de quoi il s'agissait : sa vieille fronde adorée, sa poignée de cuir usée,

correspondant parfaitement à sa main. Attachée à elle se trouvait un sac de toile, rempli de pierres lisses.

Darius voulait prendre Dray dans ses bras – mais ce n'était pas le moment pour des retrouvailles. L'éléphant fonçait sur eux, et Dray s'élança soudain, courant à travers l'arène, intrépide, à la rencontre de la bête.

La foule se déchaîna à cette vue, ce petit chien aboyant et attaquant un éléphant. Ce dernier, cependant, était enragé, et chargeait avec furie vers Dray.

Dray, bien plus petit et rapide, attendit jusqu'au dernier instant, puis se détourna, éloignant l'éléphant de Darius, tentant manifestement de sauver son maître. Cela fonctionna. L'éléphant changea de cap, pourchassant Dray à la place – peu importait combien son cavalier tentait de le diriger autrement.

Darius vit son occasion. Il plaça une pierre parfaitement ronde dans la fronde et tendit le bras en arrière, et alors que l'éléphant tournait, exposant le côté du soldat, à peu près à trente mètres, il la lança.

Darius regarda la pierre voler dans les airs, priant pour que sa visée soit encore juste.

Darius poussa un soupir de soulagement en voyant la pierre percuter le soldat à la tempe, un bruit métallique distinctif résonna quand elle toucha son heaume. Darius vit le cavalier dégringoler du dos de l'éléphant et atterrir sur sa nuque, la brisant dans un craquement écœurant.

Il resta étendu sur le sol de l'arène, mort.

La foule vociféra de surprise.

L'éléphant, sans maître, se détourna soudain de sa poursuite après Dray. Sans direction, enragée, il se tourna à la place droit vers les rangs de spectateurs. Il courut vers les murs de l'arène, construits bas, bondit sur la foule, barrissant, en furie.

Les citoyens ne pouvaient pas s'écarter du chemin assez vite, et des cris s'élevèrent tandis qu'il en piétinait des dizaines à la fois. Un chaos s'ensuivit tandis que des gens couraient dans toutes les directions, tentant d'atteindre les rangs plus hauts. L'éléphant les piétina sans pitié, et des dizaines de corps tombèrent dans l'arène, morts.

L'éléphant, en ayant finalement eu assez, se tourna et jeta à nouveau son dévolu sur Darius. Our une certaine raison, il se rua droit vers lui, chargeant avec furie, le voulant toujours mort.

Dray courut en avant, mordant ses talons, tentant de le faire tourner – mais cette fois-ci il ne se laissa pas dissuader. Il continuait à charger droit vers Darius, comme la mort elle-même fonçant vers lui.

Darius, le cœur battant, plaça une autre pierre, visa, ferma les yeux, et pria Dieu. Il savait que ce tir devrait être parfait.

S'il vous plaît, Dieu. Si je mérite quoi que ce soit dans ma vie, permettez-moi de réussir ce tir. Juste un tir de plus. Permettez-moi de mourir en vainqueur.

Darius ouvrit les yeux et l'univers ralentit, tandis qu'il voyait l'éléphant

venir vers lui au ralenti. Il se pencha en arrière, et avec tout ce qu'il avait, il lança.

Darius regarda la pierre voler à travers le ciel, semblant aller plus lentement que tout ce qu'il avait lancé dans sa vie. Puis, un instant après, il observa avec incrédulité la pierre pénétrer dans l'œil de l'éléphant.

Ce dernier poussa un cri tandis que la pierre se logeait, de plus en plus profondément, tout du long jusqu'au cerveau. Il continua à charger et, pendant un instant, Darius se demanda s'il tomberait.

Puis, soudain, enfin, il trébucha et chuta.

Il tomba à la renverse, venant vers lui, et Darius se baissa vivement, se tenant prêt, s'attendant à mourir.

Mais, d'une manière ou d'une autre, il culbuta et roula juste au-dessus de lui, juste assez en suspension pour le manquer tandis qu'il passait en la contournant au-dessus de sa tête.

Il atterrit derrière lui, sur le dos.

Mort.

Puis, soudain, une acclamation déchaînée s'éleva.

Darius était le dernier homme debout.

D'une manière ou d'une autre, contre toute attente, il avait gagné.

Chapitre trente-trois

Thorgrin volait dans les airs à toute vitesse, sa tête passant à toute allure à travers les nuages, ne comprenant pas ce qu'il se passait. Il baissa les yeux et réalisa qu'il chevauchait le dos d'un dragon, et fut ravi de voir qu'il s'agissait de sa vieille amie, Mycoples. Il ne comprenait pas comme elle était arrivée là – ou comment même elle était en vie. Tandis qu'il volait sur son dos, s'élançant à travers les nuages, il se sentit à nouveau vivant.

« Mycoples », s'écria-t-il, se penchant pour l'enlacer. « Ma vieille amie ? Comment es-tu revenue à moi ? »

Elle ronronna, courba le cou, et accéléra, Thor se demanda où elle allait. Il ne s'en souciait pas – tant qu'il chevauchait avec elle, et tout paraissait à nouveau parfait dans le monde.

Thor entendit soudain le cri d'un bébé, il regarda en bas et fut surpris de voir, en contrebas, dans les griffes de Mycoples, Guwayne. Elle le tenait avec précaution, enveloppé par ses serres, et tandis qu'il pleurait il ouvrit les yeux et Thor vit qu'ils étaient d'un bleu perçant. Thor se sentit bouleversé par ce lien avec son fils.

« Guwayne ! » s'écria-t-il.

Mycoples descendit soudain, sous les nuages, de plus en plus bas, et pendant qu'elle le faisait, Thor vit se profiler une grande étendue d'océan. Une série de falaises, des formations rocheuses dépassaient de l'eau, espacés les uns des autres, parsemant l'océan comme de grands rochers dentelés lâchés depuis le ciel, comme des pierres de gué menant vers un autre monde, brillant sous la lumière d'un seul soleil. Le ciel s'assombrit, malgré le soleil, et tandis qu'il plongeait plus près, Thor sentit d'une manière ou d'une autre que c'était devenu l'Île de Lumière. L'île de Ragon.

Thor entendit Guwayne crier, il baissa les yeux et son cœur s'arrêta en voyant que Mycoples avait lâché le bébé. Guwayne tomba de ses serres et Thor l'observa, horrifié, chuter à travers les airs, planant droit vers l'Île de Lumière.

« Guwayne ! » hurla Thor.

Thor se réveilla en criant. Il regarda partout dans l'obscurité, la lumière du soleil affluait entre les planches, et il se demanda où il était. Une sueur froide coula le long de sa nuque quand il s'assit, se frottant les yeux.

Cela avait semblé si réel. Il lui fallut quelques instants, haletant dans la pénombre, pour réaliser que cela n'avait été qu'un rêve. Un cauchemar sans fin. Il chercha Guwayne partout et se rendit compte qu'il n'était pas là, et éprouva du soulagement. Au moins n'était-il pas tombé à travers le ciel.

Mais, toujours, il se rappelait à lui, alors que cela avait semblé être plus qu'un rêve : cela avait semblé être un message. Mais quoi ? Qu'essayaient de lui dire ses rêves ?

« Thorgrin ? » dit une voix.

Thor jeta un œil et vit, dans la pénombre, de l'autre côté de la cale, Ange, le dévisageant en retour. Thor réalisa qu'il était sur le navire, sous le pont, tandis qu'Ange approchait et plaçait une compresse humide sur son front.

« Tu rêvais », dit-elle. « Tu parlais dans ton sommeil. Quelque chose à propos de Guwayne et d'un dragon. »

« Ange », dit Thor, lui donnant un câlin, prenant ses marques, se rappelant. « Où sommes-nous ? »

Il jeta un coup d'œil et vit que l'aube se levait, et réalisa qu'il avait dormi toute la nuit – pour la première fois depuis il ne savait combien de temps.

« Nous avons navigué toute la nuit », dit-elle. « J'entends beaucoup de tumulte là-haut. Je pense que nous nous rapprochons de l'entrée de l'Empire. »

Thor, se souvenant, bondit immédiatement et s'élança à travers la cale, ouvrant d'un coup le loquet de bois et se hâtant vers le haut des marches, en prenant deux à la fois – Ange juste derrière lui.

Thor émergea dans un magnifique lever de soleil, les astres dorés recouvrant tout d'un doux orange voilé, et quand il s'approcha, il vit Reece, Selese, Elden, Indra, O'Connor, et Matus debout à la proue. Ils voguaient à côté des navires d'Erec et Alistair, et Thor vit sa sœur et son beau-frère debout et vigilants à la proue, eux aussi, avec Strom et tous leurs hommes. Ils étaient tous subjugués, regardant droit devant, et Thor se tourna pour regarder, lui aussi.

Une terre. Cela coupa le souffle de Thor de la voir, après tout ce temps, et son cœur bondit de soulagement. C'était une terre différente de tout ce qu'il avait pu voir, et immédiatement il sut qu'ils avaient atteint les rivages de l'Empire.

Thor sentit leur navire ralentir, les courants changer sous eux, et il regarda au loin pour voir l'océan se mélanger dans l'embouchure d'une rivière. La rivière, vit-il, serpentait et disparaissait à l'horizon.

« La Rivière Volusia ! » s'écria Erec, tandis que Thor marchait vers la proue. « Elle coule tout du long à travers le cœur de l'Empire. Elle nous mènera jusqu'au nord, vers la cité de Volusia. »

Thor fit une pause, contemplant l'Empire, sachant que Gwen, l'amour de sa vie, était là dehors quelque part, et avait besoin de lui. D'un côté, son cœur battait en prévision de la revoir à nouveau ; mais de l'autre, il se sentait envahi de culpabilité : comment pouvait-il lui faire face sans Guwayne ? »

Un cri perçant et distant se fit entendre, haut dans les airs, Thor se tourna et observa les cieux, cherchant, se remémorant son rêve. Ce n'était pas un cri ordinaire. C'était celui d'un dragon – et à la seconde où il résonna, il sut qu'il lui était destiné.

Sans surprise émergea du ciel un dragon solitaire, décrivant des cercles hauts en dessus, et le cœur de Thor bondit en voyant qu'il s'agissait de

Lycoples. C'était troublant de la voir ici maintenant, à tout moment, ici à ce carrefour, quand il était incertain de ce que faire – et après un rêve aussi saisissant. Il avait l'impression que son rêve était devenu réalité.

Tous les hommes sur les navires s'arrêtèrent et levèrent les yeux avec terreur, tandis que Lycoples descendait en piqué vers eux.

« Un dragon ! » s'écria un des hommes d'Erec. Tous les hommes se recroquevillèrent, tombèrent sur le pont – tous excepté Thor et Ange. Thor seul tint sa position, sachant qu'il n'y avait rien à craindre, et Ange, intrépide et fascinée, se tenait près de lui.

Lycoples plongea droit vers lui puis, à la dernière seconde, poussa un cri, battit des ailes et s'éleva, les manquant de peu.

Elle le fit une seconde fois, puis une troisième, jusqu'à ce que Thor sache qu'il n'y avait pas d'erreur possible. Elle essayait de lui délivrer un message.

Lycoples se détourna ensuite et s'envola vers l'horizon, dans la direction opposée, s'éloignant de la terre, de l'Empire, et de nouveau vers la haute mer. Thor la regarda partir, la regarda disparaître, et il sut. Il *sut*, simplement.

Elle voulait qu'il la suive.

Puis, soudain, précipitamment, Thor fut empli de clarté. Thor se sentit certain, plus que jamais dans sa vie, ce que tout cela signifiait. Le mystère se résolut immédiatement.

Lycoples voulait le ramener sur l'Île de Lumière, car là l'attendait quelque chose de très précieux pour lui.

Guwayne.

Thor se haït à ce moment. Comment pouvait-il avoir été si stupide pour ne pas le voir pendant tout ce temps ? Tout ce temps, Guwayne avait été juste devant lui, juste sous ses yeux, et il s'était éloigné.

« Faites faire demi-tour à notre navire ! » ordonna Thor.

Ils le regardèrent tous comme s'il avait perdu la raison.

« Es-tu fou ? » s'écria Erec. « L'Empire s'étend devant nous, pas derrière ! »

Thor alla au bastingage et lui sourit.

« Tu ne comprends pas », cria-t-il. « Ma quête repose derrière nous – pas devant nous. Guwayne ! Il est en vie ! Lycoples me mène à lui ! »

Ils le fixèrent tous des yeux, choqués.

« Je ne peux pas retourner à Gwendolyn sans lui », s'écria Thor.

« Vous, partez devant. Allez à Volusia, trouvez-la. Dites-lui que je suivrais bientôt – avec notre bébé. Allez maintenant, mes amis ! »

Alistair et Erec virent clairement le regard dans les yeux et Thor, virent sa détermination, et ils hochèrent de la tête, compréhensifs. Ils rapprochèrent leurs navires, pour que Thor puisse serrer l'avant-bras d'Erec, et se pencher pour étreindre sa sœur.

« Jusqu'à ce que nous nous retrouvions à nouveau, mon frère », dit

Erec.

« Je t'aime, mon frère », dit Alistair.

« Et moi aussi, ma sœur », répondit-il.

Thor laissa la mer séparer leurs navires, jusqu'à ce qu'ils dérivent de plus en plus l'un de l'autre. Ses hommes, Ange leur donnant les ordres, se dépêchèrent de lever les voiles, de faire tourner le navire, tous impatients de suivre la trace de Lycoples.

Thor se tourna et fit lui-même face à la haute mer, et pour la première fois depuis qu'il avait commencé sa quête, il se sentit certain.

Et cette fois, il ne s'arrêterait pour rien – absolument rien – jusqu'à ce qu'il récupère son fils.

Chapitre trente-quatre

Ragon se tenait à l'extrémité de l'Île de Lumière, tenant Guwayne, et regardait fixement à l'intérieur de la grande pique de cristal qui émergeait du sol. Elle s'élevait sur trois mètres, ses pointes dentelées tendues vers le ciel comme quelque chose de préhistorique, et pendant que Ragon la fixait des yeux, elle luisait de différentes couleurs.

La Flèche d'Asus. C'était le seul endroit où Ragon pouvait toujours venir pour avoir de la clarté en des temps de confusion. À chaque fois que sa vision lui avait failli, ce qui était rare, il pouvait venir ici et s'efforcer de voir dans ce qui serait. C'était un privilège duquel il ne voulait pas abuser, car il savait que les opportunités de regarder dans le cristal étaient limitées. Mais maintenant, dans cette crise en cours, il s'y sentait obligé.

Ragon examina le cristal, ayant désespérément besoin de clarté, de savoir pourquoi ses visions lui avaient fait défaut, pour comprendre ce qu'il se passait. Un pressentiment s'élevait profondément en lui, et il n'aimait pas cette sensation.

Ragon ferma les yeux et scanda doucement, attendant que l'esprit vienne à lui.

Ookythroota, Ookythroota, Ookythroota...

Guwayne pleurait doucement pendant qu'il chantait, et Ragon le berça, scandant encore et encore, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il éprouve la sensation familière entre ses yeux.

Ragon les ouvrit et regarda fixement dans la flèche cristal, et ce faisant, il la vit rougeoier de jaune, d'orange et de blanc – jusqu'à ce que finalement, la vision vienne à lui.

Ragon vit, se déroulant sous ses yeux, une prophétie qu'il ne comprenait pas. Il vit un monde couvert de noir, les portes de l'enfer ouvertes, et un million de créatures du mal saccageant le monde. Il vit sa propre île, l'Île de Lumière, l'île qui avait toujours été imprenable, qui avait sise là pendant des siècles, consumée par les flammes. Il se vit lui-même attaqué par une armée de créatures mortes-vivantes.

Ragon voulait détourner le regard, mais se força à ne pas le faire. Il souhaita ne pas l'avoir fait, alors qu'une terreur froide le submergeait. Il vit Guwayne encerclé par les ténèbres, arraché à ses mains. Il le serrait fermement tandis qu'il le voyait perdu aux prises d'un pouvoir plus grand qu'il n'en avait jamais vu.

Ragon ne pouvait plus le supporter. Il s'obligea à détourner le regard, haletant, le cœur battant, et il baissa les yeux sur Guwayne, qui était étendu dans ses bras, à présent silencieux. Ragon était recouvert d'une sueur froide, et il ne comprenait rien de tout cela ; cela avait été la vision la plus terrifiante de toute sa vie.

Ragon quitta précipitamment la flèche et traversa l'île, en courant,

faisant de grandes enjambées de sorcier, chacune plus grande que la précédente, trois mètres, puis trente, puis soixante, bondissant comme une gazelle à travers l'île qu'il connaissait si bien – jusqu'à ce qu'il atteigne l'autre côté.

Il se tint là, à l'extrémité opposée, à cet endroit qu'il voyait dans ses visions, et il observa les cieux, fixant l'horizon du regard. C'était de là, le cristal le lui avait montré, qu'il serait attaqué.

Ragon observa et observa les nuages sombres amassés à l'horizon, et pourtant il ne vit rien. Il se demanda si tout cela avait été une illusion. Après tout, comment lui, Ragon, pourrait-il être attaqué ? Comment Guwayne, l'enfant le plus puissant de la terre, être emporté loin de lui ? Et pourtant, il devait l'admettre, il sentait lui-même une obscurité venir.

Il se tint là, contemplant les cieux, réfléchissant à son sort, et il ignorait combien de temps avait passé quand lentement ses pires craintes furent confirmées. À l'horizon commença à émerger une nuée de noirceur, une armée de démons et d'autres créatures volant dans les airs, se dirigeant droit vers son île. Il sut immédiatement de qui c'était l'œuvre, et quel démon obscur était derrière cela.

Ils déferlaient de plus en plus bas, et il put sentir sur le champ que tout était vrai. Les prophéties qu'il avait vues étaient vraies. Son île serait détruite. Guwayne lui serait enlevé. Il serait tué. Le monde sombrerait dans les ténèbres. Et il n'y avait rien qu'il puisse faire.

Il serra Guwayne, s'accrochant à lui de toutes des forces, voulant le tenir juste quelques secondes de plus avant qu'il ne soit éternellement perdu pour lui. Mais le destin attendait. Et il savait que rien de ce que lui, ou n'importe qui d'autre, pouvait faire ne le changerais.

Il mourrait là, il en était certain – mais il ne tomberait pas sans se battre. Il prit une grande inspiration, tint Guwayne près de lui, tendit son bâton – et se prépara pour la guerre.



UNE JOUTE DE CHEVALIERS

TOME 15 DE L'ANNEAU DU SORCIER

« L'Anneau du Sorcier a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos (*à propos de La Quête des Héros*)

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

--KirkusReviews

« Le début de quelque chose de remarquable ici. »

--San Francisco Book Review (*à propos de La Quête des Héros*)

Une Joute de Chevaliers est le tome 16 de la série à succès l'Anneau du Sorcier, qui commence avec la Quête des Héros (tome 1) – en téléchargement gratuit avec plus de 500 critiques à cinq étoiles sur Amazon !

Dans Une Joute de Chevaliers, Thorgrin et ses frères suivent en mer la piste de Guwayne, le poursuivant jusqu'à l'Île de Lumière. Mais quand ils atteignent l'île ravagée et Ragon mourant, tout pourrait juste être trop tard.

Darius se retrouve amené dans la Capitale de l'Empire, et dans la plus grande arène de toutes. Il est entraîné par un homme mystérieux qui est déterminé à le façonner en un guerrier, et à l'aider à survivre à l'impossible. Mais l'Arène de la Capitale est différente de tout ce que Darius a pu voir, et ses adversaires redoutables pourraient s'avérer être trop intenses pour que même lui puisse vaincre.

Gwendolyn est intégrée au cœur des dynamiques familiales de la cour

royale de la Crête, tandis que le Roi et la Reine la supplient pour un service. Dans une quête pour déterrer des secrets qui peuvent changer le futur même de la Crête et sauver Thorgrin et Guwayne, Gwen est surprise par ce qu'elle découvre en creusant trop profondément.

Les liens entre Erec et Alistair s'intensifient alors qu'il naviguent à contre-courant, vers le cœur de l'Empire, déterminés à trouver Volusia et à sauver Gwendolyn – pendant que Godfrey et son équipe font des ravages dans Volusia, décidés à venger leurs amis. Et Volusia elle-même apprend ce que cela signifie que de gouverner l'Empire, alors qu'elle trouve sa capitale précaire assiégée de tous côtés.

Avec un univers élaboré et des personnages sophistiqués, Une Terre de Feu est un récit épique d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations, de passage à l'âge adulte, de cœurs brisés, de déceptions, d'ambition et de trahisons. C'est une histoire d'honneur et de courage, de sort et de destinée, de sorcellerie. C'est un ouvrage de fantasy qui nous emmène dans un monde inoubliable, et qui plaira à tous.

« [Un livre de] fantasy entraînante... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

—*Midwest Book Review* (à propos de *La Quête des Héros*)

« Une lecture rapide et facile...vous devez lire ce qu'il arrive ensuite et vous ne voulez pas le reposer. »

—*FantasyOnline.net* (à propos de *La Quête des Héros*)

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

—*PublishersWeekly* (à propos de *La Quête des Héros*)



UNE JOUTE DE CHEVALIERS
TOME 15 DE L'ANNEAU DU SORCIER



Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



Livres de Morgan Rice

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)

LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)

UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)

UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)

UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)

UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome 12)

UNE LOI DE REINES (Tome 13)

UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)

LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantasy épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !